

MARIE-CLAIRE DAVELUY

Les jours tragiques  
de 1837

# LE RICHELIEU HEROÏQUE



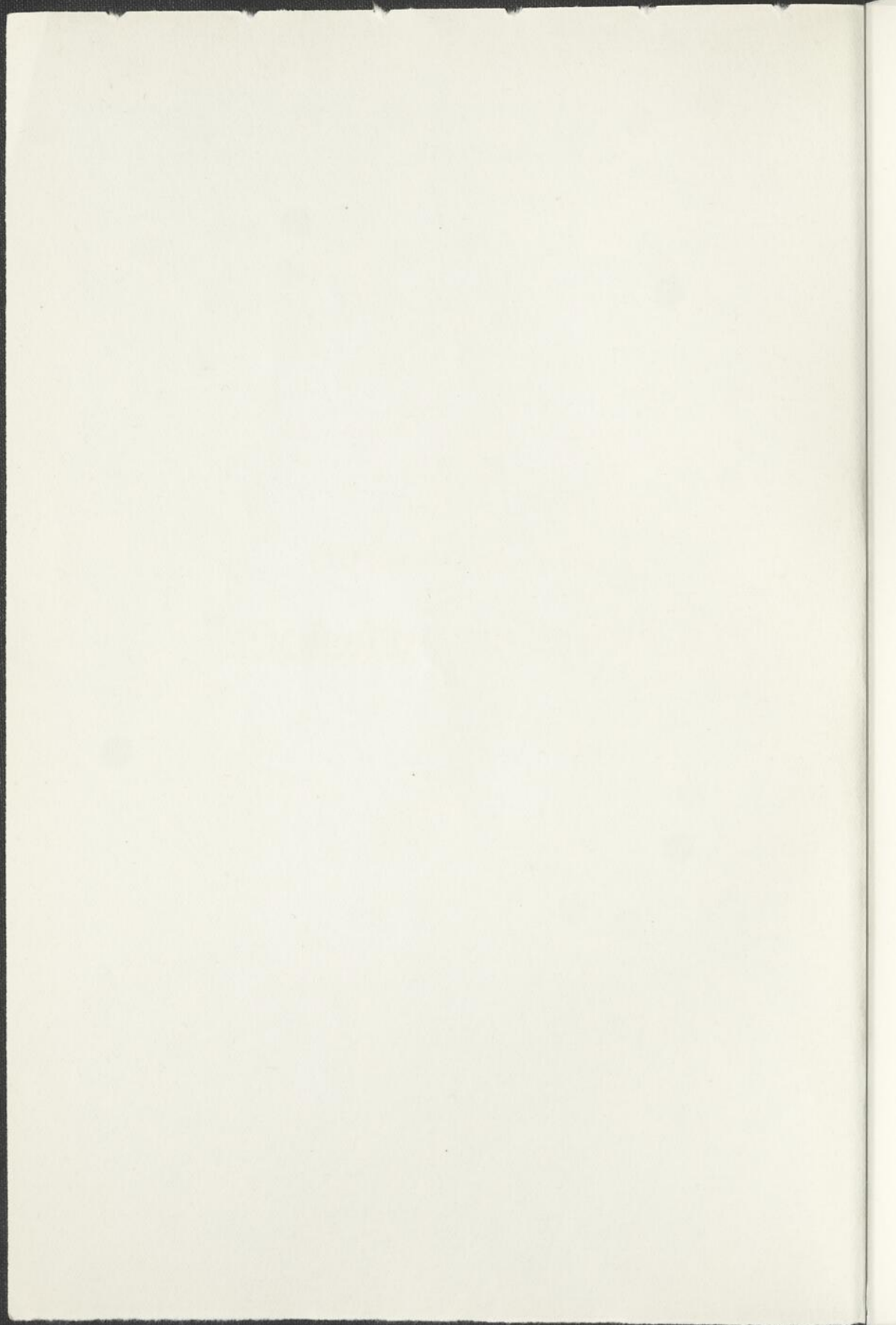
GRANGER FRÈRES  
MONTRÉAL - 1940



Pour ma chère nièce, Martha Normandin,  
avec toute mon affection,

Marie-Claire Daveluy.

Montreal, mai 1940.



Les jours tragiques de 1837

---

## LE RICHELIEU HÉROÏQUE

## DU MÊME AUTEUR

---

### “Ouvrages pour la jeunesse”

- Les aventures de Perrine et de Charlot.* Roman historique, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923. In-12. Épuisé. — Prix David, 1924.
- Le filleul du roi Golo.* Suivi de la Médaille de la Vierge. Contes merveilleux. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926. In-12. Épuisé.
- Aux feux de la rampe.* Recueil de onze pièces. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1927. In-12. Épuisé.
- Sur les ailes de l'Oiseau bleu.* L'Envolée féérique. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1936. In-8. Épuisé.
- Une révolte au pays des fées.* Montréal, Editions Albert Lévesque, 1936. In-8. Épuisé.
- Les aventures de Perrine et de Charlot.* Deuxième édition. Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1938. In-8.
- La captivité de Charlot.* Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1938. In-8. Deuxième édition.
- Charlot à la « Mission des Martyrs ».* Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1938. In-8.
- L'idylle de Charlot.* Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1938. In-8.
- Perrine et Charlot à Ville-Marie.* Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1940. In-8.
- Le coeur de Perrine.* Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1940. In-8.
- Le Richelieu héroïque.* Les jours tragiques de 1837. Montréal, Librairie Granger Frères, Limitée, 1940. In-8.

---

### PARAITRONT PROCHAINEMENT :

- Michel et Josephite dans la tourmente.* La sombre année 1838.
- Le mariage de Josephite Précourt.* Dix ans plus tard (1848-1849).

Marie-Claire DAVELUY

Les jours tragiques de 1837

•

LE  
RICHELIEU HÉROÏQUE

*Dessins de  
James McISAAC*



MONTREAL  
Librairie GRANGER FRÈRES Limitée

1940

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires numérotés à la presse de 1 à 25.



## AVANT-PROPOS

---

— *Souvenons-nous des heures tragiques de 1837 !  
Souvenons-nous des gestes poignants des patriotes !  
Ils furent sincères, souvent déchirés en leur conscience  
chrétienne, résolus, courageux, et . . . si malheureux !  
Ils signèrent de leur sang une révolte durement pro-  
voquée.*

---

— *Les pages de fiction qui suivent, furent écrites  
durant l'année 1937-1938, dans l'Oiseau bleu, publi-  
cation pour la jeunesse, éditée par la Société Saint-  
Jean-Baptiste de Montréal, pour aider à la formation  
patriotique de nos enfants. L'auteur souhaite que son  
récit puisse constituer un humble hommage rendu aux  
Canadiens vaillants d'il y a cent ans, à ceux qui lut-  
tèrent, non sans fruit, pour la reconnaissance de nos  
droits politiques.*

Marie-Claire DAVELUY

Montréal, décembre 1939.

[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. The text is too light to transcribe accurately.]



I

LE MESSAGER

LE soleil filtrait mal sa clarté sur la propriété des Précourt, enfouie sous les arbres, sur les bords de la Rivière Richelieu, à proximité du village de Saint-Denis. La vieille maison, construite en pierres des champs, s'ornait d'un porche, d'une véranda et aussi de volets bleus qui protégeaient les hautes fenêtres à carreaux. Ouvertes très grandes en ce tiède matin de mai, elles laissaient pénétrer la rumeur du vent qui agitait les arbres du jardin. Le Richelieu frémissait d'aise sous cette brise un peu forte. De petites vagues se pressaient, porteuses de reflets gris qu'un peu d'écume, ici et là, fouettait de blanc. A peu de distance de la maison se dessinait la longue lisière du chemin du roi. Sa poussière se soulevait sous l'action du vent. Des arbustes aux larges feuilles se massaient de chaque côté de la clôture qui délimitait la propriété des Précourt.

Des aboiements se firent entendre. Une petite fille de huit ans sortait vivement de la maison. Elle se rendit à la niche du chien, en détacha un beau Saint-Bernard,

qui exécuta en signe de reconnaissance des bonds prodigieux. « Je t'en prie, César, saute moins haut », jeta en riant la fillette, qui essayait, mais en vain, de rivaliser avec le dogue. Blonde, longue et mince, elle possédait des yeux gris d'une rare douceur. Ses cheveux bouclés donnaient de la grâce à sa physionomie, qui semblait au premier abord assez apathique. Une robe de laine blanche en étoffe du pays était serrée à la taille par un ceinturon bleu. Un bonnet de laine blanche couvrait les cheveux.

La petite fille, qui continuait à imiter les bonds désordonnés de son compagnon, vit tout à coup l'animal se diriger en aboyant du côté de la route. Une voiture à *planches* approchait. L'on entendait chanter le conducteur. Il interrompit bientôt un refrain populaire pour lancer à tue-tête à un petit garçon de dix ans assis près de lui : « Tiens, mon homme, attention, je vais te descendre. La voici la maison de notre vieille dame Précourt ».

L'enfant sauta à terre. Il poussa la porte d'une barrière élégante et s'engagea dans le sentier bordé de fleurs qui conduisait à la maison. Soudain, le petit garçon hésita. Il regarda autour de lui. Un peu de timidité paraissait dans ses yeux. Il aperçut la petite fille qui venait vers lui en retenant son chien qui grondait, mais qui se tut dès qu'il eut flairé le jeune visiteur. Il laissa même le petit inconnu le flatter.

— « Tu veux entrer chez grand'mère ? demanda la petite fille. Pourquoi ? Et d'abord qui es-tu ? Tu

n'habites ni Saint-Charles, ni Saint-Denis. Je te connaîtrais.

— Je suis à Saint-Charles depuis quelques jours seulement. Je demeure chez le docteur Duvert qui m'emploie pour porter des messages. Il est bon, bien bon, M. le docteur.

— Oui, oui, mais je le connais moins bien que notre médecin à Saint-Denis. Car, nous, vois-tu, nous n'appartenons pas à la paroisse de Saint-Charles, quoique nous ne demeurions pas beaucoup plus loin de Saint-Charles que de Saint-Denis... Qu'est-ce que tu regardes, là-bas ?

— Je voudrais entrer tout de suite chez Madame Précourt, mais par une autre porte que celle qui a le beau marteau en cuivre. Le message presse.

— Viens, alors, je vais te conduire. La porte de la cuisine est en arrière, à gauche. Alors, c'est bien vrai, tu veux causer avec grand'mère ? reprit la petite fille en examinant son compagnon. Elle le trouvait à son goût avec ses yeux noirs sans peur. Il était vêtu d'un habit d'étoffe du pays, clair, très propre, quoique fort usagé. Il avait de larges reprises, avec de l'étoffe de diverses couleurs, dans le dos, et sur les manches. Des souliers de boeuf chaussaient l'enfant. Il tenait à la main sa petite tuque bleue. Son autre main s'enfonçait dans la poche de sa culotte. La petite fille vit bien qu'il l'y maintenait avec intention. N'ayant pas reçu de réponse à sa dernière question, elle lança soudain : « Oh ! tu n'est pas gentil. Tu ne veux pas parler. Je te rends service pourtant en te conduisant chez nous, car notre

cuisinière est si grognon qu'elle ne te laisserait pas entrer. Elle te renverrait en levant sur toi un vieux, balai, qu'elle garde pour chasser tous les *quêteux* petits ou grands ».

Le petit garçon sourit. « J'attraperai s'il le faut des coups de balai, mais j'accomplirai mon devoir. Le Dr Duvert dit que nous devons mourir plutôt que de ne pas remplir une mission, alors tu comprends, des coups de balai, ça ne me fait pas peur. Des coups de fusil, non plus. Tu sais, petite fille . . .

— Je m'appelle Josephte, interrompit l'enfant avec une moue.

— Oui ? C'est un joli nom. Je me nomme Michel, moi.

— Il me plaît aussi ton nom.

— Eh bien, Josephte, ne me demande rien, rien, car je suis au secret.

— Oui ? C'est pour cela que tu tiens ta main dans la poche de ta culotte ? Tu as quelque chose de caché là. Une lettre ?

— Comment devines-tu cela ? Tu n'es qu'une petite fille, pourtant.

— C'est justement. Les petites filles sont curieuses. Elles voient tout; elles comprennent beaucoup de choses, bien qu'on dise le contraire. Oh ! voici Sophie . . . Regarde, ses yeux roulent, roulent. Ah ! si je n'étais pas avec toi. Sophie, cria la petite fille, ne gronde pas. C'est le Dr Duvert qui envoie ce petit garçon . . . Et tu sais César l'aime. Il s'est laissé flatter.

— Approche, mon petit homme, commença d'une voix de stentor la vieille cuisinière aussi dévouée que sévère.

La tête d'un jeune homme de vingt-cinq ans parut en ce moment dans l'encadrement d'une fenêtre, à gauche de la maison.

— Tout beau, Sophie, je descends. C'est pour moi le message, je suis sûr.

— Michel, expliqua entre haut et bas la petite fille, c'est mon frère qui va venir te parler. Il est aimable et très gai, tu vas voir. Et brave, brave comme un patriote !

— Oh ! c'est un patriote, ton frère ?

— Oui. Et grand'mère pleure quand elle le regarde partir pour aller à Saint-Denis, à Saint-Ours, à Sorel, ailleurs aussi. Il va rejoindre d'autres patriotes pour parler de M. Papineau. Tiens le voici. Il s'appelle Olivier, acheva-t-elle plus bas.

Un jeune homme, de taille très haute, brun, le teint rosé, les yeux vifs et dont la bouche rieuse s'ouvrait sur des dents magnifiques, approchait en effet. Il s'arrêta tout à coup et fit signe aux enfants de venir le rejoindre dans un petit bosquet à droite de la maison.

— Que veux-tu, petit ? demanda le jeune homme, en posant ses deux mains sur les épaules de l'enfant.

— Mais, remarqua Josephite, ce n'est pas toi, Olivier, que Michel veut voir. Il a dit : je veux causer avec Mme Précourt.

— Monsieur, reprit le petit garçon, est-ce vous que le Dr Duvert appelle « notre jeune et brave ami » ?

— Peut-être. Ces compliments me vont, en tout cas, fit le jeune homme en riant. Mais explique-toi mieux.

— Monsieur le Docteur a dit devant moi à M. Marchessault : « J'envoie un mot à notre jeune et brave ami. S'il n'est pas là, et bien, la grand'mère Précourt lui remettra notre message. Je l'adresse aux soins de la vieille dame.

— Tiens, tiens, il s'agit de moi, en effet, fit Olivier. Alors qu'est-ce que ce message ?

— C'est un secret, monsieur. Je dois vous en faire part, sans témoin. Et votre petite sœur, bien qu'elle soit gentille me . . . me gêne . . .

— Bien. Josephthe, cours demander à Sophie, de préparer une belle tartine beurrée pour Michel, puisque Michel il y a.

— Avec beaucoup de sucre du pays, frerot, dis ?

— Très bien.

— J'en mangerais bien une, aussi.

— Fais-en préparer deux. Mais vite, vite. Cours à la cuisine et agis sans bruit. Il ne faut pas que grand-mère ait connaissance de cela. Ni . . . ni la grande sœur Marie. Tu sais fort bien cela, voyons, cours vite.

— Oh ! il n'y a pas de danger pour Marie, fit la petite fille, elle s'est installée là-bas, au bord de l'eau près d'un grand orme. Elle fait de la peinture, des croûtes, comme tu dis, quand elle n'est pas là.

— Petite bavarde ! Veux-tu bien filer, reprit avec un peu d'impatience le jeune homme, mais il embrassa avec affection la petite fille, qui se pendait à son cou en riant. Puis, elle s'enfuit en sautant avec le chien qui la suivait partout avec satisfaction.

— Et maintenant, enfant, qu'est-ce que me veut le Dr Duvert ?

— Je ne sais pas, monsieur, mais cette lettre que personne n'a vue va peut-être vous le dire.

— Donne !

Le jeune homme en brisa le cachet et lut les quelques lignes qu'on lui écrivait. Il replia lentement la lettre, puis crispa les poings sur le chiffon de papier. Ses yeux lançaient des éclairs. Sa bouche se serrait avec une sorte de rage concentrée. Mais bien vite, il se secoua et se pencha de nouveau vers l'enfant.

« Dis au docteur Duvert, Michel, que je serai chez lui, ce soir, tel que convenu.

— C'est tout ?

— C'est tout . . . et c'est bien assez, acheva-t-il plus bas. Il y aura encore discussion au souper. Petit, continua-t-il plus haut, d'où viens-tu donc ? Ta figure m'est inconnue.

— De Saint-Benoît, Monsieur. Je suis un protégé de M. le curé Chartier, vous savez, celui qui est le grand ami des patriotes. Il m'a prêté au Dr Duvert.

— À intérêt, demanda en souriant le jeune homme, qui sortait du bosquet en compagnie de l'enfant.

— Pour ce qui est de l'intérêt, Monsieur, le bon M. le curé de Saint-Benoît a dit, en effet, que c'était dans

mon intérêt de bien servir M. le Docteur, à Saint-Charles.

— C'est cela, petit. Tu as réponse à tout, fit le jeune homme qui riait de plus belle en présence de la naïveté de l'enfant.

— Comme vous êtes gai, Monsieur. Ça fait du bien. Ça repose des fusils et de la guerre aux Habits Rouges.

— Tu trouves ? Il y en a pourtant qui me le reproche, fit le jeune homme.

— Madame la grande sœur Marie ?

Surpris le jeune homme fixa des yeux perçants sur l'enfant. Toute sa gaieté était disparue.

— Tu es extraordinaire, petit . . . Mais il faut être plus discret que tu ne l'es. Il y a des choses que l'on peut bien penser, mais que l'on ne doit pas dire.

— Je ne suis pas toujours ainsi, allez, Monsieur. Tout à l'heure, je n'ai pas dit mon secret.

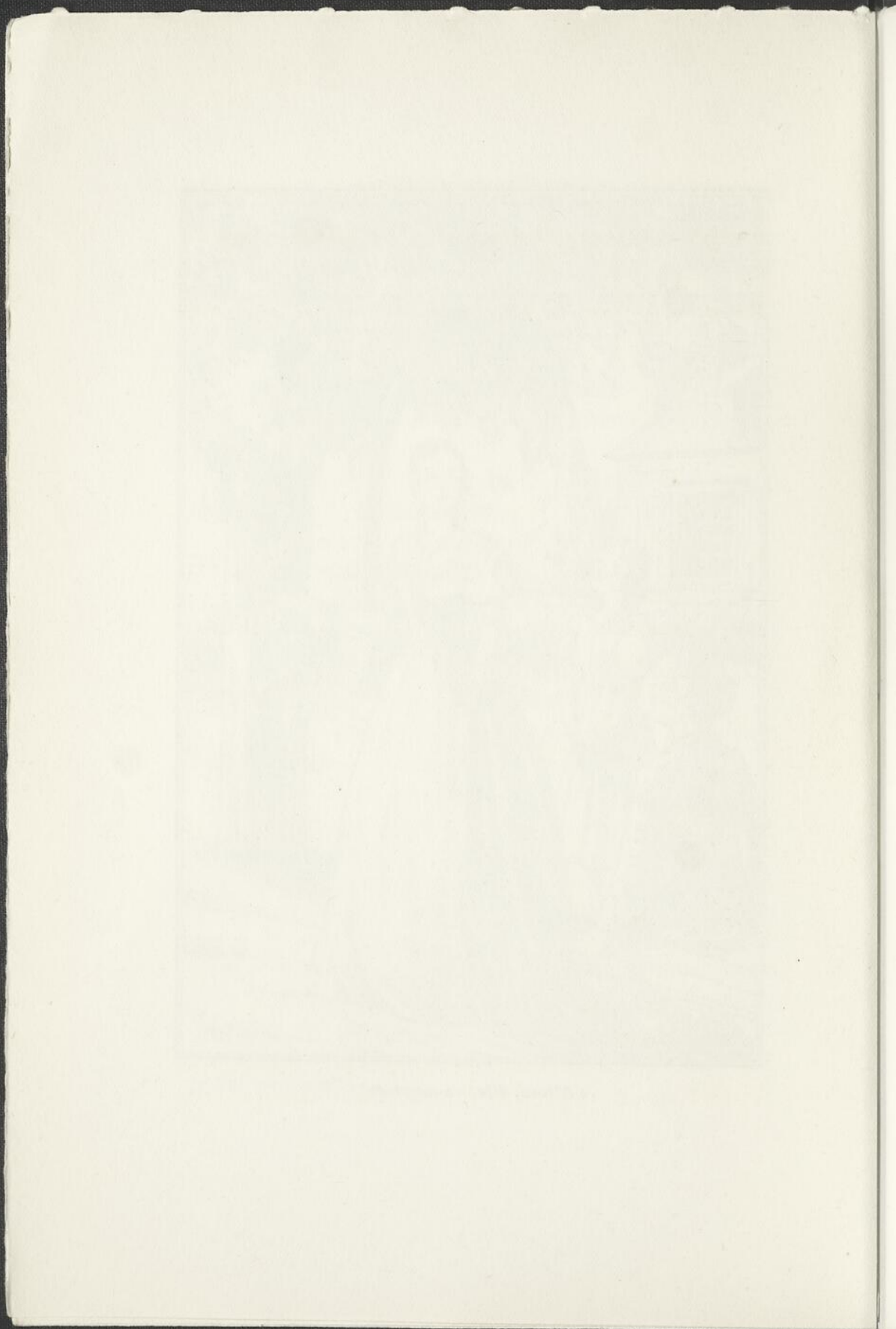
— Mais alors, pourquoi te permets-tu ?

— Vous me plaisez, Monsieur, vous et la petite Josephte. D'ordinaire, on me traite rudement. Un petit petit orphelin pauvre, à quoi ça sert dans le monde ? Oui, vous êtes bon, comme j'en connais peu, allez.

— Pauvre enfant ! fit le jeune homme. Allons, va manger ta tartine . . . Ne pense plus aux choses tristes. Elles le sont davantage quand on s'arrête à y penser. Puis, fais diligence auprès du docteur . . . Quitte-moi ici. Fais le tour de la maison. Je rentrerai seul par la porte en avant.



« Allons, file, va-nu-pieds! »





## II

### PAUVRE MICHEL !

LES deux enfants, installés sous un orme, mangèrent de bon appétit leurs tartines. La petite fille força son compagnon à boire le lait contenu dans un petit gobelet d'argent qui portait son chiffre.

— Je bois du lait pour obéir à grand'mère, Michel. Je n'aime pas cela.

— Si tu en étais privée comme moi, tu changerais d'idée.

— Peut-être, mais je ne le suis pas.

— Et ta grand'mère, elle a une perruque, dis, des lunettes, une canne ? Elle prise aussi ?

— Pas du tout. Elle a de beaux cheveux blancs et pas de perruque. Cependant, elle a des lunettes et . . . une canne. Mais elle ne la prend jamais quand mon frère Olivier est ici. Il dit toujours : « Allons, grand-mère, le bâton de vieillesse que je suis, désire remplacer votre vilaine canne. Prenez mon bras ».

— Tu as de la chance d'avoir une belle grand'mère, et un frère qui rit et parle si bien. Dommage que vous

n'avez pas besoin d'un petit commissionnaire. Je resterais volontiers ici.

— Oui, mais tu sais, il y a aussi . . . ah ! voici ma sœur Marie . . . Et tu ne peux te sauver . . . Oh !

Une jeune fille de vingt ans pressait le pas du côté des enfants. Elle avait de beaux traits, une démarche harmonieuse, mais ces avantages physiques s'effaçaient devant la morgue de l'attitude. Lorsque, parfois, Marie Précourt jugeait bon de s'observer, elle s'enveloppait d'une indifférence polie qui donnait le change. Et si, par extraordinaire, elle voulait plaire, elle faisait preuve d'une grâce mondaine parfaite, un peu nonchalante même, ce qui ajoutait au mystère de ses yeux bleus, beaux, quoique froids.

Olivier et Marie étaient les enfants d'un premier mariage de Benjamin Précourt avec une jeune fille riche de Montréal. Ce mariage n'avait pas été heureux. La jeune épousée ne pouvait se faire à *ce petit village perdu* du Richelieu, disait-elle. Son mari, un militaire distingué de Sorel, l'y avait conduite peu de temps après son mariage. Il y exerçait les fonctions d'avocat et de notaire. Il aimait beaucoup, lui, ce coin ombré et clair du Richelieu. Il y acquérait bientôt une clientèle et une grande influence.

Très bon, Benjamin Précourt voyait avec peine l'hostilité croissante de sa femme pour le joli village de Saint-Denis.

Un jour, il se résolut de tout abandonner pour s'en aller habiter à Montréal où les parents fortunés de sa

femme lui promettaient de l'aider. La mort soudaine de celle-ci emportée en quelques jours par une fluxion de poitrine, vint rendre son sacrifice inutile. Il demeura donc dans la vieille maison, auprès de ses deux enfants, âgés de huit et six ans. Quelques années plus tard, il se remariait avec la fille d'un fermier des environs. Cette seconde femme était douce, paisible, instruite, charmante. Elle le rendait heureux. Elle s'éteignit, elle aussi, très prématurément, en donnant le jour à une petite fille, cette mignonne Josephte, adorée bientôt de son père, parce qu'elle ressemblait de façon frappante à la maman si tendre, si aimante . . . et toujours pleurée.

Puis, Benjamin Précourt succomba à son tour, à la suite d'un refroidissement. Il avait prié sa mère sur son lit de mort de venir habiter près de ses enfants; il en avait exigé la promesse solennelle. Puis, il avait béni tous les siens. Un moment, il avait retenu la main de sa fille Marie dans la sienne : « Sois bonne, mon enfant, avait-il dit dans un souffle, ne laisse pas ton orgueil commander à ton cœur . . . Ce serait pour ton malheur. Il avait vu alors se courber le front de cette enfant de quinze ans et bientôt des pleurs avaient coulé sur ses mains. « Pauvre enfant ! » avait-il ajouté, en la regardant s'éloigner, un peu honteuse de ses larmes.

Mais ces événements lointains n'avaient plus de prise sur le caractère altier de la jeune fille. Elle devenait de plus en plus différente des siens. Elle blâmait leur soi-disant rusticité. Devant sa grand'mère, distinguée et d'une gravité aussi perspicace que touchante, la jeune fille mettait une sourdine à ses sarcasmes. Elle se ren-

fermait dans une attitude silencieuse. Chaque hiver, elle allait passer un mois dans la famille de sa mère, et en revenait un peu plus dégoûtée chaque fois de sa vie à la campagne. On la disait depuis deux ans, amoureuse d'un officier anglais, rencontré dans un bal militaire, à Sorel. Mais la jeune fille ne faisait de confiance à personne, encore moins à son frère, dont les convictions patriotiques étaient aux antipodes de ses sentiments assez tièdes envers tout ce qui touchait à la vie française du Québec. Peu lui importait toute cette lutte pour la défense des droits des aïeux. L'Angleterre avait conquis le Canada, pourquoi lui refuser l'allégeance des âmes ? Même si de vulgaires politiciens nous écrasaient un peu plus qu'il le fallait pour l'obtenir. Le jour, où la jeune fille, en revenant de Montréal, avait laissé échapper sur ce sujet le fond de sa pensée, une querelle terrible avait éclaté entre elle et son frère. La grand'mère dut intervenir, et user de son autorité pour rétablir le silence. Elle tenta ensuite une réconciliation. Mais les blessures reçues de part et d'autre étaient de celles qui ne se guérissent jamais. Une hostilité profonde régnait entre le frère et la sœur. Ils se supportaient par considération pour l'aïeule qu'ils aimaient beaucoup tous deux. Marie Précourt avait aussi de l'affection pour Josephte. Elle se promettait bien de détruire en elle tout vestige de rusticité, qui rappellerait l'origine de sa mère, d'une vieille et bonne famille du terroir, pourtant. Mais depuis quelques temps, la petite Josephte ne lui semblait plus aussi soumise. Le caractère débonnaire de son frère l'attirait davantage.

Marie Précourt pensait justement à ce changement d'humeur chez la petite fille lorsqu'elle l'aperçut, par ce beau matin de mai, assise sous les arbres et mangeant une tartine en compagnie d'un petit gueux des environs. Vraiment cela devenait intolérable ! À quoi pensait cette fillette d'agir ainsi ? Allons, elle allait sévir et essayer de l'impressionner sur une conduite tout à fait répréhensible.

Le front hautain, les yeux sévères, elle s'approcha des enfants :

— « Que fait ici ce mendiant, Josephte, et depuis quand te permets-tu de faire ta compagnie des petits vauriens ? . . . Allons, file, toi, va-nu-pieds, et que je ne te reprenne plus à faire la paresse sous nos arbres ».

Etonné du ton sec et froid de la jeune fille, la sœur pourtant de l'aimable enfant qui venait de causer avec lui, le petit garçon, d'abord, demeura coi, mais aux mots blessants de vaurien et de va-nu-pieds, il se redressa, et bas, les lèvres tremblantes, il murmura : « Un vaurien, moi ! Le protégé de M. le curé Chartier . . . » Puis, il se raidit, sourit tristement à Josephte, et s'éloigna à la hâte.

— Et maintenant, Josephte, rentre à la maison. Il va falloir te surveiller. Le choix de tes amis devient inquiétant.

— Tu es méchante, Marie. Pauvre Michel !

— Je ne suis pas méchante. Chacun doit tenir sa place dans le monde. Ce *quêteux*, comme dit Sophie . . .

— Tu te trompes. Michel n'est pas un *quêteux*, il ne demandait pas la charité. Il apportait un message.

— Tiens, tiens ! Un message ? Pour qui ?

Josephthe ne répondit pas. Dans sa hâte de défendre un compagnon innocent, elle venait de trahir le secret que son frère l'avait prié de garder.

— Quel message, Josephthe ? Veux-tu bien me répondre ?

— Non.

— Eh bien, je ne te laisserai pas que tu ne m'aies avoué la vérité. Qu'est-ce que toute cette histoire ? Ah ! voici Olivier qui s'éloigne là-bas . . . Regarde Josephthe, notre frère. Il va sans doute retrouver les exaltés de Saint-Denis ou de Saint-Charles. Qu'il est ridicule !

— Non, Olivier, n'est pas ridicule... non, non..., je l'aime Olivier, il est si bon. Et soudain la petite fille se prit à pleurer.

— Voyons, Josephthe, fit la grande sœur surprise, qu'est-ce qui te prend ? Tu vas inquiéter, grand'mère, en pleurnichant pour rien. Monte dans ta chambre. Je vais t'y retrouver. Tu vas me dire ce que signifient tous ces mystères. Tu entends ?

— Oui, Marie. Je te dirai tout, mais seulement si tu me promets de ne plus appeler Michel un vaurien. C'est mon ami.

— Voilà qui promet. Tu deviens folle, Josephthe. Crois-tu que je tolérerais la présence, ici, d'un gamin assez hardi pour venir manger et prendre ses aises sous nos arbres ? . . . Ah ! voici grand'mère comme je le redoutais. Pas un mot de l'incident, Josephthe, n'est-ce pas ? Je rentre, moi. Va la retrouver. Je te rattraperai bien.

L'enfant, les yeux encore pleins de larmes, s'avança lentement vers l'aïeule, qui la regardait venir avec un sourire un peu triste, un peu narquois aussi.

— Ma pauvre Josephte, dit-elle, lorsque la fillette vint lui tendre son front, Marie a donc encore fait des siennes. Tu t'amusais bien, pourtant, sous les grands arbres, avec ce petit garçon, pauvre mais bien gentil, n'est-ce pas ?

— Grand'mère, ah ! grand-mère, Marie a traité Michel de mendiant, de vaurien, de va-nu-pieds.

— Michel ?

— C'est son nom, grand'mère, au petit garçon.

— Alors, c'est peut-être le petit protégé du curé Chartier, de Saint-Benoît. C'est un orphelin, n'est-ce pas ?

— Vous savez cela, grand'mère ?

— Mais oui, M. Chartier m'a écrit à son sujet. Il voulait le placer à Saint-Denis ou à Saint-Charles comme petit commissionnaire. « C'est un orphelin intelligent, laborieux, très courageux », m'a-t-il appris.

— Il est à l'emploi du Dr Duvert.

— Non ?

— Oui, oui. Cela vous déplaît ?

— Un peu. Hélas ! les événements qui se préparent n'épargneront pas plus les enfants que les vieillards . . . Tous, tous, nous serons frappés . . . Josephte, promets-moi de suivre ta sœur Marie, si elle veut t'emmener à Montréal, en octobre.

— Et vous, Grand'mère ?

— Oh ! moi peu importe ce qu'il m'arrivera. Je resterai. Je veux mourir dans cette vieille demeure. Et puis, tu le sais, je puis être utile à ton frère. Il est sensible à mes larmes, parfois, et domine alors son exaltation patriotique.

— Grand'mère, je ne partirai pas avec Marie. Je ne l'aime plus.

— Josephte !

— Elle est méchante.

— Non, elle est seulement fière et hautaine, mais son cœur finira par prendre le dessus.

— Elle déteste tous ceux qui me plaisent à part vous, bien entendu, grand'mère.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— La grande sœur ne peut souffrir Olivier. Elle rit et se moque de lui. Je l'adore, moi Olivier, autant que toi, tu l'adores.

— Je ne l'adore pas, voyons, reprit en riant la grand'mère, on ne dit cela que pour le bon Dieu, petite fille.

— Et Marie a chassé Michel tout à l'heure. Il me plaît, Michel. C'est déjà mon ami. Il a dit tout à l'heure : « Si ta bonne grand'mère le veut, je viendrai cet hiver t'aider pour tes leçons. M. le curé m'a appris bien des choses, va.

— Cet hiver ! s'exclama douloureusement la grand'mère. Que de projets, hélas ! ne se réaliseront ni cet hiver, ni aux autres saisons prochaines. Notre chère vallée du Richelieu, j'en ai peur, glisse vers la tourmente.

— Grand'mère, je ne veux pas vous quitter, ni Olivier non plus.

— Chère petite Josephte ! . . . Nous priérons pour que le bon Dieu guide notre conduite à tous.

— Le bon Dieu est si puissant. Il protégera ma grand'maman. Il rendra Olivier prudent. Et moi, je resterai tranquillement ici.

— Josephte, sais-tu quel message apportait à ton frère ce petit ?

— Michel, il s'appelle Michel, grand'mère !

— Bien, disons comme toi, Michel. Sais-tu ce que cet enfant avait à dire à Olivier ? J'ai vu de ma chambre que vous entriez tous sous le bosquet.

— Oh ! Olivier croyait que vous travailliez dans la grande chambre au fond de la maison. Il ne voulait pas que vous sachiez tout cela.

— Ma pauvre petite, ton frère ne sait pas jusqu'à quel point mon cœur et mes yeux veillent sur vous. Mais réponds-moi. Sais-tu quelque chose ?

— Je ne sais rien du tout. On m'a envoyé chercher des tartines. D'ailleurs, Michel a dit que c'était un secret et qu'il ne craindrait pas même les coups de fusils pour le défendre.

— Ah ! fit la grand'mère. Ce Michel me paraît avoir appris autre chose que la grammaire chez M. le curé Chartier . . .

— Il dit qu'il est, lui aussi, un patriote, et que les Habits Rouges ne lui feront jamais peur.

— Michel dit cela ?

— Oui. Et ses yeux noirs brillent, brillent, tiens, comme ceux d'Olivier quand il parle de M. Papineau.

— Écoute, Josephte, je ne te défends pas de parler à ce petit quand tu le reverras. Mais je ne veux pas que tes lèvres d'enfant parlent de cette agitation politique qu'il y a autour de nous et à laquelle se mêle trop activement ton frère.

— Je n'en parlerai plus. Je n'aime pas non plus les batailles, vous le savez bien . . . Mais si Michel m'en parle ?

— Eh bien, tu lui diras que les petites filles sont courageuses, sans doute, mais qu'elles aiment mieux la paix que la guerre.

— Oui, oui. Grand'mère vous direz à Marie qui est Michel. Oh ! que je suis contente ! Elle a dit qu'il était un vaurien, et il ne l'est pas. Elle le croit un petit mendiant, un va-nu-pieds, et il est le protégé d'un bon M. le curé ! Bravo ! bravo !

— Mais, Josephte, je ne te reconnais plus. Tu es une petite sauvage, d'habitude. Tes cousins de Montréal ne t'ont jamais plu ainsi.

— Ils sont menteurs, gourmands. Ils rient de moi, une petite fille.

— Et tes cousines ?

— Elles m'appellent une campagnarde.

— Et tes amies de nos villages, de Saint-Charles et de Saint-Denis ?

— Oh ! elles me vont assez. Mais elles m'ennuient aussi avec leurs jeux qui ne varient jamais, jamais.

Et puis, César, mon chien, ne veut pas jouer avec elles. Ça n'est pas un bon signe. Elles détestent, je crois, toutes les bêtes. En tout cas, dernièrement, elles ont jeté un petit chat dans le Richelieu, et cela paraissait les amuser.

— Ma petite Josephte, tout le monde n'accueille pas comme toi les animaux de la Création . . . Mais je suis contente que tu aies un bon cœur, et que tu sois tendre envers les pauvres bêtes que la Providence met à notre service. Alors, Michel n'a pas de défaut ? Tu le connais si bien que cela ? Si tu allais être déçue, ma mignonne ?

— Ne souriez pas ainsi . . . Je vous assure que mon nouvel ami ne doit avoir que de petits, petits défauts. Puis, je ne le reverrai peut-être plus . . . Grand'mère, il est devenu tout rouge, puis ses yeux ont paru tristes, bien tristes quand Marie lui disait ces vilaines choses. Pensez-vous qu'il reviendra ?

— Certainement ! Seulement il n'osera certes plus aller se reposer sous nos arbres. Que veux-tu, il y a comme cela, dans la vie, des amitiés que les circonstances font rompre aussitôt qu'elles sont nées. Allons, ne fais pas ces yeux. Va jouer avec César. Il s'impatiente là-bas. Je rentre et veux causer avec Olivier qui vient d'entrer, en arrière de la maison . . . C'est cela, embrasse-moi, chère petite et sois gaie pour me faire plaisir.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and is too light to transcribe accurately.

187



### III

#### DISSENTIMENTS

LE soir, à l'heure du repas, on dut attendre un quart d'heure, avant que la grand'mère fit son apparition. Elle s'excusa en soupirant. Elle ne se sentait pas très bien. Olivier s'alarma.

— Écoutez, Grand'mère, déclara-t-il tout en l'aidant à s'installer à sa place, au bout de la table où s'affairait Sophie, il faut que le médecin vous rende visite . . . Je suis inquiet.

— Non, mon enfant, il ne faut pas prendre peur, parce qu'une vieille femme comme moi se plaint de ceci ou de cela. On n'échappe pas aux inconvénients de l'âge. Aujourd'hui, le vent, qui a soufflé assez fort, a décidé une névralgie que je connais bien, à reparaître et à m'ennuyer.

— Une névralgie qui occasionne un peu d'étouffement au cœur ne me dit rien qui vaille . . . Elle ne doit pas être traitée légèrement en tout cas. Et vous le savez bien. Mais vous ne pensez jamais à vous. Il est temps de mettre ordre à tout cela.

— Olivier a raison. Il faut vous soigner, Grand'mère, dit la sœur aînée.

— Bien, chers tyrans . . . Mais, en attendant faites honneur à la soupe fumante de notre bonne Sophie.

La petite Josephte, qui avait embrassé sa grand'mère en la voyant entrer au salon, se tenait maintenant toute silencieuse, à sa place, à table, vis-à-vis d'Olivier. Le jeune homme la regarda soudain avec attention. Il vit qu'elle avait pleuré. Ses yeux étaient gonflés; ses joues, rouges, un peu brûlantes. Il allait élever la voix, lorsqu'un regard suppliant de la grand'mère, regard qui se porta ensuite sur la sœur aînée, Marie, lui fit changer d'idée. Mais il se promit d'attirer la petite Josephte à sa chambre et de connaître la cause de son chagrin.

Marie Précourt semblait seule d'une humeur excellente, ce soir-là. Elle parlait beaucoup, elle mangeait de fort bon appétit la soupe, l'omelette au fromage, les oeufs à la neige, et les petits gâteaux de ménage. Elle achevait de boire une tasse de thé très chaud lorsqu'elle entendit son frère annoncer à la grand'mère ses projets pour dimanche.

— Certes, non, je n'ai pas changé mon programme pour dimanche, grand'mère. Je fais atteler mon cheval préféré, le noir, et, en route pour Saint-Ours !

— Saint-Ours ! s'exclama la jeune fille. Mais je désire m'y rendre, moi aussi, Olivier. Tu m'y conduiras bien, n'est-ce pas ?

— Certainement.

Les sourcils du jeune homme se froncèrent un instant.

— Ça ne te plaît pas ? Qu'y a-t-il ? Au manoir, le seigneur du lieu, les dames, les jeunes filles te reçoivent toujours à bras ouverts.

— Je ne compte pas m'y rendre.

— Voilà qui est étrange. Où descends-tu, alors ? Chez le Dr Dorion ? Naturellement.

— Marie, tu sais que je me sens embarrassé devant M. Roch de Saint-Ours. Ses idées sont aux antipodes des miennes.

— Tu as besoin pourtant d'entendre raisonner des hommes sérieux, incapables d'emballement . . . M. de Saint-Ours te remettra en équilibre. A Saint-Denis, à Saint-Charles, on te monte la tête.

— Je t'en prie, ma sœur. Ne parle pas sur ce ton de ce qui me tient le plus au cœur.

— Oui, oui, de tout ce que tu appelles, fierté de race, droits inaliénables, liberté outragée, etc., etc. Mon pauvre frère, si tu n'étais pas un peu ridicule, je te plaindrais de tout mon cœur. Les Anglais sont nos maîtres après tout.

— Oui, c'est là ta sagesse . . . bureaucratique qui ne fait pas lever la tête très haut . . . Heureusement, toutes les femmes ne te ressemblent pas . . .

— Évidemment, il y a notre cousine . . . Mathilde Perrault . . . une intelligence, une âme supérieure ! Bah ! quand on est amoureux comme toi, on n'y voit pas clair . . . Si tu savais que . . .

— Si je savais quoi, Marie ? dit brusquement son frère, en se levant de table et en allant chercher sa pipe en écume de mer.

— Voyons, Marie, à quoi penses-tu de discuter ainsi. Tu paraissais gaie tout à l'heure, fit la grand-mère, avec reproche.

— Je le suis encore. Mais mon estimable frère a besoin de lumières. Je fais quelques précisions. Ça ne lui plaît pas. Qu'y puis-je ?

— Marie, reprit son frère, la voix toujours un peu dure, parle, qu'est-ce que je ne vois pas très bien chez Mathilde . . . Elle t'est souvent supérieure, cela je le vois, par exemple. Et toi aussi, parfois.

— Olivier, dit la grand-mère, ne continue pas sur ce ton . . . Je suis fatiguée, ce soir.

— Pardon, grand-mère. Pour vous, je veux attendre. Ma sœur présentera ses explications plus tard . . . C'est entendu. Mais ne montez pas à votre chambre tout de suite, je vous en prie ? Faisons une partie de whist. Cela vous remet toujours.

— Il faut être quatre, pour ce jeu, il me semble, remarqua l'aïeule en souriant.

— Il viendra un quatrième joueur.

— Ah !

— Le voici même, ajouta en riant la jeune fille. Une voiture vient d'enfiler l'avenue.

— C'est le bon Dr Cherrier, ah ! que je suis contente, cria la petite Josephte. Je reconnais son cheval blanc, celui qui rentre ici sans qu'on le tire jamais.

— Olivier, dit la grand-mère, va au-devant du docteur. Occupe-toi de sa voiture, notre homme est parti pour la ferme du Bord-de-l'eau, de très bonne heure, cet après-midi.

— J'y vais, grand'mère . . . Mais ne faites pas ces yeux-là . . . Je vous jure que la visite de votre bon ami est fortuite. J'aurais plutôt compté sur le Dr Nelson . . .

— Que dis-tu ? Pourquoi ? Que projettes-tu encore ?

— Ne vous agitez pas. Vous saurez tout à l'heure pourquoi je parle ainsi.

Le Dr Séraphin Cherrier était un agréable vieillard de soixante-quinze ans. Il avait encore la démarche souple. Ses yeux noirs étaient pénétrants, son regard vif, enflammé dès qu'on touchait certains sujets. C'est qu'il n'assistait pas en spectateur indifférent aux événements dramatiques de son temps. La politique n'avait aucun secret pour cet ancien député du comté de Richelieu, qui avait combattu le bon combat, aux côtés des patriotes canadiens de son temps. Il comptait maintenant dans sa descendance des neveux célèbres, que les malheurs des temps trouvaient, comme lui autrefois, debout, vigilants, d'une activité redoutable, soit au parlement, soit à la tribune populaire. L'un d'eux, c'était l'hon. Louis-Joseph Papineau, le fils de sa sœur Rosalie, décédée celle-ci, il y avait cinq ans à peine. Un autre c'était l'évêque de Montréal, Mgr Jean-Jacques Lartigue. Le troisième, Denis-Benjamin Viger, était vraiment l'un des avocats les plus réputés de la ville de Montréal.

Le vieillard se montrait fier de ses neveux, et un moyen très sûr d'arriver à ses fins auprès de lui, c'était de parler de l'un ou de l'autre de ses parents, tout particulièrement de ce Louis-Joseph Papineau, dont la rare

intelligence, l'éloquence entraînant « le faisait vibrer, disait-il en riant, comme s'il eût encore vingt ans ».

Il s'était fait une toilette pour venir voir sa vieille amie Précourt. Il connaissait, « pour en gémir, disait-il en clignant de l'œil, ses goûts indéracinables d'élégance ». Les cheveux blancs du vieillard étaient relevés sur la tête, et se terminaient sur la nuque par la queue traditionnelle. Il avait jabot et manchettes immaculées, sur un complet noir dont la redingote s'ouvrait sur un gilet en satin. Il avançait en s'appuyant sur une canne de jonc, à pomme d'or, cadeau récent de la grand-maman Précourt à son médecin et ami.

— Eh ! eh ! commença-t-il, ma chère amie, on se permet d'être malade en ces tièdes journées de mai ? Ça me ragaillardit, moi . . . Voulez-vous que nous causions médecine avant que je vous inflige une défaite écrasante au whist ? Je vois la table toute prête pour de bons joueurs comme nous.

— Docteur, mes petits-enfants s'alarment à tort, je vous assure. Je ne se sens pas plus mal qu'à l'ordinaire . . . Pas plus inquiète, en tout cas.

— Ah ! . . . on est inquiète ? C'est la faute à qui ? Ah ! ah ! Allez-y, ma vieille amie, chargez encore mon neveu Papineau de ce méfait névralgique. C'est la faute à Papineau, toujours. Nos malheurs politiques, l'insolence anglaise, ici au Canada . . .

— Docteur, laissons la politique, même sous la forme de plaisanteries . . . Hélas ! les jeunes ne savent pas doser comme nous, ce . . . ce . . .

— Ce poison, grand'mère, dites-le sans vous gêner, fit Olivier en riant. Surtout ne faites pas ces yeux tristes . . .

— Hum ! Hum ! fit le docteur.

Il comprenait ce qui rendait dolente sa vieille amie Précourt. L'ardeur combative de son petit-fils avait sans doute fait des siennes. De là une dépression morale plus lourde à supporter que la névralgie, certes.

Il se tourna vers la sœur aînée, tout en caressant la tête blonde de la petite Josephte, qui s'était glissée près de lui, dès son entrée dans la pièce.

— Et vous, la belle fille de la maison, toujours sage ? Et, et . . . fort réjouissante à regarder ? Oh ! vos vingt ans vous sont légers et doux ? Il n'y a pas à dire . . .

— Mais oui, docteur. Je m'enflamme le moins possible . . . Je raisonne . . . Je me sou mets à l'inévitable, quel qu'il soit . . .

— Tout le contraire de ce que fait Olivier, n'est-ce pas ?

— En effet.

— C'est un noble cœur, Olivier, ma petite.

— S'il calculait davantage ses élans . . .

— Bah ! ne mesquinez pas ainsi. Laissez-le à sa trempe héroïque. Notre race a besoin de ces nobles enfants, qui ne savent pas reculer.

— Il est né rebelle.

— Marie ! fit la grand'mère, n'emploie pas ce terme devant moi. Ton frère n'a pas toujours tort.

— Non, reprit le docteur, et puis ne médisons pas des absents.

— Tiens, tiens, vous m'avez chargé de tous les crimes depuis quelques instants, je suis sûr, s'exclama en riant le jeune homme, qui entraît justement sur les derniers mots du docteur.

— Peut-être, mon jeune ami . . . mais nous n'en dirons rien, nous n'avouons rien. Si vous alliez user de représailles et refuser de me conduire à Saint-Ours, dimanche ?

— Comment ! s'écria Marie, vous y allez vous aussi, docteur ?

— Certainement, je dois y présider une assemblée convoquée par le docteur Nelson, mon énergique et savant confrère. L'on veut protester contre les résolutions de Lord Russell.

— Tu ne pouvais pas m'annoncer cette assemblée, Olivier, tout à l'heure ? fit la jeune fille, l'air vexé. Vous le saviez, grand'mère ?

— Non, Marie, répondit celle-ci en soupirant.

— Alors, ma promenade au manoir est manquée ? Les Saint-Ours, et je les approuve, se montrent contrariés lorsque quelques réunions populaires ont lieu presque à leur porte . . .

Un profond silence accueillit la remarque de la jeune fille. La grand'mère mit fin au malaise en prenant place à la table de jeu et en adressant à la jeune fille un regard de profond reproche. Celle-ci comprit,

rougit, puis demanda au docteur, s'il voulait consentir à jouer avec une mauvaise tête comme la sienne.

— Oui, ma petite fille. La politique peut s'embrouiller dans votre . . . *mauvaise* tête, comme vous dites, mais le whist y brille. Vous êtes une forte joueuse. Allons, venez à cette table . . . et aussi . . . à Saint-Ours dimanche. Ne craignez rien. Le shérif est à Montréal, et les dames du manoir aimeront sans doute à causer avec vous de tout autre chose que des 92 *Résolutions*. Ah ! ah ! ah ! . . . Olivier, Olivier, ne me lancez pas des regards incendiaires . . . Respectez mes cheveux blancs . . . Vous vous déridez . . . Tant mieux. Il faut toujours en venir là avec moi. Allons à nos jeux maintenant . . . Bonsoir, petite Josephte, bonsoir . . . Comme tu grandis, mon poussin !



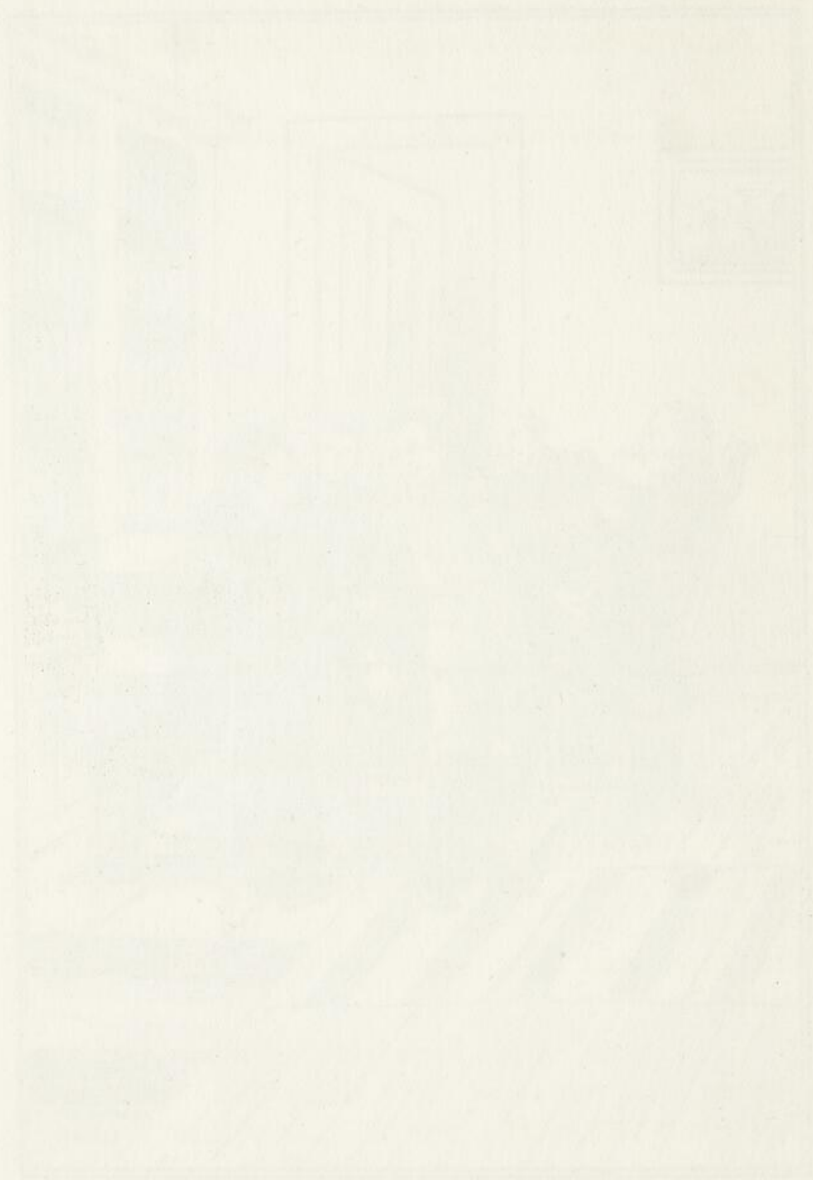
THE HISTORY OF THE

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text appears to be organized into several paragraphs, with some lines indented. The words are too light to transcribe accurately.

Additional faint, illegible text, continuing from the upper section. The text is very light and difficult to discern, but seems to follow a similar paragraph structure.



*« Bonjour, Michel », dit Olivier*



Interior of the [illegible] [illegible]



#### IV

### CHEZ LE DR DUVERT, À SAINT-CHARLES

**T**U sors, cet après-midi, Olivier ? demanda la grand'-mère, le lendemain, au dîner.

— J'ai rendez-vous chez le Dr Duvert, à Saint-Charles. Je devais m'y rendre hier soir, mais la visite du Dr Cherrier, et votre mine dolente qui m'inquiétait, m'ont décidé d'ajourner cette visite . . . J'ai fait avertir ce matin le docteur par . . .

— Par Michel ? demanda vivement la petite Josephte. Il est venu alors . . .

L'enfant s'interrompit en regardant craintivement vers sa sœur aînée, mais celle-ci s'excusait en ce moment auprès de la grand'mère d'avoir à quitter la table pour écrire une lettre à une amie. Olivier l'apporterait à Saint-Charles.

— Michel n'est pas venu, petite fille, dit assez bas Olivier, en attirant près de lui Josephte. Tu sais bien que je te l'aurais dit . . . Il me plaît comme à toi, ce petit homme fier.

— Olivier, supplia la petite fille, emmène-moi à Saint-Charles ?

— Je le voudrais. Mais tu serais seule. Qui prendrait soin de toi, si je prolonge ma visite assez tard durant la soirée ?

— J'ai des amies au village. Elles me garderaient tout le temps qu'il faudrait, je t'assure.

— Écoute, Josephte, nous allons comploter autre chose. Cet après-midi, je ne puis te prendre avec moi. Mes mouvements sont trop incertains. Et Alec, notre homme, n'est pas disponible pour venir avec nous et te ramener à une heure convenable. Mais dimanche, je promets de te conduire à Saint-Ours, toi aussi.

— Quel plaisir ! quel plaisir ! . . . Grand'mère, vous entendez ? . . . Olivier veut de moi pour Saint-Ours.

— Vous ne serez pas trop d'occupants dans la voiture ? demanda en souriant la grand'mère.

— Je prendrai Josephte sur mes genoux. Alec nous conduira. Sur le siège, en arrière, ma sœur se prélassera à son aise, jusqu'à Saint-Denis, où elle aura ensuite comme voisin le Dr Cherrier. Qui peut trouver à redire à un pareil arrangement ?

— Personne, mon enfant. Mais tu ne vas pas entraîner notre petite à une assemblée politique et tu sais que Marie ne goûtera pas du tout l'idée d'entrer avec notre fillette, chez les Saint-Ours ?

— Josephte ira se promener jusqu'à Sorel en voiture. Alec ne demandera pas mieux. Il se plaint que

nos chevaux n'ont pas assez de distance à parcourir, qu'ils engraisent de façon alarmante.

— La distance à parcourir est un peu forte cette fois, de Saint-Denis à Saint-Ours, puis de Saint-Ours à Sorel. Et le retour ensuite . . .

— Eh bien, nous nous servirons de la large voiture de famille, nos deux chevaux y seront attelés, et Josephte n'ira qu'aux environs de Saint-Ours.

— Parfait, alors.

— Merci, grand'mère. Merci, Olivier, mon bon, bon frère . . . Il n'y en a pas de semblable à toi . . . nulle part, criait la petite fille, qui embrassait encore et encore le jeune homme.

— Olivier, fit la grand'mère, en voyant son petit-fils prêt à s'éloigner, tu vas me promettre de ne pas revenir trop tard. Je ne sais, mais il me semble qu'on ne serait pas fâché dans certains milieux de te faire quelque mauvais coup . . . Puis, dis-moi, bonsoir, en passant, quelle que soit l'heure de ton retour. Je ne dormirai que d'un œil jusque-là.

— Vous n'êtes pas raisonnable, grand'mère.

— Je vous aime tant, mes pauvres enfants. Ma tendresse ne s'alarme certes pas à tort, en ces jours de lutte . . .

— Allons ! Allons !

— Alors c'est promis ?

— C'est promis. À ce soir, grand'mère ! Josephte, va prier ta sœur aînée, d'abrèger ses confidences . . . Je m'en vais. Alec est déjà à la porte, avec la voiture . . .

Trois quarts d'heure plus tard, Olivier Précourt entra dans la large pièce, qui servait de bureau au Dr Duvert, à Saint-Charles. Plusieurs personnes s'y trouvaient réunies. Autour de la grande table, à droite, avaient pris place, outre le maître de la maison, le Dr Nelson, de Saint-Denis, Siméon Marchessault, de Saint-Charles, le capitaine Bonin, de Saint-Ours et deux autres personnes : Fleury d'Eschambault et le notaire Mignault, de Saint-Denis.

Le jeune homme fut accueilli avec plaisir.

On le mit au courant des questions que l'on discutait : l'organisation et le succès de l'assemblée de dimanche.

— Nous aurons une foule de gens de tous les villages environnants, prononça de sa voix ferme et chaude, le Dr Wolfred Nelson.

— Il n'en faudra pas plus pour vous faire devenir un foudre d'éloquence, Docteur, dit Olivier en riant.

— Et si l'on ne se rend à vos arguments, nous verrons bientôt en vous un foudre de guerre, renchérit le capitaine Bonin.

— Dieu veuille que non ! Capitaine, ne nous hâtons pas d'entrer sur ce domaine, reprit le Dr Duvert, que les esprits belliqueux effrayaient bien un peu. Il était patriote, mais la lutte armée ne lui plaisait pas beaucoup.

— Allons, cher confrère, dit Nelson, en souriant, ne soyez pas si craintif. Que demandons-nous ? Qu'on nous rende justice, autrement que par les humiliantes

résolutions de Lord John Russell. Cela ne vous fait pas sursauter d'indignation, que l'on dispose ainsi de nous là-bas ? C'est d'une insolence . . .

— Ne nous y trompons pas, interrompt le Dr Duvert. Là-bas, à Londres, que sait-on de vrai, de bon sur nous, pauvres Français, les vaincus d'il y a trois quarts de siècle, et dont la survivance n'est qu'une question de peu d'années, pour l'Angleterre. Nos pires ennemis sont ici, vous le savez bien, docteur ?

— Nous en avons même parmi notre race, prononça d'une voix sombre, Marchessault.

— Mon cher Marchessault, méprisons cela, du moins pour le moment, fit Olivier, qui arpentait nerveusement la place. Aucun pays au monde ne peut se vanter de n'avoir jamais connu de lâches, de traîtres, de faux frères, d'espions, que sais-je encore ! C'est la lie, le fond du verre, ce dont les meilleurs vins ne se trouvent pas toujours exempts . . . Et que peuvent-ils ces rampants, ces sots . . . ou ces aveugles, contre un groupement, qui ne craint pas la mort, mais la reddition et qui place le bien de la patrie, avant celui de son village, de sa province même. Nous aurons la victoire ou nous périrons. Honte à qui accepte la servitude . . .

— Assez, jeune homme, fit le Dr Duvert, un peu inquiet du ton vibrant d'Olivier. Vous n'êtes pas à Saint-Ours, et cette tirade éloquente est une richesse perdue, ici . . . Voyons, vous n'avez pas à nous convaincre de la justice de notre cause ?

— Vous avez raison, Docteur. Ma fougue . . .

— Il me plaît, il me plaît beaucoup, ce Précourt, se récria vivement le Dr Nelson. Vous êtes avocat depuis peu, il me semble ?

— Depuis un an.

— Vous exercerez votre profession à Montréal ?

— Tout probablement. Dès l'automne prochain.

— J'aimerais à vous entendre plaider.

— Moi aussi, dit en souriant Pierre-Dominique d'Eschambault, avocat lui-même.

— Une seule cause me tient au cœur depuis longtemps, Docteur : celle de mon pays. On joue son indépendance, sa liberté, son honneur . . . Comment songer à une autre cause ?

— C'est parler net, et vrai, hélas ! soupira le notaire Mignault.

— Bien dit, Olivier, approuva aussi le capitaine Bonin. Vous avez le verbe pour défendre la patrie, eh bien, moi, je vous jure qu'advenant le pire, je me servirai d'armes . . . moins parlantes ! Et il frappa sur son épée.

— Capitaine, dit en souriant le Dr Duvert, vous jouez sur les mots avec dextérité. Alors, puisque chacun a pris son attitude favorite, vis-à-vis de nos ennemis les bureaucrates, penchons-nous sérieusement . . .

— Comment cela, docteur, interrompit Marchesault, vous parlez d'être plus sérieux que nous le sommes. Diable !

— Mettons que nous allons nous pencher, moins *sanguinairement*, sur les propositions que doit présen-

ter à Saint-Ours le Dr Nelson. Il désire les soumettre à notre approbation. Nous les avons d'ailleurs revisées en partie.

— Vous en aviez rédigées plusieurs, docteur ? demanda Olivier.

— Sept au moins, Précourt.

— Bien. Cela nous permettra de discuter tout cela à loisir, sans crainte d'avoir à rentrer tard à nos foyers.

— Je vous ramènerai, Olivier, proposa le capitaine Bonin.

— Merci, capitaine. J'ai ma voiture.

— Écoutez le ton de la première proposition du Docteur, s'écria Marchessault avec satisfaction. Eh ! c'est de cette manière coupante et concise qu'il faut exposer des griefs au peuple.

— Lisez tout haut, mon ami, cria Olivier, en s'approchant du fier instituteur de Saint-Charles, devenu depuis quelque temps huissier de la Cour Supérieure pour le district de Montréal.

— Voici : « Que la mesure de Lord John Russell qui prive la Chambre de tout contrôle sur le revenu, est une violation flagrante de tous les droits accordés au Bas-Canada par la capitulation et les traités. »

— Bravo ! bravo ! s'exclamèrent-ils.

— M. Papineau ne saurait mieux dire, souligna Olivier. Dites, Docteur, si notre grand homme n'est pas présent à Saint-Ours, il faudra en parler beaucoup.

— Patience, jeune paladin, patience. L'une de mes résolutions va combler tous vos désirs.

— Papineau parle à Saint-Laurent, près de Montréal, le 15 mai. Je voudrais y être. Je comparerais l'effet que produira son discours sur le peuple, là-bas, avec celui que vous ferez ici, dimanche, à Saint-Ours et qui produira sans doute un non moins bon effet.

— Allez à Saint-Laurent, Précourt, dit le Dr Nelson. Qui vous en empêche ?

— J'ai fait cette concession à grand'mère, qui me trouve . . . inflammable en public ?

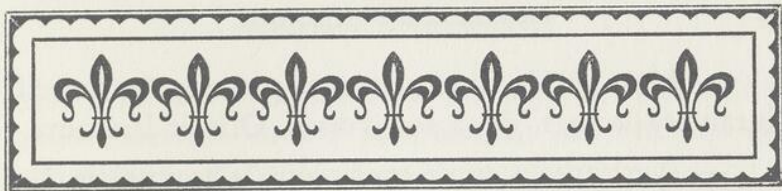
— Seulement en public ? demanda en raillant le Capitaine.

— A qui la faute si la jeunesse se lève et proteste avec véhémence contre un gouvernement méprisable ? lança Nelson.

— Puis, que voulez-vous, reprit Olivier, grand'mère, que j'aime infiniment, Docteur, parce qu'elle est aussi tendre qu'intelligente, trouve blâmable qu'on réponde à la violence par la violence. Je respecte *extérieurement* ce jugement, parfois.

— Mais, d'une femme, cette opinion est admirable . . . D'ailleurs, il faudra que les événements deviennent autres, pour que nous montrions les dents, scanda le Docteur.





V

LE BON CURÉ BLANCHET

AH ! M. le Curé, s'écria tout réjoui le Dr Duvert en voyant entrer M. Magloire Blanchet. C'était un ecclésiastique très digne, dont les yeux avaient une vie extraordinaire. Son sourire marquait une bonté capable de toutes les abnégations. Une physionomie à la fois d'apôtre, de soldat, de pasteur, qu'une seule brebis en train de se perdre mettait dans l'angoisse la plus vive. Il avait atteint la quarantaine, mais paraissait beaucoup plus jeune.

— Je vous salue, Messieurs les patriotes, dit le curé. Je n'ai qu'un moment à vous donner. Plusieurs de mes malades réclament quelques bonnes paroles . . .

— Notre cause est bien malade aussi, Monsieur le curé, remarqua le Dr Duvert. Votre sollicitude lui est précieuse. Voulez-vous jeter un coup d'œil sur les résolutions que présentera le Dr Nelson à l'assemblée de Saint-Ours ? Presque toutes ont été mises au point.

— Bien. Faites voir.

— Monsieur le Curé ne fronce pas trop les sourcils durant sa lecture, dit à son voisin, Olivier Précourt.

— Il est avec nous de tout cœur, le bon prêtre. Il a un sentiment de la justice vraiment très délicat, répondit Pierre-Dominique Fleury d'Eschambault.

— Alors, M. le Curé, interrogea Nelson, cela peut aller ?

— A la rigueur, oui. Mais c'est d'une main qui sait manier le bistouri sans craindre les réflexes terribles d'un patient sans endurance.

— Bah !

— Il faut parler clairement, je le sais, mais, vous le savez, ma vocation préfère les mots qui bénissent à ceux qui honnissent.

— Vous ne désapprouvez pas en principe, tout de même, le fond de ces réclamations ? demanda encore Nelson.

— Hélas ! non, Docteur. J'ai tout de même un cœur français. Il supporte mal les attaques à la fierté de la race. En arriverai-je jamais, « à surabonder de joie » au milieu de nos pénibles tribulations nationales ! Que dirait saint Paul de moi ? conclut le curé en souriant.

— Nous ne le lui demanderons pas, dit doucement Siméon Marchessault. Mais nous le remercierons, par exemple, de nous avoir donné un curé qui sait comprendre... même des têtes irréductibles comme les nôtres.

— Très bien, Marchessault, s'écria Olivier Pré-court, enchanté du délicat sentiment exprimé par son compagnon, qui reflétait la pensée de chacun.

— Alors, au revoir, dit le curé Blanchet, bon courage mes amis. Je serai à Saint-Ours, dimanche, mais assez tard à cause des Vêpres. Vous m'en excusez, Docteur, ajouta-t-il, en se tournant vers Nelson.

— Puisque vous m'absolvez de mes résolutions virulentes . . .

— Non, non, je n'ai pas prononcé ce mot.

— En tout cas, votre désapprobation, qui n'eût rien empêché, dans mon cas du moins, sinon dans celui de mes compagnons . . .

— Nous pensons comme vous, Docteur, murmurèrent-ils tous.

— Votre désapprobation, dis-je, m'eût chagriné beaucoup. Au revoir, au revoir, M. le Curé, finit avec satisfaction Nelson.

Un petit garçon entra sur les paroles de Nelson. Le Dr Duvert l'appela.

— Eh bien ! Michel, quel message t'a confié le seigneur Debartzch ?

— Il ne peut venir, cet après-midi. Il est malade. La cuisinière a ajouté, continua plus bas Michel, que depuis une visite reçue, hier, et qui est descendue du bateau arrivé à Montréal, son maître est d'une humeur terrible.

— Ah ! ah ! . . . fit le docteur. Michel, tiens-toi maintenant dans le corridor. Je puis avoir besoin de toi.

— Bonjour, petit Michel, dit Olivier, en attirant le gosse auprès de lui, au passage ! Dis-moi, pourquoi n'es-tu pas entré chez nous, ce matin ? Tu as remis le message du Docteur Duvert au boulanger, sans descendre de voiture. Je t'ai vu de ma chambre !

— Oh ! ne le dites pas à M. le Docteur. Il m'en voudrait peut-être, quoiqu'il soit bien bon.

— Je serai muet. Mais pourquoi as-tu fait cela ?

— M. Olivier, je . . . je ne voulais pas . . .

— Tu as sur le cœur les paroles de ma sœur ?

— Un peu, mais c'est surtout parce qu'elle a fait pleurer la petite que je lui en veux. Je l'ai vue de mes yeux. J'étais caché derrière un arbre. Elle grondait fort. La bonne petite fille s'est mise à pleurer.

— Josephte te plaît, Michel ?

— Oui. Elle rit et cause avec moi . . . malgré que je ne sois qu'un . . . va-nu-pieds.

Et l'enfant baissa la tête en soupirant.

— Ecoute, petit, la semaine prochaine, j'aurai à te parler sérieusement.

— Cela n'est pas nécessaire, M. Olivier. Mon sacrifice est fait. Je ne parlerai plus à votre petite sœur, allez.

— M. Précourt, demanda à ce moment le Dr Nelson, comptez-vous aller prochainement à Montréal ?

— Vers la fin du mois, répondit celui-ci.

Il dut forcément laisser Michel s'éloigner. L'enfant sortit lentement, la tête basse.

— Avant de vous mettre en route, auriez-vous objection à venir chez moi, au bureau ?

— Pas du tout, cher Docteur.

— Je vous permets d'en aviser mon confrère Cherrier, ajouta en riant le Dr Nelson. S'il allait croire que je jette les yeux sur ses amis Précourt.

— Ce serait prudent, en effet, répondit non moins joyeusement Olivier.

— J'aimerais par votre entremise, reprit Nelson, faire parvenir plusieurs documents importants à MM. Papineau et La Fontaine à Montréal. Je ne pourrai me rendre de ce côté qu'à la fin de juin.

— Entendu, Docteur. Je m'occuperai moi-même de ces pièces et les remettrai aux destinataires de main à main.

— Mais c'est très bien, Docteur, ce que vous dites de notre grand tribun. Je vous prédis un succès oratoire sans précédent, dimanche, à Saint-Ours, s'écria Marchessault.

— Lisez tout haut, voulez-vous, Marchessault ? pria Olivier. Je causais avec le docteur tandis que vous étiez penchés sur ces hautes paroles, comme vous dites.

— Vous me louangez peut-être prématurément, mes amis, dit Nelson en haussant les épaules. En tout cas, ma sincérité est entière et . . . désintéressée, cela va sans dire.

— Ecoutez, écoutez, prononça avec chaleur Marchessault : « Cet homme (notre Papineau) a été marqué par Dieu, comme O'Connell, pour être le chef politique, le régénérateur d'une nation; il a été doué pour cela d'une force d'esprit et d'une éloquence incomparables, d'une haine de l'oppression et d'un amour pour sa patrie que, rien, ni promesses, ni menaces, ne pourront jamais ébranler ». Hein ! est-ce bien ce portrait ? C'est d'un prophète. Cela donne tous les espoirs.

— Prenez garde ! Nul n'est prophète dans son pays, répondit Nelson, flatté et heureux, au fond, de l'appréciation de ses compagnons.

— C'est un chef qui parle d'un autre chef, dit Olivier Précourt.

Tous applaudirent.

Le Dr Nelson remercia, puis se leva en disant : « Il se fait tard. Allons souper. Nous reviendrons ici ce soir pour discuter plusieurs autres détails importants concernant notre organisation.

— Au moins, Précourt, pria le Dr Duvert, acceptez le couvert que je vous offre, à ma table. Ces messieurs m'ont tous refusé . . . Que d'amis chacun compte en ce village, vraiment !

— J'accepte avec plaisir, si je ne suis pas importun pour les vôtres, Docteur !

— Comment donc ! répliqua celui-ci, en mettant avec affection la main sur l'épaule du jeune homme.



## VI

### À L'ASSEMBLÉE DE SAINT-OURS

(7 mai 1837)

L'ON avait un peu bousculé les habitudes de la maison, le dimanche du 7 mai. L'assemblée de Saint-Ours devait commencer à deux heures de relevée. Dès le retour de la grand'messe, vers onze heures, le dîner avait été servi. Immédiatement après, Alec fit son apparition. Il conduisait la large voiture de famille, attelée de deux chevaux gris, un peu poussifs, mais de fière allure.

Tous les Précourt apparurent sur le perron en compagnie de la grand'mère, qui s'appuyait tendrement sur le bras d'Olivier. Non loin, dans l'encadrement d'une fenêtre, la bonne Sophie se penchait. Marie monta la première en voiture. Elle serrait étroitement autour d'elle sa mante de soie brune, car la température était fraîche. Elle portait une capeline de paille fleurie de roses, d'où ses cheveux blonds s'échappaient en boucles seyantes. Des gants de chevreau blanc, une ombrelle, de fins souliers de soie brune complétaient sa

toilette. La petite Josephte semblait un Cendrillon à ses côtés. Son manteau d'étoffe du pays, de couleur grise, son chapeau de paille noire garni d'un simple ruban gris, autour de la calotte, ses gants de fil gris n'avaient rien de brillant. N'eût été la grâce naturelle de la petite fille, jointe au sourire qui ne quittait pas ses lèvres, on ne l'eût pas distinguée de la première petite paysanne venue.

— Josette, remarqua d'un ton maussade la grande sœur, tu ne pouvais te vêtir mieux que cela ?

— Elle est très bien mise, pour la circonstance, répliqua à sa place Olivier, qui la soulevait de terre à cet instant. Il la plaça près d'Alec qui se rangea aussitôt avec empressement afin que la petite pût se sentir à l'aise, assise entre Olivier et lui.

— Marie, fit la grand'mère inquiète, crois-tu que notre petite ne semblera pas convenable, ainsi vêtue . . .

— Oh ! si elle ne descend pas de voiture, cela peut aller, grand'mère, répondit la jeune fille, en haussant les épaules. Et puis, la grande autorité a prononcé, messire Olivier, ajouta-t-elle plus bas, en regardant ironiquement son frère, qui s'inclina en riant. La bonne humeur du jeune homme était visible. Ce voyage à Saint-Ours lui était plus qu'agréable, indispensable en ce moment à son bonheur. Une raillerie de plus ou de moins dans la bouche de sa sœur, bah ! qu'était-ce pour lui, aujourd'hui !

— Allons, bon voyage, mes enfants, revenez ce soir le moins tard possible, prononça la grand'mère en leur faisant signe de s'éloigner.

— Grand'mère, cria encore la voix de la petite Josephte. Ne vous ennuyez pas trop . . . Je vais penser à vous . . . souvent . . . Bonjour . . .

Le reste se perdit au milieu du bruit du fouet et des cris d'Alec, qui retenait avec peine l'élan prodigieux des chevaux, heureux de cette randonnée dans la campagne fraîche, par des chemins dont le soleil avait séché les dernières boues.

Peu de paroles furent échangées avant d'atteindre le village de Saint-Denis. Le docteur Séraphin Cherrier, dont la maison s'élevait au bord de l'eau, à peu de distance de l'église, attendait les Précourt sur le perron de sa demeure, en compagnie de sa femme. Tous deux étaient vêtus avec soin et constituaient un vieux couple plein de charme, tout souriant, et non sans une petite pointe de moquerie, afin sans doute de faire fuir toute attitude ou toute parole trop solennelle. Leur urbanité réprouvait la raideur à l'égard d'un manque de goût.

Olivier sauta à terre, et vint s'incliner devant Madame Cherrier, qui s'informa aussitôt de la grand-mère Précourt. Puis, la vieille dame se rapprocha de la voiture et échangea quelques mots avec Marie. La petite Josephte, aidée par son frère, parvint à se pencher assez bas pour embrasser l'amie de sa grand-mère.

Le docteur regarda à sa montre.

— Tu nous excuseras, Louise, mais il faut filer. Il est midi et un quart. Le président de l'assemblée de Saint-Ours, ton vieil époux, ne doit pas faire attendre

son bouillant confrère, Wolfred Nelson ? Au revoir, à ce soir !

Dix minutes seulement avant deux heures de relevée, la voiture des Précourt s'arrêtait près de l'estrade, élevée pour la circonstance, dans une prairie, non loin de l'église de Saint-Ours. Une foule considérable se massait tout autour de l'enceinte. Le Dr Nelson causait, debout, sur la tribune avec les autres orateurs de la manifestation politique. De temps à autre, il regardait du côté de la route avec une impatience à peine déguisée. Enfin . . . il aperçut le Dr Cherrier, qui s'avancait vers la tribune, tout en échangeant au passage quelques mots avec de vieilles connaissances. Olivier Précourt, soudain, souffla quelques mots à l'oreille du docteur Cherrier.

— Bien, bien, répondit celui-ci, à voix assez haute. Quittez-moi ici, Olivier, votre sœur a besoin de vos services . . . Mais comment peut-elle préférer une visite de cérémonie . . . assommante, comme le sont ces sortes de visites, à une réunion vivante comme celle-ci ? . . . Mystère ! . . . Allez, allez, vous dis-je. Voici François Coderre qui approche, avec son bras de . . . de . . .

— De dix-neuf ans, docteur . . . Mais c'est solide . . .

— Eh ! eh ! jeune homme, de quoi vous plaignez-vous ! Envieriez-vous, par hasard, mes quatre fois vingt-ans ?

— J'envie leur bonne humeur, reprit en riant François Coderre, tout en conduisant le Dr Cherrier, habilement à travers la foule. Il avait vu le Dr Nelson lui faire signe de se hâter. Enfin, le siège présidentiel

se vit occuper. Le Dr Cherrier salua avec plaisir la foule et les orateurs, tout en prenant entre ses mains, qui tremblaient un peu, le texte de son discours d'ouverture.

Le silence s'établit. On avait hâte d'entendre les paroles de protestation des chefs politiques de la région. Le nom du Dr Nelson courait sur toutes les lèvres. On s'attendait à des mots décisifs. Il formulerait avec énergie la pensée de tous les patriotes accourus à sa demande.

Avant de commencer son discours, le Dr Nelson se pencha et dit tout bas au Dr Cherrier : « Que fait donc le Dr Dorion ? Et votre jeune ami Précourt ? Ils devraient être ici, sur l'estrade ? »

— Eh ! eh ! fit le Dr Cherrier, en clignant de l'œil et en regardant non loin de lui, vous êtes, aujourd'hui, bien troublé, mon beau chirurgien . . . Il y a longtemps que Dorion et Précourt se tiennent en face de vous, là, là, dans la foule. Précourt, m'a dit vouloir se tenir au milieu de tous, afin de diriger les réactions . . .

— Mais c'est parfait d'avoir songé à cela . . . Je commencerai donc sans plus tarder mon attaque contre cet impertinent lord John Russell . . .

— Comment ? . . . Hum ! . . . Soyez prudent . . . en autant qu'un homme à haute température comme vous, puisse se le permettre ! avait recommandé entre haut et bas le Dr Cherrier. Il observait, de son petit air narquois, la figure enflammée du Dr Nelson. Il le voyait redresser le buste, puis faire face à la foule. On l'applaudissait avec force cris et mots de bienvenue.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in approximately 15 horizontal lines across the page.



## VII

### LA PROPOSITION DE JOSEPHTE

TANDIS qu'on prêtait l'oreille aux objurgations du député patriote, le Dr Nelson, Josephte, assise sagement près d'Alec, filait dans la large voiture confortable. Elle regardait droit devant elle, trouvant un peu monotone la route qui conduisait de Saint-Ours à Sorel. Sans doute, le Richelieu, avec ses rives fleuries d'arbustes, et ornées de beaux arbres, dont les branches se reflétaient dans l'eau limpide, lui plaisait beaucoup. Ses regards d'enfant, initiés au beau, aimaient à se poser sur ce coin de pays qui lui semblait bien à elle . . . Cadre naturel, harmonieux, de la petite fleur sauvage et gracieuse, qu'elle était encore.

Les chevaux eurent un écart tout à coup. Alec, surpris, les retint en regardant ici et là pour connaître la cause de ce bond. Josephte le prévint. Elle cria avec joie, sa main sur la rude main du cocher.

— Oh ! Alec ! arrêtez, s'il vous plaît. Je crois reconnaître le petit garçon qui est là assis près d'un

arbre . . . Oui, oui, c'est Michel . . . Oh ! vite laissez-moi descendre . . .

— Bien, ma petite demoiselle . . . Attention ! le marche-pied est haut pour vous . . .

Mais Josephte était déjà à terre et se dirigeait avec empressement vers le gamin, qui la regardait venir bouche bée, n'en pouvant croire ses yeux.

— Michel ! . . . C'est toi, Michel ! . . . Que je suis contente ! . . . Mais qu'as-tu donc ? Tu ne me reconnais pas ?

Le petit garçon fit signe que oui, mais sans la regarder. Il ramassait le sac en tapis qu'il avait déposé près de lui, le chargeait sur son dos et se dirigeait, en silence toujours, vers la prairie. Josephte le suivit, puis elle marcha soudain très vite de façon à pouvoir le dépasser et faire volte-face, tout à coup. Elle lui barra le chemin.

— Michel, tu ne passeras pas avant de me dire ce que tu as contre moi.

— Je n'ai rien, répondit le petit garçon, en soupirant, les yeux à terre.

— Alors, pourquoi n'oses-tu pas me regarder en faisant ce mensonge ? répliqua la petite fille, un peu indignée.

— Un mensonge, cria l'enfant en se redressant. Jamais, non jamais, je ne mens . . . Laissez-moi passer, mademoiselle.

— Mademoiselle ! s'exclama la fillette en frappant du pied. Écoute, Michel, je m'accroche à ton bras . . .

non, je vole ton sac . . . ah ! ah ! ah ! . . . Poursuis-moi, maintenant . . . je cours vite et bien, va . . .

Josephte, triomphante, allait fuir à toutes jambes, lorsqu'elle vit le petit garçon se jeter par terre et envelopper sa figure de son bras replié. Allait-il pleurer ?

La petite fille revint lentement. Elle réfléchissait. Elle s'assit près de lui.

— Michel, dit-elle doucement, en posant la main sur la tête du garçonnet, vois, Michel, je te rends ton sac . . . Je ne veux pas que tu pleures . . . Je t'aime toujours, moi.

— Je ne pleure pas . . . Oh ! non, fit Michel en relevant la tête. Je suis un homme, comme dit le docteur Duvert. Mais je ne sais plus que faire . . . je ne sais plus que dire . . .

— Pourquoi ? Mais pourquoi ? fit Josephte.

— Eh bien ! voilà, expliqua l'enfant d'une voix ferme. Je ne dois plus jamais vous parler, petite fille, parce que le grand frère Olivier, qui a l'air bien bon pourtant, n'aime pas cela, lui non plus.

— Qu'est-ce que tu dis ? cria la petite fille abasourdi. Olivier n'aime pas que tu me parles . . . Répète-le encore ?

— Tu as bien compris, alors . . .

— Mais c'est Marie qui a été désagréable, l'autre jour, tu le sais bien . . . Je ne comprends pas que tu parles d'Olivier.

— Je ne me serais pas occupé de ta grande sœur, vois-tu, et du moment que je n'aurais pas été dans ton

beau jardin, je t'aurais répondu, si tu m'avais parlé, ailleurs que là, par exemple . . .

— Olivier a défendu de me parler ? Quand cela, Michel ? Avant-hier encore, il a dit que tu étais un petit garçon, « peu riche, mais très bien né ». Tu entends ? C'est ce qu'il a dit. C'est un peu difficile à comprendre ces mots-là. Mais c'était en ta faveur, car il souriait en parlant . . . J'étais assise sur ses genoux . . . J'ai bien entendu . . . Et grand'mère a approuvé.

— Pourtant, reprit tristement l'enfant, chez le docteur Duvert, l'autre soir . . .

— Ah ! tu étais là, toi aussi ? Vrai ?

— C'est chez mon maître.

— J'oubliais. Alors, c'est là qu'il t'a durement parlé . . .

— Non, non, pas durement . . .

— Michel, écoute. Je sais ce que nous allons faire. Tu vas monter avec moi dans la voiture . . .

— Non, non, fit le petit garçon effrayé.

— Oui, oui, reprit Josephte d'un ton d'autorité. Tu te placeras sur le siège en avant avec Alec. Et moi, toute seule, en arrière. Je ne te regarderai pas. Je promets de faire cela. Je ne parlerai pas. Je promets de faire cela, Michel. Tu entends ? Je te le promets les yeux et la main levés vers le ciel. C'est grave de faire cela, va . . . Mais je le fais. Regarde !

— Mais pourquoi t'écouter et te suivre ? Qu'est-ce que je gagnerais ? D'abord, je puis marcher. Le doc-

teur Duvert attend les papiers qui sont dans le sac, ce soir seulement à huit heures, avant que je retourne avec lui en voiture, à Saint-Charles.

— Aussi, Michel, je ne t'ai pas encore tout appris . . . Je continue. Lorsque nous serons arrivés à Saint-Ours, nous descendrons de voiture, nous irons, l'un en arrière de l'autre, moi, en avant, toi, en arrière, jusqu'au terrain, où sont les patriotes . . . Nous les regarderons défiler . . . Nous guetterons Olivier . . . Et alors, tous les deux, tu entends, nous lui demanderons, si c'est bien vrai que nous devons nous tourner le dos . . . Car tu sais, Michel, quand même, tu le répéterais jusqu'à demain, non, jusqu'à . . . jusqu'à la fin du monde, je ne te croirais pas . . . Olivier, mon bon frère Olivier, avoir dit cela ! Jamais ! Jamais ! . . . Alors que décides-tu ?

— Je ne le sais pas . . . Je . . .

— Veux-tu jouer à pile ou face ? J'ai un beau louis neuf dans ma poche . . . Si tu le retournes face, tu feras comme je viens de te dire . . . Si non, eh bien, j'attendrai jusqu'à demain pour savoir la vérité. Tiens ! Prends le louis . . . Une ! deux ! trois ! Vite, mais vite, envoie le louis bien haut . . . Oh ! . . . j'ai peur de regarder . . . Bravo ! bravo ! reprit bientôt la fillette en sautant de joie . . . C'est la face que tu as tournée . . . Viens, viens vite. Montons !

— Josephte, dit le petit garçon, tu oublies ton louis . . .

— Ramasse-le. Garde-le, Michel. Je suis contente de te le donner.

— Oh ! non. Jamais ! Je n'en veux pas.

— Tiens ! Pourquoi ?

— Je ne prends que les sous que je gagne.

— Mais tu es un petit orgueilleux, Michel !

— Si tu veux . . . Vois-tu, il y en moi quelque chose qui refuse ferme, va ! Je ne veux pas de ton louis.

— Bien. C'est drôle, ça ne m'empêche de te trouver à mon goût. Oh ! ne reprends pas tes airs tristes, voyons ! J'aurais fait comme toi à ta place, je crois.

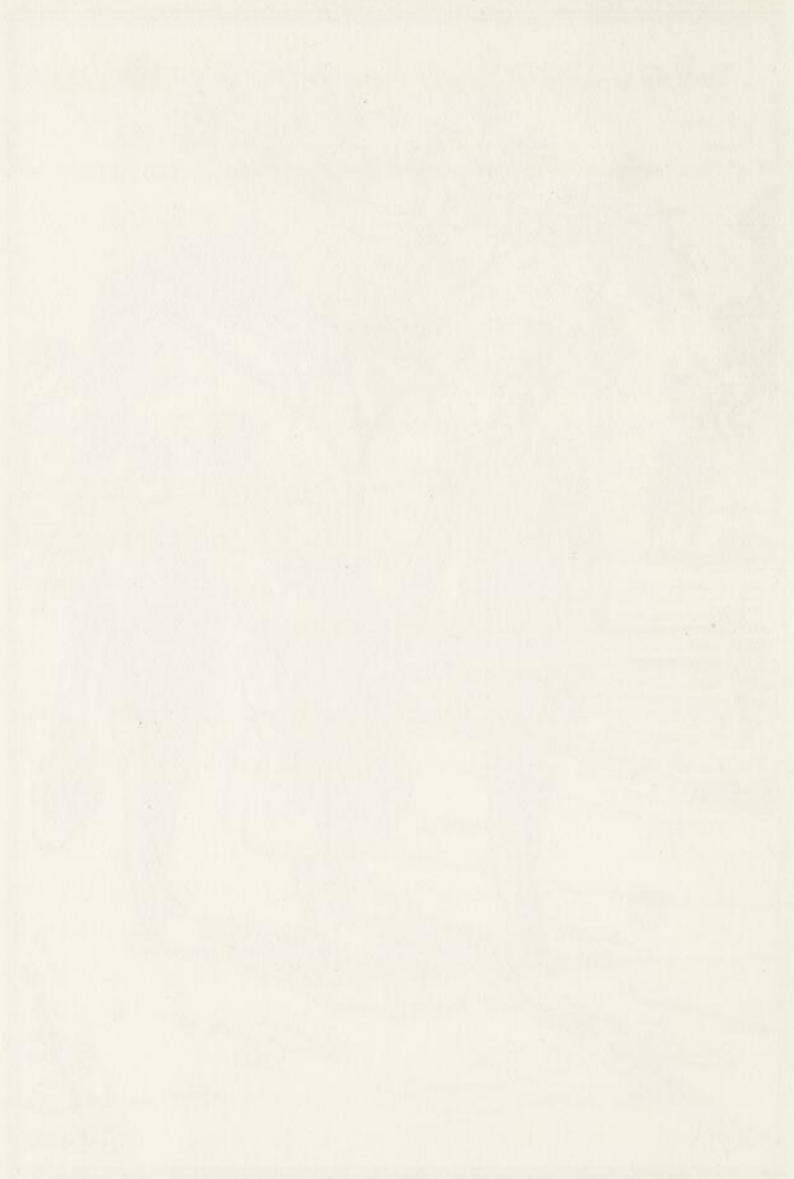
Dès qu'ils furent à portée de la voix, la fillette cria au cocher, qui la regardait venir avec surprise.

— Alec, descends, veux-tu, et aide-moi à me placer au fond de la voiture. Michel, le petit messenger du docteur Duvert, vient avec nous jusqu'à Saint-Ours. Lui et moi, nous voulons aller y rejoindre Olivier. Il faut que nous lui parlions.





« Allons chez un brave habitant », dit Olivier.





## VIII

### LE REPAS IMPROVISÉ

ON était en route depuis dix minutes lorsque le bon Alec, surpris du silence des enfants, se pencha vers Michel.

— Dis donc, petit, es-tu muet ?

— Non, monsieur.

— Alors, pourquoi ne parles-tu pas à la petite demoiselle qui t'a pêché si joliment sur la route tout à l'heure ?

— Alec, expliqua d'une voix résolue et claire la fillette, qui voyait l'embarras de son compagnon et n'en pouvait plus de ne pas intervenir, Alec, ne demande rien à Michel. Nous avons décidé de ne pas nous regarder, ni nous parler, jusqu'à ce que nous ayons causé avec Olivier. Tu entends ?

— Oui, mademoiselle. Mais c'est un drôle de jeu que vous avez choisi, soit dit sans vous offenser... Dans mon jeune temps, on savait mieux s'amuser... Enfin, c'est votre affaire, ma petite demoiselle...

Je vais fouetter les chevaux, afin d'arriver plus vite et faire cesser votre pénitence . . .

— C'est cela, Alec, claironna encore la petite du fond de la voiture . . . Oh ! ne passe pas devant le manoir des Saint-Ours . . . veux-tu ? pria-t-elle encore.

— Pas de danger, Mademoiselle, car la belle demoiselle Marie en ferait une grimace en nous apercevant . . . Allons, filez, les gris . . . Et Alec fit légèrement retomber son fouet sur les bêtes, qui bondirent et filèrent à toute vitesse vers Saint-Ours.

L'assemblée tirait à sa fin, lorsque la voiture des Précourt atteignit les maisons voisines de l'église. Les enfants descendirent en hâte. Fidèle à sa consigne, Josephte, la tête fièrement relevée, précédait son compagnon de quelques pas. De temps à autre, elle se retournait pour lui sourire. Bientôt, la foule se déversa par toutes les issues possibles, sentiers, chemins de traverse, et surtout la grande route. Josephte montra de l'inquiétude. Les remous de la foule obligeaient Michel de reculer ou de biaiser. La petite fille le perdait de vue. Qu'importe ! L'adroit garçonnet filait, à travers les groupes, assez tôt pour ne pas voir la figure de Josephte s'alarmer à son sujet. On aperçut enfin le terrain, qui avoisinait l'église et où s'élevait l'estrade. La place se vidait lorsque les enfants s'en approchèrent. Ils s'arrêtèrent, demeurant à distance l'un de l'autre, mais attentifs à bien voir chaque groupe et, dans chaque groupe, chaque personnage. À la vue de l'avant-dernier groupe, Josephte se retourna, joyeuse, vers son compa-

gnon. Elle venait d'apercevoir Olivier, qui marchait près de M. Marchesseault, de Saint-Charles, du Dr Dorion et de François Coderre, de Saint-Ours. Olivier Précourt avait aperçu, lui aussi, presque au même moment, la figure anxieuse de sa petite sœur. Il s'excusa auprès de ses compagnons, et vivement s'approcha d'elle.

— Qu'est-ce qu'il y a Josephte ? Tu m'avais promis de ne quitter ni Alec, ni la voiture.

— Olivier, regarde un peu plus loin, qui me protège au lieu d'Alec. C'est aussi sûr, va.

Le jeune homme fixa les yeux sur les passants ici et là.

— Non, non, en arrière de moi, pas très loin . . .

— Tiens ! Je vois Michel. Est-ce lui ? Il est un peu jeune ton protecteur . . . Viens ici, Michel. Ainsi, c'est toi qui encourages les fantaisies de Josephte . . .

— Mais non, mais non, Olivier . . . Tu n'y es pas du tout. Michel, au contraire ne voulait ni me parler, ni même me regarder parce que . . . Et Josephte s'interrompt, toute rougissante.

— Parce que ? fit Olivier, avec un peu d'impatience. Ses amis s'éloignaient et il eût désiré les suivre. Au passage, Marchesseault lui avait crié : « Rejoins-nous, chez le Dr Dorion. Nelson et Duvert y viennent tout à l'heure ».

Alors, Josephte, vivement monta sur un banc qu'on avait adossé pour la circonstance, au mur d'une maison,

et ainsi grandie, à portée de l'oreille de son frère, elle souffla à mots plaintifs et tout d'un trait :

— « Oh ! Olivier, ne me refuse pas, conduis-moi avec Michel que tu vas inviter, chez la bonne Mme Coderre, la tante de ton ami François. Elle aime tant grand'mère, qu'elle m'aime aussi, à cause de cela. Elle nous donnera du lait à Michel et à moi, car nous avons bien faim . . . puis quand nous serons sur la belle galerie, et tout seuls tous les trois, tu écouteras ce que nous avons à te dire, Michel et moi. C'est sérieux, tu sais.

— Allons, allons, Josephte. Sois raisonnable. Demain, nous causerons de tout cela à la maison.

— Michel n'y sera pas.

— Nous le ferons venir.

— Marie grondera.

— Josephte !

— Dis oui, Olivier, je t'en prie . . . , j'aurais trop de peine sans cela . . . , je . . . je . . .

Et la bonne petite, qui sentait les larmes la gagner, se détourna. Olivier, les yeux à terre, semblait fort ennuyé.

— Michel, demanda-t-il, es-tu libre en ce moment ?

— Oui, monsieur. Le Dr Duvert, à qui je dois remettre des papiers, m'a donné rendez-vous pour huit heures, près de la maison du Dr Dorion.

— Bien. Alors, ces papiers sont sûrement indispensables pour la réunion de ce soir. On nous attendra tous deux . . . Venez, venez mes petits, allons manger.

Le jeune homme tira sa montre. Elle marquait près de sept heures.

— Josephte, il est tard, nous n'irons pas chez Madame Coderre. Nous la dérangerions. Aujourd'hui, chaque maison, vois-tu, a un bon nombre d'invités à servir. Non, vous allez me suivre, chez un bon habitant, à dix minutes d'ici, On m'a dit qu'il servait des rafraîchissements à qui se présentait. Es-tu trop fatiguée pour marcher, Josephte ? Alec peut nous conduire.

— Je ne suis pas fatiguée du tout, Olivier. J'ai un peu faim, non, j'ai beaucoup faim seulement. Michel aussi, quoiqu'il ne le dise pas.

— Marchons vite, alors.

On fit quelques pas, en silence. Michel ralentit sa marche, de façon à demeurer un peu en arrière du frère et de la sœur. Perdu dans des réflexions que les paroles dramatiques entendues tout à l'heure, à l'assemblée faisaient monter en tumulte à son esprit, Olivier ne s'aperçut pas tout de suite du mutisme de ses compagnons. Il s'en avisa soudain. Surpris, il interrogea Josephte.

— Petite, qu'y a-t-il donc ? Tu gazouilles d'habitude, quand tu es avec moi. Et puis Michel . . . est là !

— Oui, oui, répondit la petite fille. Mais . . . mais je ne puis t'expliquer cela maintenant.

— Non ?

— C'est trop grave.

— Quel mystère tu veux créer ! fit le jeune homme en riant. Mais dis donc, mon petit homme, ajouta-t-il,

en se retournant vers le garçonnet, pourquoi traînes-tu derrière nous ? Marche en ligne avec nous. Tu es las peut-être ? . . . Je puis ralentir . . .

— Merci, monsieur, fit l'enfant, en se rapprochant. Vous êtes trop bon. Et puisque vous le permettez . . . me voici près de vous.

— Comment, si je permets ? Je n'ai pas besoin d'enfant de chœur, moi, comme M. le Curé . . . quand il porte le Saint-Sacrement.

Les enfants partirent à rire. Josephte se suspendit au bras de son frère, puis tout en évitant de regarder du côté de Michel, elle se mit à bavarder. Elle raconta sa promenade du côté de Sorel, sa chance d'avoir rencontré Michel, et la résolution prise d'avoir une conversation tout de suite avec Olivier. On arriva à l'endroit convenu. La maison, humble d'apparence, était d'une propreté parfaite, avec son bois peinturé en blanc, et son toit en rouge foncé. Un jardin potager se voyait à droite. Une vieille femme y cueillait des radis et quelques pieds de laitue. Elle ne parut pas apercevoir les nouveaux venus. Une jeune femme, souriante, à la taille robuste et vêtue d'étoffe du pays ouvrit à cet instant la porte.

— Vous nous servirez bien quelque breuvage, et . . . ce que vous aurez sous la main, madame, pria courtoisement Olivier en soulevant son chapeau.

— Entrez, monsieur, entrez avec les enfants. Il reste encore un pain frais, de la crème, du sucre du pays. Il y a aussi du cidre et de la bière, je crois.

— Et du lait, madame ? demanda gentiment Josephte. Nous aimerions en boire, mon petit compagnon et moi.

— Oh ! pour le lait, ma petite demoiselle, vous en aurez comme vous n'en buvez pas souvent . . .

— Vous avez un coin où nous pourrions nous installer, seuls, tous les trois, demanda encore Olivier, en suivant la jeune femme à l'intérieur de la maison.

La pauvre habitation n'avait qu'une très grande salle, à l'entrée . . . Trois personnes s'y trouvaient, trois hommes autour d'une grande table. Dans un coin, un large banc disparaissait sous les vêtements des visiteurs. La jeune femme en un tour de main eut transporté tout cela dans la chambre du fond. On apercevait, dans cette unique chambre, dans un *ber*, un bébé joufflu profondément endormi. Au mur, en arrière, on voyait un crucifix, un tableau de la Sainte Famille en couleurs très vives et un petit miroir avec une grande cassure au milieu.

Olivier s'assit sur le banc, et plaça sa sœur près de lui. Michel resta debout, roulant sa petite tuque entre ses doigts.

— Eh bien, Michel, qu'est-ce que tu attends ? Place-toi près de moi, ou près de Josephte. À ton goût.

— Oui, monsieur. Merci monsieur, fit le petit, les yeux baissés, un peu honteux. Il s'approcha lentement et vint s'asseoir près du jeune homme.

Olivier le regarda, étonné. La gêne de l'enfant commençait à l'intriguer. Quelle différence avec l'as-

surance que le petit avait témoignée à sa première visite à la maison de la grand'mère !

La jeune femme revint bientôt, traînant une sorte d'établi de menuisier qu'elle installa en face du jeune homme et des enfants. Elle recouvrit cette soi-disant table d'un vieux tapis rouge en toile, tout fané, mais d'une méticuleuse propreté. Olivier sourit avec sa bonne humeur habituelle, en face des préparatifs rustiques.

— Vous êtes ingénieuse, madame, dit-il, nous serons très à l'aise, ici, pour manger et causer.

— Tant mieux, si vous êtes content, monsieur, fit la jeune femme. Et ne craignez pas d'être dérangés par les messieurs de la grande table. Je les connais. Ils ne s'intéressent qu'au prix des grains, des fromages et des volailles. Puis, regardez, mon mari qui s'amène avec un jeu de dames. Dans dix minutes, ils s'y intéresseront tous si bien qu'il faudrait un tremblement de terre pour leur faire seulement lever la tête. Ainsi, jasez à votre aise, tout en mangeant ce que je vais vous apporter, monsieur.

L'appétit de chacun empêcha d'abord toute conversation suivie. Josephte se déclara bientôt rassasiée. Elle refusait tartines et confitures que l'accorte fermière lui enjoignait de reprendre. Elle se renversa en arrière, toute songeuse, soudain. La fermière s'éloigna, mais non sans s'être assurés qu'il y avait encore du lait, de la bière fraîche et des galettes de ménage sur cette table improvisée.

— Olivier, dit d'une voix suppliante Josephte, est-ce que puis parler à Michel, rire avec lui ?

— Comment ! fit celui-ci ahuri. Tu demandes . . .

— Je demande si je puis rire et parler avec Michel, reprit patiemment la petite.

— Ecoute, Josephte, tu es malade ou tu perds la bonne petite tête que Dieu t'a donnée, pour me poser une semblable question.

— Pas du tout. C'est toi qui as défendu que Michel . . .

— Moi ! . . . Ah . . . ça, qu'est-ce que cette histoire ? Tu sais, Josephte, comme dit ta sœur aînée, je n'ai pas la cervelle de Papineau . . . Veux-tu avoir la bonté de t'expliquer clairement ? s'écria Olivier, en repoussant verres, assiettes, couverts et en allumant sa petite pipe d'ébène.

— Ce sera vite expliqué. Olivier, toi qui es bon comme personne ne l'est dans le monde à part de grand'-mère, tu as défendu à Michel de me parler, avant-hier, chez le Dr Duvert.

— Voici une nouvelle pour moi, une vraie . . . Et qui t'a fait ce conte ?

— Michel.

— Hein !

— C'est Michel. Demande-lui, tu verras bien.

— Parfait.

Olivier se tourna vers le petit garçon, qui se tenait immobile à ses côtés, la tête basse et les pommettes toutes rouges, véritable image de la confusion, mêlée à beaucoup de tristesse.

— Michel, pourquoi as-tu inventé une pareille histoire, qui peine Josephte, et . . . qui me ressemble si peu. Est-ce que je ne t'accueille pas toujours avec plaisir ? Est-ce qu'en ce moment, je me montre mécontent de te voir avec Josephte ? . . . Allons, parle.

— J'aimerais mieux m'en aller, monsieur, fit le petit garçon en soupirant.

— Ah ! non, par exemple. Comment, un honnête petit garçon comme toi me laisserait croire de vilaines choses sur ton compte ?

— Eh bien, monsieur, dit enfin Michel, c'est vrai que vous n'aimez pas que je parle à Josephte. Vous m'avez dit, — oh ! bien doucement, et après m'avoir demandé si je me plaisais avec votre petite sœur, que vous aviez à me parler sérieusement . . . Alors, j'ai compris, continua l'enfant que vous vouliez m'écarter de votre route avec des mots charitables . . . et que . . .

— Michel, voyons ! Ta fierté naturelle, étonnante pour un petit homme comme toi, t'a joué un vilain tour. Tu t'es imaginé, toi, une chose qui n'était nullement dans mon esprit à moi. Tu entends ?

— Oui, monsieur Olivier. Oh ! bien vrai, ce n'était pas cela . . . Et l'enfant, leva de grands yeux confiants, plein d'admiration, vers le jeune homme qui lui souriait doucement.

— Bravo ! bravo ! cria Josephte, en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre. Tu vois, Michel, comme j'avais raison de ne pas te croire, jamais, jamais . . . Olivier, tu sais, c'est plus qu'un ange, c'est un archange !

— Et maintenant, Michel, reprit le jeune homme, qui riait malgré lui de l'éloge de Josephte, veux-tu connaître ce que j'avais dans l'esprit en te parlant . . .

— Si vous voulez, monsieur . . .

— Je veux te mettre au collège à l'automne, à Montréal. Tes jours de congé, tu les passeras à faire mes messages . . . Je puis faire cela, petit, avec quelle facilité. J'ai bien vendu mes grains, l'an dernier. J'ai de l'argent à placer dans quelque entreprise bienfaisante. Tu seras cette entreprise, petit.

— Merci, monsieur Olivier. Comme ce sera beau d'être instruit . . . mais . . .

— Ah ! il y a un mais . . . Quel drôle de petit homme tu es ! Avec toi, il y a toujours de l'inattendu. Allons, parle. Dis-moi tout bien franchement.



Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.





## IX

### MICHEL S'EXPLIQUE

**M.** OLIVIER, vous êtes bon, bien bon pour un pauvre orphelin comme moi . . . Je suis gêné . . . parce que . . . il faut que je refuse . . . J'aime mieux demeurer ici, près des patriotes, près de vous . . . Je puis vous rendre service. Je vous en prie, Monsieur Olivier, laissez-moi ici.

— Tu es étrange, Michel. Et puis, je serai à Montréal cet hiver. Tu m'y suivrais, je te l'ai dit.

— Voyez-vous, reprit l'enfant, en fixant de grands yeux suppliants sur Olivier Précourt, M. le Curé Chartier, à Saint-Benoit m'a souvent remercié pour les renseignements que je lui donnais. Rien ne m'échappait lorsqu'il s'agissait des patriotes . . . Leurs ennemis, je les reconnaissais tout de suite.

— Mais qui t'a donné ce penchant pour les patriotes ?

— M. le Curé Chartier, et aussi M. Girouard, le notaire à Saint-Benoit . . . Oh ! Monsieur Olivier,

qu'ils parlaient bien tous deux ! . . . Les injustices, les agaceries, non, non, les tracasseries des bureaucrates à l'égard des Canadiens, qu'ils démêlaient vite tout cela ! Mes poings se serraient. Mais que pouvait un petit garçon comme moi ! Et puis, il y avait de grands mots que je ne comprenais pas du tout.

— Comment se fait-il que l'on tolérât ta présence durant des entretiens politiques ?

— Je me cachais . . . Oh ! ne le dites pas, que je vous ai avoué cela . . . je me cachais, en arrière d'un gros buffet, qui se trouvait dans le bureau de M. le Curé.

— Tu n'as pas besoin de craindre, dit vivement Josephte, qui écoutait avec intérêt la conversation. Olivier garde tous mes secrets. Il y ajoutera les tiens.

— Tout de même, petit, je ne te promets pas que tu trouveras une cachette chez M. le Curé Blanchet, ou chez le Dr Duvert. Je jetterai un coup d'œil en arrière des gros buffets, moi : S'il y en a, gare à toi !

— Oh ! Monsieur ! fit l'enfant confus.

— Olivier, cria Josephte, tu ne feras pas cela.

— Comment donc ! Crois-tu que des enfants comme vous doivent se mêler aux luttes politiques ? Je maintiens le régime du collège plus que jamais pour Michel.

— Vous parlez comme M. le Curé Chartier, M. Olivier, reprit Michel, tout triste, en baissant la tête. Pauvre M. le Curé ! . . . Il n'était pas riche . . . tout son argent passait en charité. Il me logeait, moi, m'habitait, me donnait, quand il le pouvait, des leçons de français, de latin . . . mais pas d'anglais, par exemple !

— Tiens !

— Ça n'est pas pour la raison que vous pensez, monsieur, mais bien. . . . parce que . . . ?

— Encore un secret, Michel ?

— Oui, reprit l'enfant en baissant la voix.

— Tu es terrible. Me voilà obligé d'en garder plus qu'il ne faut.

— Ne ris pas, Olivier, je t'en prie. C'est très sérieux tout cela, prononça Josephte avec solennité.

— Ecoutez, mes enfants, comme je ne veux pas faire de vous de petits conspirateurs, parlons d'autre chose, voulez-vous ? Ou plutôt, allons-nous promener. Dans vingt minutes, nous devons nous présenter chez le Dr Dorion.

— Mais Olivier, j'aimerais à savoir, moi, pourquoi le bon M. le Curé Chartier, n'enseignait pas l'anglais à Michel. Dis-le, Michel, vite, vite. Olivier serra sa pipe. Il va falloir partir d'ici.

— Parle, Michel, mon enfant, appuya Olivier en riant. J'ai une petite sœur très curieuse, tu le vois. Hâte-toi. Nous manquons d'air, ici.

— Ce sera vite dit, Monsieur Olivier, apprit Michel en soupirant. C'est que je le savais, l'anglais, moi, et très bien. Voilà.

— Tu sais l'anglais, toi ! s'écria Josephte en enveloppant son petit compagnon d'un regard d'admiration. Je trouve ça si difficile l'anglais, Michel. Tu me montreras peut-être ?

— Je veux bien, répondit le garçonnet, en regardant avec timidité Olivier Précourt.

— Et, dis-moi, petit, reprit celui-ci, où as-tu appris la langue des Habits Rouges ?

— Je demeurais aux Etats, Monsieur, dans le Vermont, avant la mort de ma mère. Je suis un émigré . . . Comme on riait de moi, à Saint-Benoit, à la petite école. « L'émigré, par ci », disait-on, « l'émigré par là » . . . Il a fallu que je me batte un jour pour qu'on me laisse tranquille . . .

— Tu as bien fait de te défendre, Michel, fit Josephte. Est-ce qu'il était plus grand que toi, celui qui t'a attaqué ?

— Je te crois. Mais ça ne fait rien, j'ai eu le dessus. Tu sais, M. le Curé n'a pas dit comme toi, Josephte. Il a été mécontent. Il m'a puni.

— Oh ! fit Josephte.

— Il a dit qu'il n'aimait pas les enfants querelleurs . . . qu'il fallait apprendre à endurer certaines choses pénibles, quand elles étaient vraies et qu'elles n'étaient pas déshonorantes . . .

— Alors, tu est un petit Américain, Michel ? demanda avec intérêt Olivier Précourt.

— Non, monsieur. Maman m'a dit que nous étions Français et d'une trop belle race pour en changer . . . Nous avons été obligés d'aller demeurer aux Etats-Unis avec mon père qui travaillait dans une grande maison de commerce. Il n'avait pas trouvé de travail au Canada . . . Mais je ne sais plus très bien tout cela. En tout cas, je suis un vrai Canadien, monsieur. Comme les patriotes, répéta encore l'enfant avec fierté.

— Et ton nom ? C'est Michel . . .

— Michel Authier.

— Et ta mère, celle qui t'a enseigné si bien, tout petit, à être fier de ta race ? Oh ! la brave maman !

— Elle appartenait « à une bonne famille » comme elle disait, mais nous étions si pauvres qu'il fallait nous cacher pour ne faire honte à personne . . . C'était une Des Rivières, je crois, monsieur Olivier.

— Une Des Rivières ! Mais j'ai un ami de ce nom à Montréal.

— Oh ! ne lui dites rien, monsieur, de grâce.

— Pourquoi ?

— Non, non, maman m'a appris que des parents pauvres, c'était encombrant, gênant . . .

— Elle était très fière, ta maman, Michel ?

— Elle avait toutes les qualités, monsieur. Si vous le voulez, je vous montrerai quelques souvenirs qu'elle m'a laissés. Une lettre, surtout . . .

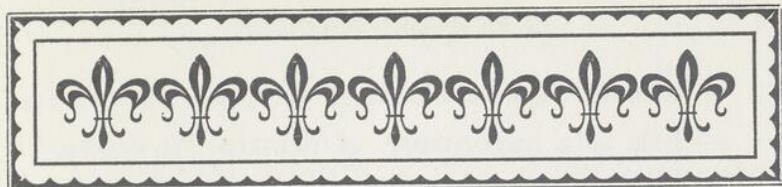
— Michel, tu me feras voir cela, à moi aussi ? demanda la petite fille.

— Oui, Josephte.

— Sortons, maintenant, mes enfant,. Il est huit heures moins un quart . . . Prenez les devants. Je vais régler la consommation.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and appears to be a formal document or letter.



X

LA RENCONTRE

IL faisait beau, quoiqu'un peu froid, sur la grande route. Les lueurs du couchant enveloppaient toutes choses de paix. Les jardins et les champs ensemencés avec soin faisaient plaisir à voir. De temps à autre, apparaissait un verger rempli de pommiers en fleurs. Un parfum délicat s'en échappait. Les oiseaux, à l'abri sous les branches, faisaient entendre leurs derniers chants. De nombreux grillons criaient sous l'herbe que l'on effleurait. Olivier Précourt, sensible à la grâce mélancolique du soir, marchait lentement, en silence, les yeux au loin. Le babil naïf de ses petits compagnons n'atteignait pas son esprit. Il rêvait . . .

Tout à coup Josephte saisit sa main.

— Olivier, regarde, la voiture de Madame de Saint-Ours qui approche.

— Rangeons-nous à droite. Vite ! Mais quel air piteux, Josephte ? dit le grand frère en souriant.

— Olivier, tu sais bien que Marie sera là et qu'elle m'apercevra avec Michel . . .

— Mais je l'espère bien.

— Elle sera mécontente, et demain, tu verras, tu verras, Olivier . . .

— Je ne verrai rien du tout. Laisse-moi débrouiller tout cela, petite.

Une large voiture découverte traînée par deux chevaux blancs venait en effet sur la route. Cinq jeunes femmes la remplissaient à l'intérieur. On parlait et on riait. On aperçut Olivier alors qu'on le dépassait. Madame de Saint-Ours donna l'ordre au cocher d'arrêter. Olivier Précourt dut s'exécuter, revenir sur ses pas et se rapprocher, chapeau bas, des promeneuses. Il souffla à Michel et à Josephte au passage: « Demeurez ici. S'il y a lieu, je vous appellerai ».

Madame Roch de Saint-Ours, née Hermine Juchereau-Duchesnay, était une jeune femme de vingt-sept ans, agréable, pleine d'entrain, et d'une générosité de cœur peu commune. On disait dans le pays qu'elle était, au fond, très sympathique à la cause des patriotes et qu'elle n'avait pas approuvé la nomination de son mari, le mois précédent, au poste de shérif de Montréal. De là, venait sans doute, le refus, tout d'abord, de M. de Saint-Ours, d'accepter ce poste. Il avait ensuite cédé à la pression exercée sur lui. Le seigneur Debartzch, à Saint-Charles, le mari de sa sœur aînée, Marie-Josephte de Saint-Ours, jugeait qu'il ne fallait pas se dérober à cet honneur, ni aux avantages pécuniaires qui s'y rattachaient. L'on n'était pas fortuné au Manoir. Deux petites filles grandissaient, et il fallait songer à tout ce

que l'avenir réservait encore de charges, familiales ou autres.

Madame de Saint-Ours avait auprès d'elle, dans la voiture, outre l'élégante Marie Précourt, trois jeunes filles ravissantes. Sa jeune sœur de dix-huit ans d'abord, Caroline Juchereau-Duchesnay, qu'elle voulait retenir chez elle tout l'été, puis les deux nièces de son mari, Louise et Josephte Debartzch, qui comptaient l'une, vingt ans, et l'autre, dix-huit ans. Toutes avaient des mantes de soie ou de laine aux teintes pâles et souriaient avec beaucoup de grâce sous les grandes capelines fleuries. Olivier Précourt plaisait à ce jeune monde de la société locale. Il n'eût tenu qu'à lui d'être l'hôte assidu de ces quelques salons où l'on s'amusait encore avec une simplicité aussi distinguée qu'agréable. Mais le jeune homme, tout en ne fuyant pas avec ostentation fêtes et danses, restait volontiers à la maison, auprès de sa grand'mère. Il lisait beaucoup. Il suivait surtout, avec quel intérêt passionné, on l'a vu, les événements politiques, qui enserraient de plus en plus dans un étau de vexations, d'injustice et de mépris immérité tous les Canadiens de ce Bas-Canada à la majorité catholique et française. Puis, le jeune avocat était amoureux d'une cousine de Montréal, on le savait.

— Comment, s'exclama Mme de Saint-Ours, vous trouvez moyen, cher M. Olivier, de vous promener par nos routes, et vous ne songez pas à venir frapper à la porte du manoir ?

— J'ai tort, madame, j'ai tort, répondit gaiement Olivier qui saluait à tour de rôles les jeunes filles, après

avoir baisé la main de la charmante femme qui l'interpellait ainsi.

— Ce n'est pas tout d'avouer ses torts, il faut les réparer, reprit Mme de Saint-Ours.

— Je suis à votre disposition, Madame.

— Soyez chez moi dans une heure au plus tard. Nous danserons. Vous devez être saturé de politique . . . On me dit que le Dr Nelson n'a pas ménagé ses ennemis?

— Nos ennemis aussi à nous, Madame, ne trouvez-vous pas ? répliqua vivement Olivier, un éclair dans les yeux.

— Si vous voulez, nos ennemis, reprit en riant Mme de Saint-Ours, mais de grâce, ne me faites pas de tels yeux . . . Oh ! dites donc, c'est votre petite sœur que j'aperçois là-bas.

— Oui, Josephte m'a supplié de l'amener à Saint-Ours.

— Elle aime déjà la politique ? dit d'un ton taquin Mme de Saint-Ours.

— Vous êtes aussi moqueuse que charmante, Madame, dit Olivier Précourt, qui s'inclina, puis appela Josephte.

Marie Précourt prit la parole. Elle expliqua à ses amies que la petite sœur avait besoin d'air et que cette longue promenade à Saint-Ours et dans les environs de Sorel était arrivée tout à fait à point. Josephte dut monter dans la voiture, recevoir des caresses de tout le monde, puis redescendre timidement prendre place auprès d'Olivier.

— Et ce petit homme, là-bas ? demanda tout à coup Mme de Saint-Ours. C'est un de vos parents ?

— Pas du tout, Madame, répondit avec une certaine hauteur Marie Précourt.

Olivier Précourt regarda sa sœur d'un air narquois, puis déclara qu'il avait pris le garçonnet, un messenger chez le Dr Duvert, sous sa protection, tout simplement.

— Mais, c'est très bien cela, M. Olivier, s'écria Mme de Saint-Ours. Vous le placerez dans quelque bon orphelinat.

— Et mon frère ferait bien, reprit Marie Précourt, qui avait l'air fort ennuyé. Ce serait sa place.

— Je ne sais pas encore ce que je ferai, Madame, permettez-moi de vous le dire. Ce petit bonhomme me paraît si intelligent, si débrouillard, que cela demandera de la réflexion avant de le placer à l'endroit qui lui conviendrait le mieux.

— Un avocat est, de fait, le défenseur de la veuve et de l'orphelin, conclut Mme de Saint-Ours en frappant du bout de son ombrelle l'épaule du jeune homme. Alors, c'est entendu, nous vous attendrons dans une heure, au manoir. Que la petite Josephthe vienne aussi.

— Vous l'excuserez, Madame, mais elle doit retourner de bonne heure chez nous . . .

— M. Précourt, dit alors Louise Debartzch, concilions tout cela. Laissez partir Josephthe dans votre voiture. Vous monterez dans la nôtre avec Marie, votre sœur. Mon père nous enverra chercher vers onze heures, c'est bien cela, Rosalie ? ajouta-t-elle en s'adressant à sa sœur.

— Oh ! avant, voyons. Vers dix heures.

— Alors, filons vite au manoir, dit Caroline Duchesnay, je me sens de force à danser au moins deux heures. Dix heures ! Vous n'y pensez pas, mes amies. Bah ! la voiture attendra.

Les promeneuses prirent congé, au milieu des dires des jeunes filles. Olivier demeura incliné et chapeau bas, quelques secondes après le départ des brillantes amies de sa sœur.

— Olivier, oh ! Olivier, allons vite rejoindre Michel. Il a pris le petit sentier, ici, à droite.

— Bien, petite, allons-y, reprit Olivier en se secouant, puis haussant les épaules, il ajouta entre haut et bas : « Si jamais, un devoir mondain à remplir peut prendre le caractère d'une corvée, c'est bien cette journée à finir en dansant, une journée si grave, si lourde de conséquences . . . Bah ! nous ne serons pas les premiers ni les derniers Français à être vus dansant sur un volcan. » Un pli amer se formait autour de la bouche rieuse d'Olivier Précourt.

— Olivier, pria timidement Josephte, tu dis des choses que je en comprends pas . . . parle plus haut, veux-tu ?

— Pauvre petite Josephte, fit le jeune homme attendri, tu as un frère au caractère fort mauvais, hein ?

— Je t'aime beaucoup quand même, va !

— Ah ! ah ! ah ! Ce quand même est délicieux, petite. Mais où est passé Michel ? Je ne le vois plus.

— Je suis ici, monsieur, répondit le garçonnet, qui sortait d'un fourré et présentait à Josephte des fleurs des bois sur une large feuille.

— Je les apporterai à grand'mère, n'est-ce pas, Olivier ? Oh ! que c'est aimable à toi, Michel. Merci, cria joyeusement Josephte.

— Oui, c'est gentil, petit, dit Olivier en frappant affectueusement sur l'épaule de l'enfant. Mais marchons plus vite encore . . . Les belles dames du manoir nous ont beaucoup retardés.

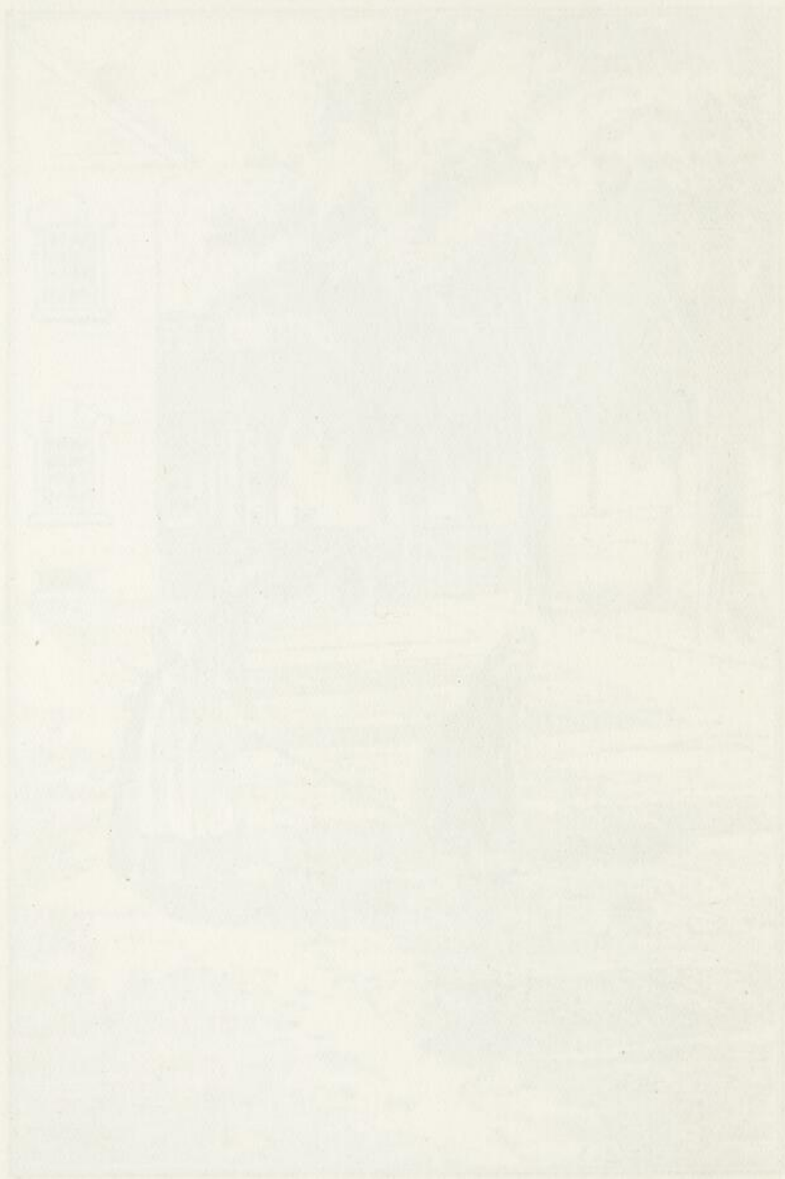


Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

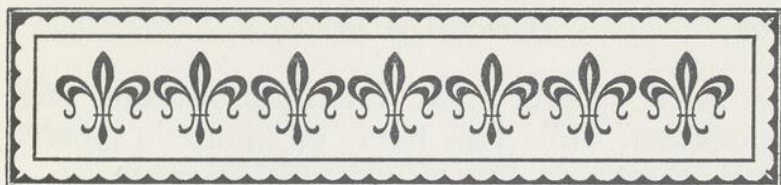




*Josephine suivait Sophie dans le jardin potager.*



Faint, illegible text centered below the illustration, likely a caption or title.



XI

OÙ L'ON DÉCIDE DE SE RENDRE  
À MONTRÉAL

LE lendemain, à l'issue du déjeuner, Olivier s'attarda à causer avec sa grand'mère. Il commenta avec elle chacun des événements de la veille. Il se tenait debout près d'une fenêtre largement ouverte, car la journée promettait d'être chaude. Un ciel sans nuage, une lumière resplendissante, une sorte d'émerveillement des êtres et des choses, un face d'un printemps parvenu à son apogée, communiquait je ne sais quelle vie à l'esprit, et remplissait le cœur de tous les espoirs. Les yeux d'Olivier se posaient avec confiance sur le cadre de clarté et de verdure qui l'entourait. Distraitement, il voyait évoluer dans le jardin potager, à gauche de la maison, Sophie, la cuisinière. Josephite se tenait près d'elle, et sa voix claire, ses rires, parvenaient jusqu'à lui. Au loin, César grondait dans sa niche. Sophie n'avait pas permis qu'il suive la fillette dans le petit royaume où poussaient les légumes. Il aurait vite mis au pillage ce coin de jardin, objet de ses soins.

Marie, la sœur aînée, n'était pas descendue pour le déjeuner. « Elle avait besoin de repos et n'apparaît que pour le dîner », avait-elle fait avertir.

Olivier vit une voiture s'arrêter près de la maison sur la route. Un robuste garçon de ferme sautait bientôt à terre et s'engageait dans le petit sentier conduisant à la cuisine des Précourt.

— Grand'mère, dit le jeune homme, voici l'un des engagés de la ferme. Vous m'excusez un instant. Il doit y avoir urgence, sans cela, l'on aurait attendu pour me communiquer la nouvelle à ma visite de l'après-midi.

— Reviens tout de suite, n'est-ce pas ?

— Comptez sur moi.

Un quart d'heure plus tard, le jeune homme reprenait sa place près de sa grand'mère. Il avait l'air pensif.

— Eh bien, Olivier, que te voulait-on ?

— Peu de chose, en somme. Mais le *Montréal* repart demain de bonne heure, paraît-il, et, si je le désire, l'on pourrait envoyer à bord, cet après-midi, un chargement considérable de blé et de pois.

— Qu'as-tu décidé ?

— Il serait avantageux, je crois, de faire cette expédition maintenant. Car, vous le savez, nous faisons d'excellentes affaires avec nos grains, cette année. Une partie est déjà vendue aux exportateurs de Montréal.

— Alors ?

— Eh bien, j'ai donné l'ordre, d'agir en sorte que tout soit prêt, en effet, pour deux heures de relevée. Je serai sur les lieux, avec le capitaine Lespérance qui

jugera mieux que nous de la quantité exacte qu'il lui sera possible de transporter dans son bateau.

— Tu t'arranges toujours fort bien avec cet actif capitaine. Tout est pour le mieux, Olivier ?

— A peu près.

— Que veux-tu dire ?

— Grand'mère, je crois qu'il faut que je suive mes blés à Montréal. Une visite à nos clients ne serait pas inutile en ce moment. Il se pourrait que je puisse leur céder ce qui nous reste de grains, en faisant quelques concessions, bien entendu. Mais nous le pouvons.

— Olivier, mon enfant, pourquoi envelopper de ce prétexte d'affaires ton grand désir d'être à Montréal, en ce moment ?

— Ce n'est pas un prétexte, je vous assure. Nous avons fait beaucoup d'argent dernièrement. Il faut profiter de cette veine heureuse . . .

— Olivier !

— Eh bien, admettons, grand'mère, qu'un voyage à Montréal me plaise en ce moment . . .

— Et à moi aussi, le voyage plairait, dit la voix de Marie, qui surgissait, habillée d'une élégante robe de cachemire blanc.

— A ce temps-ci de l'année, Marie ? s'exclama la grand'mère, qui avait sursauté à la vue de la jeune fille.

— Les Debatzch s'y rendent. D'autres aussi. Nous aurons bien quelques sauteries, en plus de stations intéressantes dans les magasins. Vous ne vous ennuierez pas, grand'mère ? Josephite ne retourne pas au couvent, cette année, elle vous tiendra compagnie.

— Comme tu deviens mondaine, Marie ? Si tu pouvais l'être un peu moins, et Olivier un peu plus . . . dit la grand'mère, avec tristesse.

— Allons, ma chère grand'mère, dit Olivier en riant, votre goût de l'équilibre ne vous abandonne jamais. Mais si je consens à accompagner parfois Marie dans le monde, à sacrifier à ses goûts frivoles . . .

— Tut, tut, mon frère, dis franchement que tu accepteras de substituer parfois à l'amour de la politique, la politique de l'amour . . . Et tu feras bien.

— Une insinuation ? Encore, Marie ?

— Écoute, Olivier, tu es de bonne humeur, tu ne refuses pas de me conduire à Montréal, je puis bien te faire une confidence, en retour. Il s'agit de Mathilde, je te l'ai déjà dit.

— Quelque bavardage que tu as pris au sérieux ?

— Je le voudrais. Mais le fait a été confirmé, hier soir, chez les Saint-Ours, par ce jeune officier avec lequel j'ai dansé plusieurs fois.

— Ce qui m'a tout à fait vexé, étant donné les circonstances. Mais ce que tu peux fuir mon regard en ces occasions.

— Je te connais si bien.

— Que te disait-il, ce danseur, dont les cheveux, pardonne-moi, ressemblent à une tire manquée de la Sainte-Catherine ?

— Naturellement, tu n'as vu en lui que des défauts . . . Quels yeux il avait cet officier !

— Oh ! assez ! Au fait, Marie.

— Voici. Il arrivait de Montréal, mon danseur,

et m'a parlé des rares salons français où il a été reçu. Un soir, paraît-il, un officier de ses amis, amoureux d'une belle jeune fille . . . je n'ose continuer.

— Pourquoi pas, Marie ? Notre cousine Mathilde possède assez de charmes pour qu'on lui fasse la cour.

Mais le front rembruni du jeune homme démontrait qu'il était atteint par le bavardage de sa sœur.

— Sans doute, Olivier. D'ailleurs, on peut aimer Mathilde sans être assuré de la réciprocité d'un pareil sentiment. Jusque-là, je pensais comme toi. Mais ce qui me paraît digne d'attention, c'est que mon danseur a ajouté : « Mon ami est plein d'espoir. Il gagnera le cœur de la belle Mathilde Perrault, car le papa de celle-ci est pour lui et a promis de plaider sa cause. Il aime vraiment mes compatriotes, M. Perrault, vous savez, mademoiselle. »

Olivier se leva. Sa physionomie exprimait une hauteur dédaigneuse. Et n'eût été la pâleur de son visage, bien perspicaces eussent été ceux qui auraient deviné son trouble intérieur.

— Grand'mère, dit-il, en se penchant pour embrasser la vieille dame, je vous quitte. Si Marie et moi partons demain matin . . . il faut nous hâter.

— Oh ! si vite que cela, Olivier ? dit la grand-mère.

— Vous voyez bien que cela devient pressant, qu'il s'agisse d'affaires matérielles ou . . . de cœur.

La grand'mère pressa la main du jeune homme, mais chercha en vain à rencontrer son regard. Elle soupira. Comme tout se compliquait dans la vie morale

et sentimentale de son petit-fils ! Qu'advierait-il ? S'il lui était donné de vivre encore longtemps près de lui, peut-être pourrait-elle aplanir sinon éloigner tout à fait certaines difficultés. Hélas, elle le voyait bien. Ses années, ses jours même étaient mesurés. Son cœur était si malade . . . Quelles affreuses palpitations la nuit précédente l'avaient tenue éveillée durant de longues heures . . .

— Olivier, dit Marie, alors qu'elle le voyait se diriger vers la porte du jardin, c'est entendu, nous partons demain ? Je me prépare ?

— Tu te prépares.

— Et puis, mon cher frère, on me dit que nos sacs de blé se vendent très bien, tu te montreras généreux pour moi ?

— En quoi, Marie ? Tu veux robes et chapeaux ? Ne te gêne pas. Je t'envie de ne désirer pour ton bonheur que des colifichets ou des danseurs aux cheveux jaunes.

— Ne sois pas méchant, Olivier, fit Marie. Je puis t'être utile, à Montréal, chez les . . .

— Je te défends de te mêler de choses qui me regardent aussi intimement. Tu m'entends bien, n'est-ce pas, Marie ? lança Olivier, les yeux étincelants.

— Très bien. Tu le regretteras peut-être un jour . . . fit la jeune fille, en se mordant les lèvres de vexation. Elle inclina la tête du côté de la grand'mère qui les regardait tous deux tristement et sortit du salon par la porte opposée à celle d'où sortait son frère en précipitant sa marche.



## XII

### LES CONSEILS DE L'ÂIEULE

IL était onze heures du soir lorsque le jeune homme revint à la maison. Il entra doucement, croyant que tous s'étaient retirés de bonne heure, en prévision du départ matinal du lendemain. Mais en pénétrant dans la grande pièce où l'on se réunissait chaque soir, il aperçut sa grand'mère, qui lisait à la lueur du candélabre d'argent à sept branches. Elle leva aussitôt la tête et repoussa son livre.

— Enfin, mon enfant, te voici. Comme tu reviens tard !

— Grand'mère, pourquoi m'avez-vous attendu ? Cela me contrarie de vous voir vous fatiguer ainsi.

— Je me reposerai durant ton absence . . . Elle sera longue, Olivier ? jeta interrogativement l'âieule.

— Comment puis-je le dire ? Tant d'intérêts sont en jeu . . . Je vous tiendrai au courant.

— De tout, mon enfant ? demanda en souriant la grand'mère.

— Pourquoi pas ? Je puis compter sur votre indulgence, sinon toujours sur votre approbation.

— Comme tu ressembles à ton grand-père Pré-court parfois ! Dans tes réponses, c'est toute ma jeunesse anxieuse que j'entrevois. Il allait droit au but, comme tu le fais.

— C'était un mauvais sujet, peut-être, mais il vous adorait tout à fait, ce grand-père dont je suis l'un des modestes rameaux, répliqua doucement Olivier.

— Un rameau ! quel mot provocant, mon grand. Seras-tu jamais un rameau . . . d'olivier ?

— Vous êtes terrible, grand'mère, à votre tour, répliqua le jeune homme, que l'esprit demeuré très vif, chez sa grand'mère, amusait beaucoup . . . Mais, savez-vous, j'arrive en droite ligne de chez le Dr Nelson. Les papiers qu'il m'a donnés vont me permettre de voir et d'entendre de très près, à Montréal, M. Papineau, puis M. La Fontaine.

— Tu te brûleras l'âme auprès du premier, mais le second mettra peut-être du calme dans ta mauvaise tête . . . Allons, je monte me coucher maintenant. Mon petit, je te confie à la Providence.

— Laissez-moi porter votre bougeoir, jusqu'à votre chambre.

— Ne te trouble pas pour si peu . . . As-tu beaucoup de préparatifs à faire, dis-moi ? Sophie se désolait de ne pas te voir revenir plus tôt. Elle croyait ses services indispensables. Elle a préparé les choses essentielles dans la malle en cuir noir, « que tu préfères à toutes », assure-t-elle.

— Cette Sophie ! toujours dévouée à bon escient. Non, grand'mère, il ne me reste, grâce à Sophie, qu'à

mettre au point certains chiffres, concernant la vente probable de nouveaux grains.

— Alors, bonsoir, mon enfant. Ah ! j'oubliais. Josephite s'est montrée presque indocile, ce soir. Elle ne voulait pas monter à sa chambre. Elle voulait t'attendre.

— Nous la gâtons trop cette enfant. Sa grâce aimante nous rend lâches.

— Notre petite a fini par se consoler en t'écrivant un mot qu'elle m'a chargée de te remettre. Tu ne dois lire ce mot qu'à Montréal. Le voici.

— Quel bébé ! Elle ne pouvait me dire cela à l'oreille, demain. Car, je suppose que vous viendrez au bateau avec la petite ?

— Ne compte pas sur moi, Olivier. Je le regrette, mais je ne me sens pas assez vaillante, pour une promenade qui me réserve de l'émotion.

— Mais je suis le premier à vous l'interdire dans ces conditions. Chère grand'mère, quelle est votre suprême recommandation ? Vous brûlez de me la dire.

Le jeune homme se rapprocha de l'aïeule sur ces mots. Il l'entoura avec affection de ses bras. Quelle mignonne, élégante, mais combien fragile petite vieille, était sa grand'mère ! Le jeune homme voyait sa tête ne pouvoir atteindre au niveau de ses épaules.

— Olivier, dit la grand'mère avec sa douceur pénétrante, promets-moi de ne prendre aucune décision sous l'impulsion du moment . . . Sois patient avec ceux qui ne pensent pas comme toi . . . Ne juge pas, ne condamne pas les autres sans les avoir entendus.

— Sans doute, vous pensez à Mathilde en disant ceci ? demanda Olivier, qui tressaillait un peu, les yeux au loin.

— Oui, mon enfant. Tu sais que j'ai confiance en ce noble cœur de jeune fille.

— Grand'mère, quel trésor vous êtes ! . . . Je me sens un peu angoissé, c'est vrai. J'ai hâte de me rendre compte de la gravité réelle ou imaginée de la situation dont on m'a parlé.

— Tu mettras, n'est-ce pas, un frein à la promptitude de ton esprit, quelles que soient les circonstances. Tu réfléchiras, mon grand . . . L'amour de Mathilde, j'y tiens pour toi . . . Ce sera ta sauvegarde, le refuge de ton cœur quand je ne serai plus là . . .

— Voulez-vous bien vous taire . . . Vous serez toujours là . . .

— Invisible, certes, j'y serai toujours ! . . . Ne me regarde pas avec ces yeux pleins de reproches . . . Bonsoir, mon enfant. Ne t'attarde pas, je te le répète.

— Bonsoir, grand'mère chérie.

Quel brouhaha, vers quatre heures le lendemain matin. On s'empressait autour des voyageurs. Un repas hâtif eut lieu au milieu de mots et de recommandations jetés pêle-mêle. Josephine n'avait d'yeux que pour son frère. Elle fit rire beaucoup par ses avis. N'alla-t-elle pas jusqu'à remarquer : « Olivier, n'oublie pas de remonter ta montre. Il faut toujours savoir l'heure à Montréal ».

Enfin l'on courut vers la voiture, Alec venait d'avertir que l'on avait juste le temps d'être au quai de l'île Madère pour cinq heures.

— A l'île Madère ? Déjà ! s'exclama la grand-mère, je n'aurais jamais cru que les eaux fussent si basses autour des rives de Saint-Denis.

— J'ai oublié de vous raconter ce détail, grand-mère, hier. Le capitaine Lespérance est la prudence même comme vous voyez, lança Olivier qui plaçait Josephite entre Alec et lui, sur le siège en avant de la voiture.

— Je l'ignorais, moi aussi, fit Marie, à qui son frère offrait maintenant la main pour monter et s'installer sur le siège en arrière. Elle se trouva entourée de ses nombreux sacs et colis. Que cela me déplût, Olivier, de traverser ainsi à gué !

— Bah ! il faut s'attendre à quelques désagréments en voyage.

Sur le bateau, non loin de la famille Debartzch, que sa sœur courut saluer, qui donc Olivier aperçut-il causant avec animation ? Le Dr Duvert, Siméon Marchessault et . . . Michel. Ayant salué le capitaine et le seigneur Debartzsch, qui le reçurent avec des exclamations de plaisir, Olivier Précourt s'empressa vers ses amis de Saint-Charles.

— Docteur, je ne puis croire que ce soit vous. Et vos malades ?

— Personne, heureusement, n'est gravement atteint en ce moment, mon ami. Et pendant huit jours, non,

cinq jours, j'espère, le Dr Nelson fera la visite à ma place. Il est urgent que je sois à Montréal. Nous en reparlerons. Comme vous voyez, mon petit messenger est de la partie. Je crois que cela ne lui plaît pas beaucoup. Regardez son air contraint, acheva en riant le bon médecin de Saint-Charles.

— Contraint? Non, timide, corrigea Marchessault, en frappant sur l'épaule de l'enfant. Aussi que de belles dames font aujourd'hui le voyage. Votre sœur est fraîche comme les premières roses de Saint-Charles, Olivier.

Sur un signe du docteur, Michel s'avança et prit le petit sac de voyage d'Olivier Précourt.

— Où dois-je le porter, Monsieur ? dit-il, d'un ton bas, un peu confus.

— Oh ! dans quelque coin, petit ami. Et du moment que tu surveilleras . . .

— Place-le près de mes bagages, Michel, reprit le docteur, et assieds-toi tout près. Il y a une fenêtre, non loin, tu ne perdras rien des manœuvres du départ, de cette façon.

— Michel ! cria Josephte, en le rappelant. Elle lui avait souri plusieurs fois déjà, tout en demeurant accrochée au bras de son frère. Michel, je veux te dire bonjour ici, et aussi bon voyage. Tu vois, je ne puis quitter mon frère . . . Va, va, maintenant, Michel.

— Écoute, ma petite Josephte, dit celui-ci qui avait ri de bon cœur avec ses amis, de la mine sérieuse de la fillette et de sa sollicitude pour lui; écoute, il faut que tu te rendes auprès de Marie. Tu es trop gentille, tu

ne voudras pas l'oublier ainsi jusqu'à la fin. D'ailleurs, j'ai affaire à l'intérieur. Je me demande quel confort, le capitaine va nous accorder. Va, va, auprès de Marie. Disons-nous adieu tout de suite.

— Oui, Olivier, je ferai tout ce que tu voudras, répondit la petite fille, dont les yeux s'emplissaient de larmes tandis qu'elle embrassait son frère. Oh ! . . . Olivier, regarde, là-bas ! Michel . . . Pauvre Michel ! Oh !

A cet instant, le garçonnet, que Marie Précourt et ses amies Debartzch venaient de charger de leurs sacs, de leurs ombrelles, et de leurs lourds manteaux de voyage, glissait sur une pelure d'orange, et allait retomber au loin.

Olivier se précipita. Des exclamations de crainte et aussi de mécontentement s'entendirent du côté des jeunes filles. Mais déjà, Michel s'était relevé, les objets bien en mains.

— Merci, Monsieur Olivier, dit-il, non sans dignité. Rassurez les belles dames. Rien n'est sali. J'ai levé très haut les bras . . .

— Je te suis, petit. Tu en as une belle écorchure au front . . .

Ils disparurent prestement, tandis que Josephte répondait par un petit sourire trempé de larmes au signe rassurant qu'Olivier lui faisait en s'éloignant. Elle tourna alors la tête vers Marie. Celle-ci lui adressait la parole, les yeux mécontents, la voix impatiente.





### XIII

#### MAÎTRE LOUIS-HIPPOLYTE LA FONTAINE

LE bateau subit quelque retard en route et n'atteignit Montréal que vers les huit heures, le même soir.

Olivier vint rejoindre sa sœur. Il lui proposa de l'installer à l'excellent hôtel où il se rendait lui-même. Il trouvait l'heure avancée pour se présenter chez leurs cousins Perrault. Les amies de Marie Précourt protestèrent. Il était entendu que M. Debartzch les conduirait toutes chez la veuve d'un juge distingué, qui prenait des pensionnaires depuis quelque temps. Elles étaient enchantées d'avoir Marie près d'elles afin de finir agréablement la soirée, car leur père était attendu chez des connaissances politiques. Olivier s'inclina. Il se rendit seul à l'hôtel qu'il avait choisi, situé rue Notre-Dame, à peu de distance de la Place d'Armes. Le Dr Duvert et Michel prirent aussi une chambre au même endroit.

Le lendemain, vers dix heures, Olivier pénétrait dans le bureau de Maître Louis-Hippolyte LaFontaine. L'habile jurisconsulte, assis près d'une fenêtre, déplaçait

des feuilles couvertes d'une écriture fine et serrée. Son front recevait la lumière d'un splendide matin de mai. En apercevant le jeune homme, la figure de l'homme d'État se détendit, ses yeux bruns, très doux, eurent un sourire. Il tendit la main.

— M. Précourt ? Vous venez du village de Saint-Denis, n'est-ce pas ?

— Oui, Maître, répondit Olivier.

— Prenez un siège. Je devine que notre ami Nelson ronge son frein là-bas. Tout va si peu au gré de patriotes inflammables comme lui.

— Nous ne pouvons l'en blâmer.

— Sans doute, mon jeune ami. Mais, voyez-vous, les hommes de loi argumentent plus longtemps, plus froidement, que ne le savent faire les chirurgiens qui songent aussitôt au bistouri . . . Alors, que me veut le Dr Nelson ?

— Si vous voulez lire ce mémoire, d'abord, puis la copie du procès-verbal de l'assemblée de Saint-Ours, qui eut lieu dimanche dernier.

— Vraiment ? J'aurais le récit d'une telle pri-meur ? Vous y étiez à cette assemblée, Monsieur ?

— Au premier rang.

— Ah !

— Ce fut un succès, s'écria avec chaleur Olivier Précourt. Le peuple est avec nous et blâme les autorités anglaises de se jouer ainsi de notre constitution. Lord John Russell et ses propositions, qui insultent nos députés et rendent leur mandat d'une exécution difficile,

ont soulevé la colère de tous les honnêtes gens du Richelieu.

— Sans vous oublier, mon ami, dit vivement La-Fontaine. Il regarda avec attention Olivier Précourt. Je comprends votre indignation, l'indignation de tous, si vous voulez, mais je crains que la patience, qui n'est pas la vertu par excellence des Français, ne se sente pousser à bout par ces discours . . . Et alors, où cela nous mènera-t-il ?

— Que faites-vous de notre courage, une qualité bien française, celle-là ?

— Il faut apprendre à le mesurer.

— Serait-ce encore du courage ?

— Mon ami, c'est de l'héroïsme qu'il vous faut, je vois cela. Attendez, attendez encore . . .

— Nos pères ont assez attendu, ne trouvez-vous pas ? Nous, les jeunes, avons soif d'action.

— Et si vous subissez la défaite, à quoi vous aura servi, non pas votre *héroïsme*, dira-t-on alors, mais votre *témérité* ?

— La défaite ne sera que momentanée. L'on finira par ouvrir les yeux autour d'événements qui mettront fin à cette opinion que nous sommes un peuple inférieur, prêts à toutes les abdications, heureux de devenir des Anglais, au mépris de nos traditions françaises. Monsieur, vous avez la même âme résolue, digne et claire de nos compatriotes, je le sais. Vous pensez comme nous, vous êtes avec nous.

— Je ne quitterai jamais le terrain constitutionnel.

— Chacun son genre de lutte.

— Vous êtes un avocat, pourtant. Et vous savez plaider, je le constate.

— Monsieur, ma grand'mère Précourt, que vous connaissez, je crois, et dont l'esprit est pénétrant, me répète souvent: « Ta tête et ton cœur, mon enfant, ne sont jamais d'accord. Ce que tu penses n'est rien auprès de ce que tu ressens . . . Une sorte de feu intérieur fait rage et dévore ton être . . . »

— Oh ! Oh ! Madame Précourt, votre aïeule, est poète à ses heures . . . En tout cas, mon ami, revenez me voir. Je trouverai quelques instants pour causer avec vous. J'essaierai de mettre un peu de calme dans votre âme volcanique . . .

Et M. LaFontaine se mit à rire en tendant de nouveau la main. Le maître distingué que tous les Canadiens français aimaient hocha avec tristesse la tête en voyant disparaître ce beau jeune homme décidé dont les événements feraient sans doute une victime.

Olivier Précourt, au sortir de cette entrevue, hâta le pas. Une visite d'affaire urgente lui restait à rendre avant le dîner qu'il prendrait en compagnie du Dr Duvert et d'un ami commun, le Dr Henri Gauvin. Il traversa un des ponts de la rue Craig, pris le chemin de Près-de-Ville, à dessein de rejoindre ensuite la côte du Beaver Hall, où habitait le marchand de grains qui l'attendait.

Il allait tête basse, songeant à la prudence que venait de lui prêcher, sans le convaincre, l'homme d'État qu'il admirait. Il se disait que M. Papineau incarnait

davantage à l'heure actuelle, l'âme soulevée d'indignation de sa race. Il avait hâte de se trouver en la présence de celui-ci et de retremper ses forces pour la lutte qui venait.

« La patience ? Vertu de femmes et de moines », murmurait le jeune homme, tout en lançant avec force, du bout de sa canne, une assez lourde pierre.

Le bruit des sabots de plusieurs chevaux lui fit tourner la tête. Des cavaliers et des amazones filaient à sa droite, vers la montagne. On causait et on riait. Soudain, une des amazones fit volte-face et, en poussant un léger cri, aperçut Olivier. Le cheval se cabra, mais fut vite maîtrisé par la main experte de la jeune femme. Son compagnon, un officier anglais, s'approcha pour connaître la cause de la frayeur de l'animal. La jeune fille remercia en rougissant et poursuivit sa route, non sans avoir salué de nouveau Olivier Pré-court. Celui-ci demeura interdit. Longtemps il resta ainsi, chapeau bas, regardant, le front contrarié, dans la direction prise par les promeneurs.

La belle amazone aux cheveux blonds n'était autre que Mathilde Perrault, celle qui possédait le cœur d'Olivier, celle qu'il admirait autant qu'il l'aimait.

« Hé ! que veut dire la cour assidue de cet officier anglais ? pensait le jeune homme. De telle promenades à la montagne supposent plusieurs visites préliminaires. Ma sœur n'a pas été mal renseignée, je le vois. Comme Mathilde avait l'air gai ! . . . Elle aime cet *Habit rouge* peut-être . . . Son amoureux de Saint-Denis est si loin. Il ne possède pas non plus l'élégance martiale de cet

Anglais . . . Un cœur de jeune fille se laisse gagner par les apparences . . . Ah ! si Mathilde venait à me manquer, peu me chaut d'être prudent, diplomate . . . Je ne ferais certes plus violence à ma violence . . . Malheur à ceux qui humilient et injurient notre race . . . Ah ! ah ! ah ! Messieurs les *Habits rouges*, vous n'avez qu'à bien vous tenir, à marcher droit . . .

— Monsieur Olivier, dit la voix claire de Michel, qui paraissait devant lui, il y a un message pour vous.

— Michel ! fit Olivier en tressaillant. Ah ! ça, mais tu me suivais, ma parole.

— Oui, monsieur. Mais je n'ai pas osé m'approcher tout de suite.

— Pourquoi ?

— Vous aviez l'air toute chose, en regardant la belle dame qui a failli culbuter sous son cheval . . .

— Un gamin comme toi n'a pas à se mêler de ces choses, riposta Olivier d'un ton sec.

— Excusez-moi, monsieur.

— Où est le message ?

— Le voici.

L'enfant tendit une lettre élégante, toute bleue.

— Je m'en vais, monsieur. Excusez-moi de nouveau.

— Non, attends ! Il y a une réponse à donner peut-être.

Olivier brisa le cachet, puis déplia les pages d'azur. Mathilde Perrault le pria de venir dîner chez elle à midi même. « Sa sœur Marie était son hôte et s'instal-

lait en ce moment pour de longues semaines, espérait-elle. Le soir, il y aurait une petite sauterie en l'honneur de Marie Précourt et de ses amies Debartzch. Mathilde comptait sur Olivier. Il fallait venir sans faute, n'est-ce pas ? » Et cela était signé simplement : « Votre cousine, Mathilde ».

Le jeune homme froissa la lettre nerveusement, puis la glissa dans sa poche. Les yeux à terre, il réfléchissait. L'invitation, si froidement rédigée par Mathilde, suivait de trop près cette malheureuse rencontre de la jeune fille escortée par un officier anglais. Olivier s'en irrita. Il n'irait pas dîner, tout d'abord, et quant à la sauterie, il s'y rendrait tard. De la sorte, il donnerait à son rival heureux le temps de faire sa cour . . . La jalousie lui pinçait le cœur.

— Michel, reprit Olivier d'un ton lassé, viens avec moi. J'écrirai un mot au bureau d'affaires où je vais. Tu le porteras chez la belle dame que tu as vue tout à l'heure . . .

— Oui, monsieur.

Et l'enfant se prit à soupirer.

— Qu'est-ce que tu as, petit ? J'ai été brusque, il y a quelques instants. C'est cela ? Bah ! ne fais jamais attention à mon humeur. Le cœur n'y est pour rien.

Olivier se prit à sourire en caressant la tête du garçonnet.

— Oh ! monsieur Olivier, qu'est-ce que vous dites là ? Mais vous avez du chagrin. C'est pour cela que je soupire. Voyez-vous, Josephte et vous, monsieur, je

voudrais vous voir plus heureux que tous les rois et toutes les reines de la terre.

— Bon petit, va !

— J'oubliais de vous dire, Monsieur, que le docteur, mon maître, vous prie de ne pas vous gêner pour ce midi. Si vous aimez à dîner ailleurs . . . il vous excusera auprès de l'autre monsieur qui sera avec lui.

— En rentrant tout à l'heure, Michel, tu courras dire au Dr Duvert que rien n'est changé. Je serai avec lui et le Dr Gauvin, tel que convenu.

— Vous dites cela d'une voix bien, bien fatiguée . . . Ah ! monsieur, est-ce que je pourrais faire quelque chose pour vous ?

— Michel, tu désirais, tout à l'heure, me voir heureux comme un roi . . . Dis-moi, crois-tu que les rois soient heureux lorsque leur reine ne les aime plus ? . . . Rapelle-toi les contes de feés, où il y a une belle princesse qui fuit le fils du roi . . .

— Monsieur Olivier, votre reine, à vous, vous aime, je suis sûr de cela . . . Comment pourrait-elle faire autrement ? Vous êtes si beau, si bon, si grand, si . . .

— Asez, assez, petit, interrompit en souriant Olivier. Mais, tu l'as vu, il y a aussi des officiers, avec de beaux habits chamarrés . . . qui montent bien à cheval, et que les princesses, à Montréal, préfèrent à tous les autres ?

— La belle dame de tout à l'heure ne ferait jamais cela. Elle se laisserait plutôt enfermer dans un cachot

noir par son vilain père, le roi. Et alors, vous iriez la délivrer. Oh ! je vous aiderai, allez !

— Alors, Michel, tu reconnaîtrais, où qu'elle soit, la blonde amazone que tu viens de voir.

— Oui, monsieur, tout de suite. Oh ! dites-moi, c'est bien là votre princesse, à vous ?

— C'est elle, Michel.

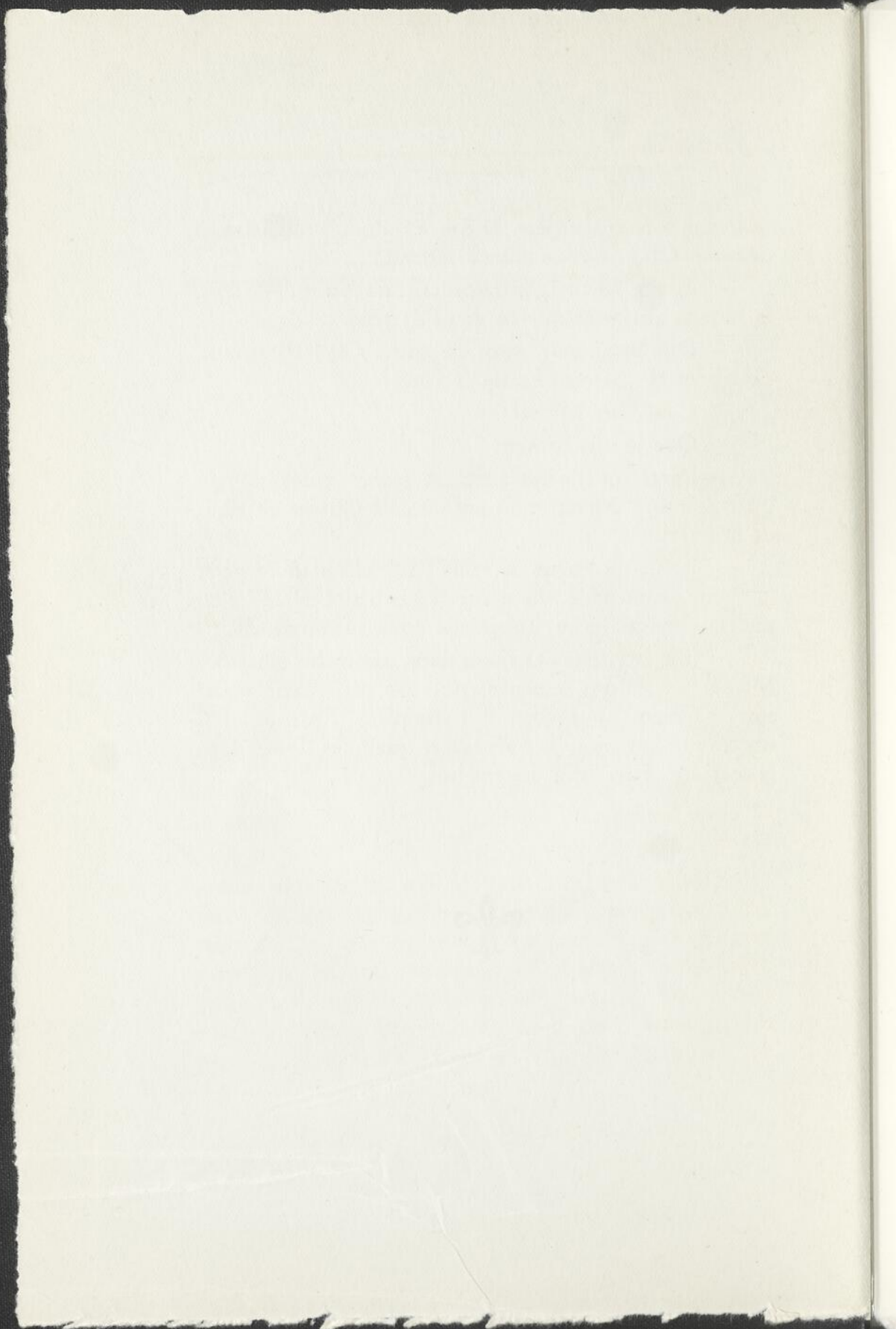
— Que je suis content !

— Parce qu'elle est avec cet *Habit rouge*, plutôt qu'avec moi ? Merci, mon enfant, dit Olivier en riant de nouveau.

— Bah ! monsieur, si vous l'aviez demandée pour la même promenade, elle n'aurait pas hésité, allez ! J'en mettrais ma main au feu qu'elle vous aurait choisi . . .

— Tu sacrifieras ta main dans une autre occasion, Michel . . . Allons, espérons que ton petit cœur a raison . . . Bien, nous voici à destination. Entrons. J'ai un crayon sur moi. Je vais tracer quelques lignes dans le corridor. Fais diligence ensuite.







## XIV

### MÉPRISE

LE jeune homme tint sa promesse. Neuf heures sonnaient lorsqu'il pénétra chez les Octave Perrault, rue Notre-Dame, à quelques pas de la rue Bon-Secours. L'on était en train de danser un quadrille. L'animation joyeuse des couples faisait plaisir à voir. Dès son entrée, Olivier Précourt aperçut le maître de la maison qui causait, tout près de l'entrée, avec un ami. Il fut reçu avec une politesse un peu contrainte par M. Perrault. Mais le compagnon de celui-ci fut enchanté, lui, de retrouver le fils d'un compagnon d'enfance. Il invita le jeune homme à s'asseoir près de lui. Il s'informa de ses faits et gestes.

Olivier Précourt, tout en répondant avec bonne grâce, examinait les danseurs et les danseuses. Il reconnut vite sa sœur, puis les Debartzch. Toutes dansaient avec des officiers de Sa Majesté, dont les uniformes barraient de raies sanglantes les tentures grises du salon des Perrault. Tout à coup, il aperçut Mathilde, assise sur un divan, presque au fond du salon. Sa robe de

mousseline bleue idéalisait son teint, ses cheveux, ses yeux. Sa tête, en ce moment, était tournée vers un élégant capitaine, qui lui parlait avec une sorte de ferveur contenue. Et dans ce capitaine, Olivier reconnut le cavalier du matin. Son cœur se serra. Puis voici qu'à cet instant, le père de la blonde Mathilde s'exprimait avec orgueil sur la dernière conquête de sa fille.

— Eh ! oui, confiait-il à son voisin, assez haut pour qu'Olivier l'entende, c'est un riche prétendant que le capitaine Herbert Walker. Je crois qu'il ne déplaît pas à Mathilde. A moi, il plaît énormément en tout cas.

— Tout de même, Octave, reprenait son ami, je ne te comprends pas. Il me semble que toute ta parenté va protester et voir d'un mauvais œil ce capitaine saxon enlevant une des nos plus jolies filles, à la barbe même de nos jeunes Canadiens . . . Qu'en dites-vous, Monsieur Olivier ? Il me semble vous avoir vu rôder déjà autour de cette belle fleur ?

— Nos pauvres habits noirs, ou d'étoffe du pays, sont bien vite vaincus auprès des uniformes écarlates et galonnés, Monsieur, répartit Olivier.

Il avait vu se froncer les sourcils de M. Perrault aux paroles de blâme de son vieil ami. Olivier se leva. « Il voulait, expliqua-t-il, saluer sa cousine Mathilde, avant de s'esquiver sans bruit. » A ces mots le front de M. Perrault se rasséréna.

— Je vais avec vous, Olivier, fit-il. Et il prit le bras du jeune homme.

— Bonsoir, ma cousine, fit Olivier en se penchant, avec une certaine raideur, sur la main de la jeune fille. Son émotion accentuait son attitude gourmée.

— Bonsoir, Olivier, répondit la jeune fille. Elle leva des yeux graves, un peu énigmatiques, sur le jeune homme. Comme vous venez tard ! . . . Mais . . . laissez-moi vous présenter mon compagnon, le capitaine Herbert Walker . . . Capitaine, voici le cousin dont je vous parlais tout à l'heure, Olivier Précourt.

— Mathilde, dit tout à coup son père en riant, figure-toi qu'Olivier est devenu un homme d'affaires si sérieux qu'il n'est venu, ce soir, que faire acte de présence chez nous . . . Impossible de le retenir, paraît-il.

— Mais nous ne voulons pas intervenir non plus, mon père; Olivier est libre . . . dit Mathilde, sans regarder le jeune homme.

— Monsieur est marchand ? demanda le capitaine Walker, qui parlait avec un fort accent anglais.

— Il est tout ce qu'on veut, notre cousin, répartit à sa place M. Perreault; il est avocat, propriétaire, orateur, commerçant . . .

— Tout, en effet, appuya Olivier, sauf bureaucrate !

M. Perrault fut pris, à cet instant, d'une quinte de toux qui couvrit les dernières paroles du jeune homme.

Olivier Précourt salua de nouveau Mathilde puis alla échanger quelques mots avec des jeunes filles qu'il connaissait et appréciait. Il prit ensuite congé, mais non sans avoir très bien compris ce que lui souffla sa sœur

à l'oreille : « Olivier, les affaires sont plus avancées que je croyais. Walker fait la cour à Mathilde avec une assurance que je m'explique mal. Qu'en pense, au fond, notre sérieuse cousine ? Vois-la au plus tôt. »

Mais Olivier, en arpentant à grands pas la rue Notre-Dame, décida du contraire. Mathilde ne l'aimait plus comme il y avait quelques mois. C'était visible. Avec quelle froideur elle l'avait accueilli ! Et puis, cet Anglais proclamait déjà sa victoire par toute son attitude d'amoureux bien vu dans la maison d'une future fiancée.

« Toutes les femmes se ressemblent ! soupira Olivier. Les plus sérieuses, les plus intelligentes se laissent prendre comme les autres au charme d'un riche étranger . . . Dès demain, il me faut bannir le souvenir de Mathilde . . . Elle ne mérite plus que je vois en elle un être d'exception, dont je ne rêvais . . . qu'à genoux, ma foi. Trois femmes me faisaient révéler le sexe féminin : ma mère, si tôt partie, hélas ! ma grand'mère avec sa fine bonté et sa distinction, et ma cousine Mathilde, que je nommais avec douceur : ma bien-aimée, mon unique . . .

Un frisson échappa au jeune homme en pénétrant dans sa chambre. Qu'elle lui sembla froide, hostile ! « Mathilde ! criait son cœur désolé . . . Qu'as-tu fait de mes sentiments, si vrais, si profonds ? Tu les broies comme de la vile poussière . . . Ah ! quel désert sera ma vie, continuait-il en se jetant dans un fauteuil . . . Que vais-je devenir sans Mathilde ? . . . Son sourire, ses conseils, ses encouragements me donnaient toutes

les audaces . . . Souffrirai-je longtemps comme je souffre ce soir ? . . . Quel tourment ! . . . Cet Anglais, je le hais ! »

Olivier ne parvint à s'endormir qu'aux premières lueurs de l'aube.

Son énergie rétablit l'équilibre dès le lendemain. Il feuilleta son carnet et vit qu'un bon nombre de courses l'attendaient. Cela l'occuperait toute la journée. Le soir, il avait rendez-vous chez un avocat de ses amis, gai, brave, serviable et chaud patriote comme lui : Édouard Rodier. Puis, le surlendemain, ce serait la grande entrevue chez M. Papineau, à quatre heures . . . Son chagrin s'engourdirait à la faveur de toutes ces conversations intéressantes . . . Olivier sortit, après avoir laissé un mot à l'hôtelier, à l'intention de ceux qui auraient à le rencontrer absolument. Il donna diverses adresses suivant les heures de la journée.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



## XV

### L'INTERVENTION DE MICHEL

LE petit Michel était demeuré fort soucieux depuis l'incident de l'amazone. Il la revoyait sans cesse devant lui. Aussi, le lendemain, dans l'après-midi, profitant des quelques heures de congé que lui accordait le Dr Duvert, il se rendit à l'endroit où il l'avait aperçue. Un petit sentier s'offrait à lui, à droite. Il le prit. Il fut fort aise d'y croiser de beaux arbres. Le soleil de mai était chaud par cette belle journée, et une halte à leur ombre lui parut agréable. Il s'installa commodément au pied d'un arbre et se mit à manger une pomme qu'un ami du Dr Duvert lui avait offerte le matin.

Tout à coup, il lui sembla qu'on pleurait non loin de loin; puis, les sanglots furent couverts par les piaffement d'un cheval. Michel se leva. Bien doucement, il chercha à voir aux alentours qui se trouvait dans une telle détresse. Il recula soudain. A deux pas de lui, adossée à un arbre et pleurant, il apercevait l'amazone, la belle princesse que son protecteur aimait. « Mais qu'a-t-elle donc à tant souffrir ? se demanda Michel . . .

Comment le savoir ? S'il était possible de l'approcher, sans qu'elle s'en aperçoive . . . La cause de M. Olivier mérite que je m'en occupe . . . Qu'elle est belle, cette dame, qu'elle a l'air doux . . . Et elle est vêtue de sa robe couleur du temps . . . comme la fille du roi dans *Peau d'Ane* . . . Oh ! J'y pense . . . Oui, oui, c'est cela, se dit Michel, je vais grimper très haut dans l'arbre au-dessus d'elle, et je me laisserai tomber à ses pieds . . . Je me ferai un peu de mal . . . Bah ! Monsieur Olivier vaut bien quelques bosses et coupures . . . Allons-y.

Ce fut bien vite accompli. Quel cri poussa la jeune fille à la chute de l'enfant. Mais bien vite, elle s'agenouilla près de lui et examina ses écorchures. Une grosse branche avait frappé le petit au passage, assez violemment.

Mathilde Perrault, soudain, vit le garçonnet ouvrir les yeux et lui sourire. Bientôt il se remettait debout, essuyant avec son mouchoir à carreaux le sang qui coulait sur ses joues et ses mains.

— Mon pauvre petit, tu as bien du mal, n'est-ce pas ? interrogea Mathilde.

— Non, mademoiselle, je ne me suis pas fait autant de mal que vous croyez . . . Et puis, je le voulais . . .

— Tu le voulais ?

— Oui, je ne savais comment m'approcher de vous . . . surtout je ne trouvais pas le moyen de vous empêcher de pleurer. ..

— Tu me voyais pleurer ? Où étais-tu ?

— Tout près de ce gros orme, là-bas.

— Que faisais-tu là ?

— Je me reposais en . . . pensant à une belle dame . . . à vous, mademoiselle.

— A moi ! s'écria Mathilde stupéfaite. Mais d'abord, qui es-tu, petit ? Comment me connais-tu ?

— Peu importe, mademoiselle . . . Ne vous occupez pas de moi du tout, du tout, mais d'un autre. Il a beaucoup de chagrin à cause de vous.

— Je ne te comprends pas du tout, mon enfant. Est-ce que ta tête te fait souffrir ? Dis-le-moi, je t'en prie ? demanda avec sollicitude la jeune fille, qui crut que l'enfant délirait un peu.

— Elle ne me fait pas souffrir du tout, ma tête. Elle est bien trop dure pour cela, comme dirait M. le Curé.

— Qui ?

— Oh ! ne faites pas des yeux comme cela, mademoiselle. Je ne suis pas malade, je vous le dis. Tenez, me voilà debout, tout à fait moi-même, je vous assure.

— Reste assis près de moi quelques instants encore. Qu'est-ce que tu voulais me confier tout à l'heure ? Tu as parlé d'un autre . . . qui a du chagrin . . . Quel est cet autre, enfant ?

— Mon protecteur, celui que j'aime de tout mon cœur. Je me jetterais dans le feu pour lui, mademoiselle.

— Je te crois. Tu viens de sauter du haut de cet arbre . . . pour moi, une inconnue. Et quel est le nom de ce protecteur ?

— Vous ne serez pas mécontente si je vous le dis ? Vous ne me renverrez pas ?

— Mais pourquoi ? C'est un homme qui a un excellent cœur. Je le vois.

— Encore plus excellent que vous ne croyez, allez !

— Alors, parle !

— Vous le connaissez bien . . .

— Parle, mon bon petit.

— C'est . . . M. Olivier Précourt.

— Olivier Précourt ! . . . de Saint-Denis ?

— Oui, mademoiselle.

La jeune fille pencha la tête, et, machinalement, se prit à froisser son mouchoir de dentelle encore humide de larmes. Que tout cela lui paraissait étrange ! Et quel singulier et naïf défenseur avait en ce moment son cousin Précourt . . . Mais que savait au juste ce petit bonhomme précoce et aimant ? Olivier aurait-il, par hasard, machiné cette rencontre avec un garçonnet qui lui était dévoué ? . . . Il l'espionnait, peut-être ?

Non, le mot était trop dur. Olivier voulait savoir seulement si ses soupçons étaient fondés . . . au sujet de cet Anglais, qu'il avait vu deux fois coup sur coup auprès d'elle et qui semblait très épris . . . Ah ! comme de nouveau elle se sentait blessée du peu de confiance que lui témoignait Olivier ?

Pouvait-elle empêcher qu'on lui fasse la cour . . . Olivier, sans doute, l'aimait, mais rien de définitif n'existait encore entre eux, aucun échange de promesses.

Mathilde releva la tête et rencontra le regard craintif de Michel. Elle sourit.

— Quel est ton nom, petit ?

— Michel, mademoiselle.

— Eh bien, Michel tu as de bons yeux, bien francs. Réponds à mes questions, veux-tu ?

— Oui, mademoiselle.

— Est-ce ton protecteur qui t'a prié de suivre mes traces ?

— Oh ! non. Il va me gronder quand il apprendra cela.

— Mais alors, pourquoi as-tu agi ainsi ?

— Mademoiselle, c'est parce que M. Olivier, hier, alors qu'il vous regardait aller avec des yeux tristes, m'a parlé de vous comme d'une princesse qu'il aimait, mais qui, elle, ne l'aimait plus . . .

— Il a dit cela, Michel ?

— Oui, oui ! . . . mais, vous n'allez pas pleurer encore . . . ma princesse ! . . . Laissez-moi vous appeler ainsi.

— Non, petit . . . Ce sont des larmes de joie que je verse. Ne te chagrine pas. Figure-toi que moi aussi, je croyais qu'Olivier ne m'aimait plus . . .

— Oh ! mon maître n'est pas comme cela. Quand il aime, il aime, et c'est pour tout de bon, allez.

Tout à coup, la jeune fille se sentit joyeuse, calmée. Tout cela lui semblait en dehors de la coutume, mais si tendre, si frais. Quelle douceur était partout dans l'air. Elle, si réservée, si distante même, elle en était arrivée à faire des confidences à un enfant. Allons, son secret n'en serait plus un dans quelques heures. Olivier apprendrait tout . . . A la grâce de Dieu ! Ce

ne serait pas la première fois que la sagesse instinctive d'un enfant aurait résolu un problème d'affection.

La jeune fille, à ce moment, vit Michel se lever tout effrayé, et même faire mine de fuir. Elle le retint.

— Qu'y a-t-il, Michel ? demanda-t-elle à voix basse.

— Voici M. Olivier.

— Olivier ! Mais alors, c'est lui qui a tout combiné. Tu m'as trompée, enfant.

— Je vous jure que non . . . Oh ! laissez-moi me cacher ou me sauver.

— Pas du tout. Je veux voir au fond de tout cela, moi. Ne t'énerve pas ainsi. Nous ne sommes pas bien méchants, ni l'un ni l'autre.

Olivier Précourt s'avancait en effet dans le petit sentier qu'avait suivi tout à l'heure Michel. Il marchait la tête basse, en proie à des réflexions peu réjouissantes. Lorsqu'il leva la tête, il se trouva à quelques pas seulement de l'arbre où étaient assis, silencieux, graves, et le regardant venir, Mathilde Perrault et Michel, le petit messenger.

Il eut un violent sursaut, puis l'homme du monde se ressaisit. Très hautain, le front barré d'un pli, ses yeux plongeant avec colère au fond de ceux de Mathilde, il salua, puis s'approcha.

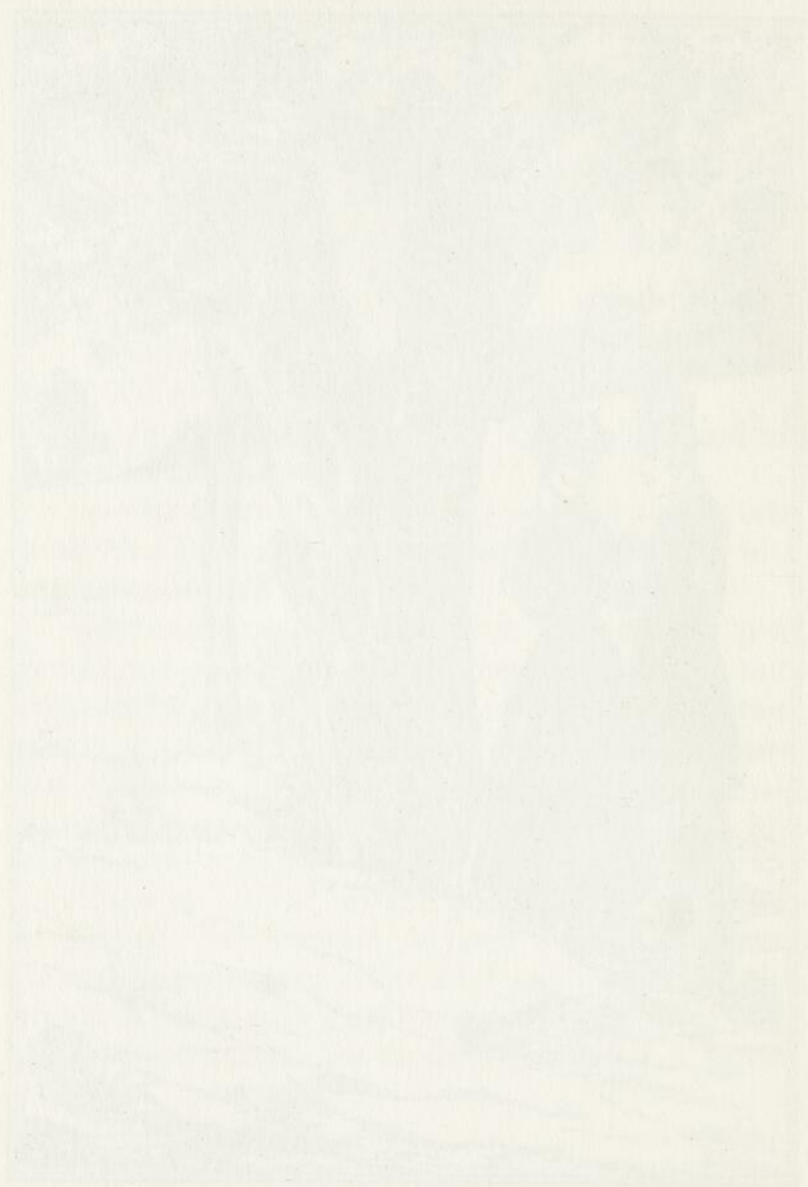
— Michel, que fais-tu ici ? demanda-t-il sévèrement.

— Monsieur, je . . .

— Retourne auprès du Dr Duvert. Je le mettrai au courant de tes fugues indiscretes.



« Acceptez cet anneau d'or, Mathilde. »



— Oui, monsieur Olivier . . . Vous êtes mécontent, je le vois.

— Très mécontent, Michel. Tu regretteras longtemps ta petite promenade de cet après-midi.

L'enfant sentit que de grosses larmes noyaient ses yeux. Il regarda avec reproche son protecteur, puis s'enfuit en courant.

— Mathilde, dit Olivier la voix dure, que signifie cette scène ? Qui a attiré Michel jusqu'ici ?

— Vous pourriez mieux que moi répondre à cette question, Olivier. Je ne connaissais pas cet enfant, avant qu'il tombât du haut de cet arbre à mes pieds. Faites-le s'expliquer. Il vous est dévoué. Vous saurez ce qui s'est passé . . . Au revoir, Olivier. Il se fait tard . . .

— Non, Mathilde. Vous ne me glisserez pas ainsi entre les mains . . . Accordez-moi quelques minutes. Je vous en prie ?

— A quoi bon ? Votre état d'esprit ne se prête nullement à un entretien agréable.

— Vous avez peur de mes reproches ?

— Peur ? Mais je suis libre et n'ai à rendre compte de mes actes qu'à mon père.

— A votre père ? Je comprends cela. Il trouve en vous une enfant d'une docilité si parfaite.

— Olivier !

— Alors, c'est vrai, vous aimez ce capitaine, cet Anglais, qui ne vous quitte plus ? Vous étiez venue le rencontrer ici, cet après-midi ?

— Pensez ce que vous voulez à ce sujet, Olivier, fit la jeune fille, avec tristesse, et en passant avec lassitude la main sur son front. Elle se leva.

— Bien, ma cousine. Je ne vous importunerai pas davantage. Mais permettez-moi, ajouta-t-il avec une politesse glaciale, de vous remettre en selle.

Il la suivit, détacha son cheval, installa la jeune fille de son mieux sur la bête, puis lui ayant remis les rênes, il se pencha soudain et baisa sa main. Comme il relevait la tête, il vit deux grosses larmes glisser lentement sur les joues de Mathilde.

— Mathilde, cria-t-il, que signifie ? . . . Des larmes ? . . . Descendez vite de cheval . . . venez avec moi, sous cet arbre tout près . . . Il faut que nous nous expliquions.

— Je n'aurais pas cru que vous puissiez . . . être aussi dur . . . Olivier ! dit la jeune fille dès qu'ils furent assis très près l'un de l'autre.

— La jalousie me torture, Mathilde.

— Quel confiance vous avez en moi !

— Cet officier anglais, c'est un bel homme, Mathilde !

— Et vous ?

— Il est terriblement épris de vous ?

— Et vous ?

— Il est riche.

— Vous aussi.

— Votre père l'aime.

— Mon père vous aimait aussi avant que vous affichiez trop ostensiblement vos idées de patriote.

— Vous me blâmez ?

— L'amoureuse, oui; la Canadienne, non !

— Quel conflit ! Qui sera victorieuse ?

— Je remets mon sort entre vos mains.

— Non, mon amie, vous serez une Canadienne amoureuse qui regardera en face son devoir, et le fera quoi qu'il en coûte.

— Olivier, mon père ne consentira pas d'ici longtemps à notre mariage. Je refuserai le capitaine Walker, puisque je ne l'aime pas, mais comme mon père m'en voudra de le décevoir ! Vous n'aurez aucune chance.

— Nous attendrons, ma chérie. Aussi bien, les événements sont menaçants. Il vaut mieux ne pas faire de projets définis.

— Olivier, j'ai peur.

— De quoi donc, ma chérie ?

— De votre tempérament héroïque. Vous me sacrifierez sans hésiter, si votre patriotisme l'exige.

— Sans hésiter, non, Mathilde. Vous m'êtes trop chère. Je ne conçois pas la vie sans vous.

— La vie, sans doute, mais la mort, à un poste d'honneur . . . Quelle terrible alternative pour vous ! Vous ne songerez pas d'abord à moi . . .

— Mathilde, chassez ces visions . . . Ne songeons en ce moment qu'à notre amour . . . Vous êtes mienne, n'est-ce pas ?

— Olivier, ne le savez-vous pas encore ?

— Échangeons ici nos promesses d'éternelle affection . . . Fiançons-nous, Mathilde . . . Je ne puis vous aimer plus que je vous aime . . . Je connais mon cœur, allez . . .

— Je veux tout ce que votre cœur veut, Olivier. Mais . . . donnez-moi un gage . . . un symbole de nos sentiments à tous deux. Le secret de nos fiançailles en sera moins lourd.

— Que diriez-vous de l'anneau d'or que je porte à mon petit doigt ? Il vient de ma mère. Il est mince et se verra à peine à votre doigt, sous votre bague.

— Merci, Olivier. Passez-le vous-même à mon doigt.

— Vous ne partez pas maintenant ? Je vous ai à peine vue ? . . . Mathilde, voyons !

— Soyez raisonnable, Olivier. D'ailleurs, vous viendrez me voir chaque jour à la maison. Votre sœur n'est-elle pas mon hôte ? C'est un prétexte qui détournera tous les soupçons.

— Nous allons être des conspirateurs.

— C'est un jeu que les amoureux connaissent d'instinct.

— Mathilde, revenez ici, demain, s'il fait beau, je vous en prie.

— Faudra-t-il aussi que Michel, le cher petit, tombe de nouveau de son arbre ?

— Michel ? Ah ! l'espiègle ? Ce qu'il sait machiner de choses quand il le veut !

— Vous lui avez fait beaucoup de peine, tout à l'heure. J'ai failli intervenir . . .

— Ne craignez rien. Je saurai compenser ce grand chagrin. Le petit artisan de mon bonheur recevra au centuple, le bien qu'il m'a fait . . . Bien bien, Mathilde, je vous obéis . . . Quel pouvoir votre regard possède ! . . . Allons, en selle, ma belle princesse ! . . . Ma fiancée, ajouta-t-il plus bas en baisant de nouveau avec affection la main que lui tendait la jeune fille.







*Olivier tendit l'éventail à Mathilde*

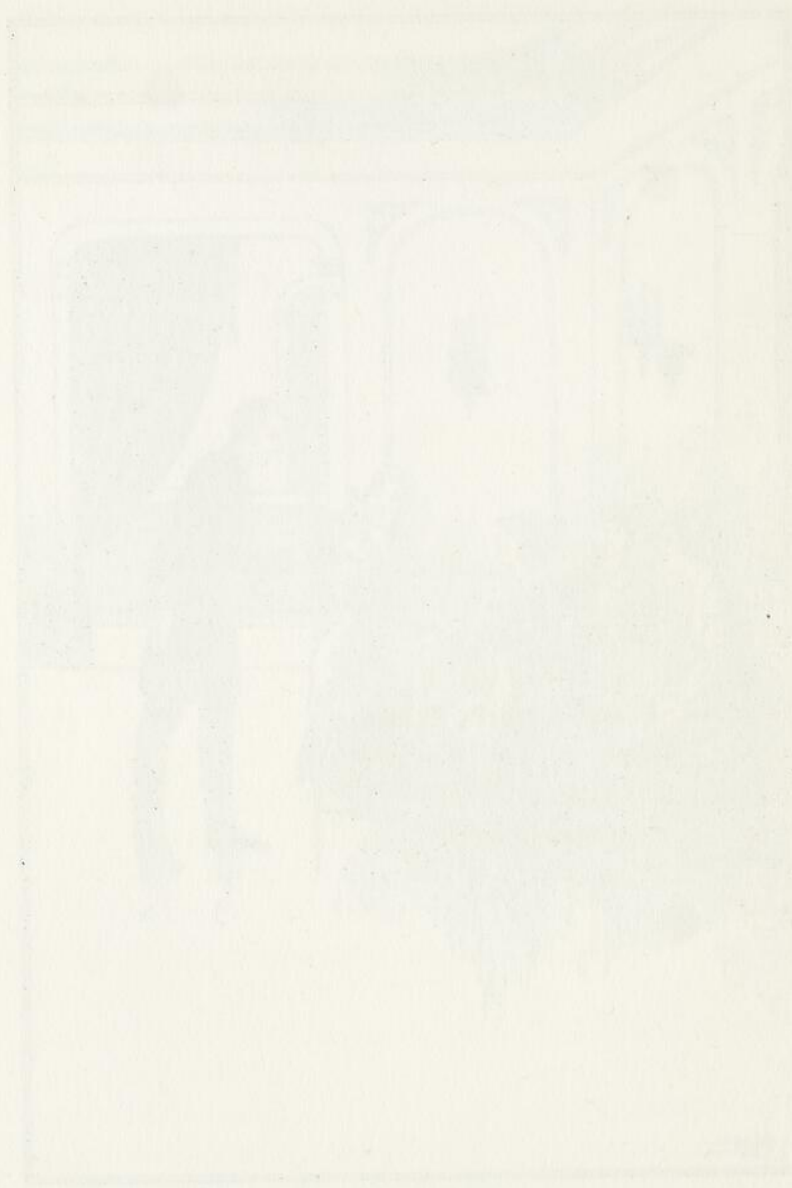


PLATE I. THE TEMPLE OF VENUS.



## XVI

### MILIEUX SYMPATHIQUES

EN rentrant à sa pension, Olivier Précourt trouva un mot de son ami Édouard Rodier. Il remettait à plus tard l'entrevue qui devait avoir lieu le soir même entre eux deux. Il ajoutait : « Soyez au magasin de M. Fabre, demain, dans l'avant-midi. Vous y verrez, en plus de mon humble personne, Charles-Ovide Per-rault, Hubert, Lorimier, Brown, et notre bouillant confrère de Boucherville, le lieutenant Bonaventure Viger. Il sera naturellement question de l'assemblée de Saint-Laurent, toujours fixée à lundi prochain. Amitiés. »

Ce contretemps ne déçut qu'à peine le jeune homme. Ses fiançailles imprévues avec Mathilde, n'étaient pas sans lui causer une vive impression. Il se sentait étourdi du bonheur qui lui arrivait, et qui succédait à une nuit d'angoisses. Un peu de solitude le familiariserait avec cette situation nouvelle de fiancé faisant sa cour dans l'ombre. Il n'aurait pas imaginé qu'une chose pareille pût lui arriver. N'était la gravité des événements, il

aurait mal joué ce rôle, si contraire à sa nature ouverte, très impulsive.

Il sortit quelques papiers d'affaires, et, installé à sa table de travail, se mit à les examiner avec une attention bien méritoire. À six heures, il fit un peu de toilette, ayant l'idée d'aller dîner à l'élégant hôtel Rasco, à la place Jacques-Cartier. Il y verrait sûrement des connaissances, peut-être Mathilde, en compagnie de sa sœur et d'amis. M. Debartzch, sur le bateau qui les amenait à Montréal, lui avait parlé d'un petit dîner succulent qu'il voulait offrir à ses filles et à leurs amies, à ce nouvel hôtel de la place Jacques-Cartier, dont on disait beaucoup de bien. « Je devrais savoir si le dîner a lieu, ce soir ou demain, se disait Olivier, mais voilà, Mathilde tout comme moi, cet après-midi, avions l'esprit à tout autre chose ».

Il prenait son chapeau, sa canne et ses gants lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez, fit Olivier surpris. Ah ! c'est vous, Docteur, ajouta-t-il aussitôt, en voyant le Dr Duvert pénétrer dans sa chambre.

— J'arrive à un moment inopportun, n'est-ce pas ?

— Bah ! Je puis vous donner un quart d'heure. Je me rendais dîner à l'hôtel Rasco.

— Évidemment. Votre élégance, mon jeune ami, trouvera là avec qui compter.

— Mais, je l'espère bien, fit Olivier, en souriant et en désignant un siège au Docteur.

— Non, merci, Olivier, je veux seulement vous prévenir que je devance mon départ pour Saint-Charles.

— Non ?

— *La Félicité du Richelieu*, qui est au port depuis cinq heures, ce soir, m'a apporté une nouvelle qui exige un retour aussi prompt que sûr.

— On abuse de votre bonté. Et l'assemblée de lundi, à Saint-Laurent? M. Papineau, que vous désiriez beaucoup entendre? Tout cela est devenu une vaine fumée?

— Que voulez-vous ! Je dois me résigner.

— Je n'insiste plus. Des raisons graves sont en jeu, je le devine. Alors, Docteur, vous vous chargerez bien de deux ou trois lettres que je vais écrire, dès ce soir, à ma grand'mère et à d'autres ?

— Avec plaisir. Je les prendrai demain matin, de bonne heure. Laissez-les entre les mains de votre maîtresse de pension.

— Mais . . . est-ce que Michel ne pourrait y voir pour vous ? Au fait, que fait-il, ce Michel ? Je ne l'ai pas vu depuis mon retour de la promenade. Il a pourtant l'habitude de venir s'enquérir s'il y a ou non des messages à porter ? . . . Vous fronchez les sourcils ? Qu'y a-t-il ?

— Il y a que Michel m'est revenu vers trois heures, cet après-midi, dans un état déplorable. Sa figure portait des écorchures, ses mains aussi. Et quels yeux tristes et effrayés ! Naturellement, je l'ai questionné, puis sommé de parler. « Que s'était-il passé ? Où avait-il été ? » Silence, mon cher. Impossible de tirer une parole de cet enfant, quoi que je dise. Je ne le croyais certes pas entêté, en outre d'être querelleur et cachottier. J'en suis mécontent, vous savez.

— Pauvre Michel ! fit Olivier, les yeux au loin.

— Naturellement, vous l'excusez. Cet enfant vous ensorcelle, ma parole.

— Plus que vous ne croyez, Docteur. Voulez-vous me l'envoyer dans deux heures d'ici ? Pour une fois, il se couchera un peu tard . . . ou il couchera près de moi, tout simplement. De la sorte, vous ne serez pas dérangé.

— Écoutez, Olivier, je ne comprends rien à tout cela. Vous voulez voir Michel, très bien, mais le petit ne veut pas vous voir, lui. Il m'a demandé, des larmes dans la voix, de ne plus le remettre en votre présence, jamais, jamais . . . Et lorsque je lui ai appris qu'il fallait retourner dès demain matin, à Saint-Charles, dans le bateau du capitaine Lespérance, ses yeux ont brillé de satisfaction.

— Ne vous troublez pas, Docteur, reprit Olivier qui avait écouté, toujours souriant, le récit du médecin. Dites à Michel, de ma part, vous entendez, que je lui *commande* d'être ici, dans ma chambre, dans deux heures, c'est-à-dire vers huit heures et demie.

— Très bien, il obéira ou n'obéira pas. Peu importe sans doute. Si vous croyez que je vois clair dans tout cela.

— Laissez, laissez . . . Je me flatte que, finalement, vous ne serez pas fâché du dénouement. Ce petit homme entêté, cachottier, querelleur, vous pouvez compter sur moi pour le remettre à la raison. Je lui redresserai le caractère avec des remèdes que votre science approuvera. Et vous n'en serez jamais plus mécontent, je vous le promets.

— Quel original vous faites ! Allons, il en sera fait selon vos désirs, dussé-je traîner l'enfant jusqu'ici.

— Comme un pauvre petit agneau à l'abattoir . . . Mais j'espère que vous n'y serez pas tenu. N'oubliez pas que c'est un *commandement* que je donne à Michel. Il lui en coûterait de passer outre. Dites-le-lui bien.

En entrant dans la spacieuse salle à manger de l'hôtel Rasco, Olivier vit tout de suite que son intuition d'amoureux ne l'avait pas trompé. Mathilde et sa sœur s'y trouvaient, à une petite table, à droite, les invitées de M. Debartzch et de ses filles. On l'aperçut tout de suite, et il dut aller saluer. M. Debartzch proposa que l'on se tassât un peu afin de faire place au jeune homme. Mais Olivier refusa absolument. Il voyait tout près, tournant le dos, un ami, Rodolphe Desrivières. Il dînait seul. Il ne serait pas fâché d'avoir un vis-à-vis. Puis Olivier se disait en lui-même, qu'ainsi placé, il aurait Mathilde, sa fiancée, en face de lui, et pourrait suivre chacun de ses jeux de physionomie. La jeune fille se tenait, en ce moment, les yeux baissés, silencieuse, contrôlant mal son émotion. Les événements de l'après-midi étaient encore si frais, et cet anneau d'or, que Mathilde tournait et retournait machinalement à son doigt, en disait long sur les pensées de la jeune fille. Olivier sourit, puis se pencha vers sa sœur. « Marie, dit-il, rends-toi demain après-midi, avec la cousine Mathilde, chez ce bijoutier dont tu m'as parlé. Je satisferai ton caprice, relativement à ce bracelet.

— Tu es charmant, Olivier, fit celle-ci les yeux rayonnants. Nous irons, n'est-ce pas, Mathilde ?

— Et nous ? firent les jolies filles du seigneur Debartzch.

— Mais s'il vous plaît de venir, mesdemoiselles, je ne m'en plaindrai certes pas. Vais-je en faire des jaloux ! Quatre belles filles m'auront comme unique cavalier ».

Les jeunes filles éclatèrent d'un rire joyeux, puis Marie Précourt s'écria soudain : « Ah ! voici le lieutenant Ormsby avec un de ses compagnons. Mathilde présente-les-nous.

Olivier Précourt se raidit aussitôt. Il prit congé, non sans glisser en passant près de Mathilde dont il ramassa l'éventail qu'elle avait laissé tomber, peut-être volontairement : « Ma bien-aimée, soyez exacte au rendez-vous, demain. Je vous aime ! Je vous aime ! »

Rodolphe Desrivières se déclara enchanté de dîner avec Olivier. Il le savait à Montréal. Bien vite, un intéressant entretien s'engagea. Les jeunes gens différaient un peu au physique, Desrivières était un colosse blond, un peu timide d'attitude. Mais tous deux professaient les mêmes opinions politiques, les mêmes admirations, les mêmes haines. Tous deux étaient prêts à se sacrifier, l'occasion venant pour venger leur race, opprimée par une oligarchie anglaise insolente. Soudain, Desrivières remarqua : « Tenez, Précourt, voyez l'audace de ces Habits rouges. Ils se défilent à la table du seigneur Debartzch. Je ne les entends que trop, je les vois, malgré que j'aie le dos tournée . . . Et moi, qui n'ai pas osé

tout à l'heure aller saluer les belles Debartzch . . . par discrétion.

— Vous avez eu tort, cher ami.

— Vous en parlez à votre aise. Votre sœur était au milieu d'elles, sans compter votre cousine Mathilde . . . À propos, êtes-vous au courant de la cour que lui fait un Habit rouge, riche, influent et que M. Perrault, bureaucrate fervent, vous le savez, encourage de toutes ses forces ?

— J'ai été moi-même témoin de cette cour, hier soir. Bah ! ma cousine ne s'y prête pas autant qu'on le pense.

— Je le souhaite . . . pour vous, répliqua d'un air amusé Rodolphe Desrivières, qui avait bien vu que son ami ne quittait pas du regard sa cousine. Une glace complaisante, tout près, lui avait révélé toute une série de confidences échangées par le seul truchement des yeux entre la blonde Mathilde Perrault et son amoureux de Saint-Denis-sur-Richelieu.

— Où allez-vous en sortant d'ici, Précourt ? demanda Rodolphe Desrivières.

— Je retourne chez moi. Quelques lettres me restent à écrire.

— C'est dommage. Je vous aurais amené chez des amis finir la soirée.

— C'est impossible. J'attends une personne, d'ailleurs. Elle doit même être rendue à ma chambre. Huit heures sont sonnées, je crois.

— Partie remise, alors ?

— Entendu.

Les jeunes gens sortirent de l'hôtel ensemble. Rodolphe Desrivères adressa tout à coup une demande à son compagnon tandis qu'il le reconduisait à sa chambre.

— Dites donc, Précourt, je vous ai vu, hier, confiant une lettre à un petit homme dont la figure m'a frappé comme traits, comme ressemblance. On le dirait de la famille de mon père . . . Je me trouvais à la fenêtre d'une maison, en face, et vous voyais tous deux sans être vus.

— C'est un orphelin que cet enfant, mon ami. Le curé Chartier, de Saint-Benoît, l'a confié au Dr Duvert, à Saint-Charles. Les circonstances m'ont rapproché de ce petit homme intelligent et d'une rare perspicacité. Il n'a qu'une admiration dans la vie : les patriotes. Il se jetterait dans le feu pour en ramasser même un mouchoir !

— Vous n'exagérez pas un peu ?

— Non, je vous assure. Il est surprenant en ses gestes, cet enfant de onze ou douze ans, je crois.

— Mais encore, quel est son nom ? Où le curé de Saint-Benoît l'a-t-il connu ?

— Ecoutez, Desrivères, il faudra poser toutes ces questions à Michel Authier lui-même. C'est le nom du petit garçon, cela, je puis vous le dire.

— Authier . . . Authier . . . ? Je ne connais pas du tout ce nom . . . Alors, au revoir, à bientôt, Précourt ? Vous ne repartez pas tout de suite pour Saint-Denis, j'imagine ?

— Pas avant la fin de juin. Et je serai à Saint-Laurent, lundi. M. Papineau, que nous devons rencontrer demain, ne peut nous recevoir, à cause justement du fameux discours qu'il prépare pour cette réunion : aucune chance, depuis mon arrivée à Montréal, avec des rendez-vous promis depuis longtemps . . .

— Nous vivons en des temps si troublés, mon ami. Il faut s'armer de patience . . .

— Desrivières, vous avez des mots qui frisent l'ironie . . . S'armer de patience ! Je vous vois vous défendre avec d'autres projectiles.

— Bonsoir, mon vieux Précourt. Vous ne changez pas. Votre fougue se trahit même par des mots.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



## XVII

### LA RÉCOMPENSE DE MICHEL

**O**LIVIER monta en quelques bonds l'escalier de l'hôtel. Il logeait au premier palier, au bout d'un long corridor, à droite. Il allait mettre la clef dans la serrure, lorsque la porte fut ouverte du dedans par Michel. Le petit garçon s'effaça, puis suivit à pas lents, Olivier Précourt. Il demeurait la tête basse. Il tournait entre ses mains son bonnet de laine bleue.

— Bonsoir, Michel, fit Olivier, en jetant sur un meuble son chapeau, ses gants, sa canne, son manteau. Sa vivacité témoignait de sa bonne humeur.

— Bonsoir, Monsieur, répondit l'enfant, la voix un peu étranglée. Il alla se réfugier près de la fenêtre.

— Ah ! ça, mais qu'est-ce qu'il te prend de te tenir ainsi, comme un condamné . . . Suis-je un tyran maintenant ? s'exclama Olivier. Il alluma sa pipe favorite et s'installa dans son fauteuil. D'abord, Michel, viens t'asseoir sur ce sofa, en face de moi ? Tu n'entends pas ?

— Monsieur, vous avez donc oublié . . . ce qui s'est passé, cet après-midi ? Je ne pense qu'à cela, moi. Je n'ose avancer. M'avez-vous pardonné ?

— Je te le répète, petit, place-toi sur le sofa en face de moi . . . Bien. Regarde-moi maintenant. Oh ! la piteuse figure que tu as ! . . . Aussi, c'était insensé de te jeter en bas d'un arbre, comme tu l'as fait.

— Je ne le regretterais pas, Monsieur, si vous ne m'aviez grondé si fort, si vous ne m'aviez fait comprendre que vous . . . que vous ne . . . m'aimiez plus !

Et l'enfant qui avait prononcé d'une voix rauque ces derniers mots, baissa de nouveau la tête.

— Tu es bien sûr, Michel, que je ne t'aime plus ?

Et Olivier, qui souriait, se leva et vint se placer près de l'enfant, sur le sofa. Il releva sa tête, et plongea son regard dans le sien.

— Faisons la paix, Michel. Loin de t'en vouloir, je te dois au contraire, beaucoup de reconnaissance. Ton intervention a assuré mon bonheur.

— Bien vrai, Monsieur ? fit Michel dont les yeux rayonnèrent.

— Oui.

— Que je suis content ! Alors, la belle princesse est heureuse ?

— Pas autant que moi.

— Vous n'êtes plus fâché contre moi ?

— Je te l'ai dit tout à l'heure.

— Je partirai demain matin avec le Dr Duvert avec quel plaisir.

— Tu ne pars pas pour Saint-Charles demain.

— Non ? Le Docteur, pourtant, m'a dit . . .

— Michel, qu'est-ce que tu veux que je fasse pour toi, en reconnaissance du bien que tu m'as fait ? Ah ! ce soir, je t'assure que je me sens heureux comme un roi. Comme tu le désirais.

— Je ne veux rien, Monsieur. Seulement, vous me donnerez encore des messages à faire, lorsque vous reviendrez à Saint-Charles, n'est-ce pas ?

— Je te dis que tu ne pars pas pour Saint-Charles, demain.

— Où irais-je, Monsieur ?

— Tu resteras ici, avec moi, près de moi, à mes ordres.

L'enfant poussa un cri et se leva.

— Oh ! Monsieur, Monsieur, cria-t-il en riant et en pleurant tout à la fois, ce serait possible cela ? Je ne vous quitterais plus ? Je serais votre protégé à vous, à vous que j'admire tant . . . Mais, ajouta-t-il bientôt craintivement, votre grand'mère, votre sœur, d'autres aussi ne le voudront pas ?

— Tu crois que je ne suis pas assez grand pour agir sans permission ?

Et Olivier, plus ému qu'il ne voulait le paraître, se prit à rire très haut, tout en attirant de nouveau sur le sofa le petit garçon tremblant de joie.

— Je ne sais pas, moi, Monsieur. Mais c'est un si grand bonheur que vous me proposez là que j'ai peur, oui, bien peur, qu'il ne puisse pas m'arriver.

— Tu as tort, petit. C'est une chose décidée depuis quelques heures, dans mon esprit. Et tu sais quand je veux quelque chose . . .

— Et le Dr Duvert, Monsieur ?

— Il sera enchanté. Il ne t'apprécie pas comme tu crois. Il te trouve entêté, querelleur, cachottier . . . Et Olivier, narquois, regarda Michel un peu en dessous.

— Je ne suis pas tout cela, fit l'enfant en soupirant, oh ! non ! Mais le docteur voulait savoir une chose que jamais, jamais, je n'aurais dite à personne. Vos secrets et ceux de la princesse, c'est sacré pour moi, voyez-vous.

— Bien, Michel, approuva Olivier qui s'amusait de voir l'enfant appeler ainsi sa fiancée. *La princesse* et moi, aurons toute confiance à l'avenir dans notre petit messenger. Et, maintenant, nous allons nous arranger pour pensionner ensemble ici, ce soir. Dès demain, nous nous installerons dans deux pièces de l'hôtel Rasco. Je vais voir aussi à t'habiller convenablement, car tu iras toutes les après-midi auprès d'un bon vieux Sulpicien que je connais, qui sera heureux de te préparer pour suivre des cours réguliers. L'an prochain, tu entreras dans une institution, mais comme externe, ne crains rien D'ici là, je te garde près de moi. Toutes les avant-midi, tu seras à ma disposition pour des messages et d'autres petites tâches. Le soir, tu seras encore auprès de moi,

mais pour t'occuper de tes études . . . Mais tu ne vas pas pleurer . . . Michel, y penses-tu, voyons, toi, un petit homme brave et avisé qui a failli se casser le cou, cet après-midi, pour les beaux yeux d'une princesse . . . Allons, allons, ris, petit. Et viens m'aider à tout ranger, à tout préparer pour la nuit . . . Nous allons dormir à qui mieux mieux, je crois . . . La joie à tous deux, pour des raisons différentes, nous a rompus, moulus, brisés de fatigue . . . Non, non, Michel, ne sois pas ridicule, ne m'embrasse pas ainsi les mains. Je déteste, j'abhorre les signes extérieurs de reconnaissance . . . C'est cela, mon petit garçon, serre plutôt les objets qui traînent . . . les tiroirs de ce bureau sont vides . . . Ah ! ah ! ah ! nous ferons bon ménage, je crois.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



## XVIII

### LA PROCLAMATION DE LORD GOSFORD (15 juin 1837)

L'ASSEMBLÉE de Saint-Laurent où Louis-Joseph Papi-neau parla avec une véhémence extraordinaire devant une foule qu'il électrisa à certains moments, eut une profonde répercussion. L'excitation chez les patriotes alla si croissante que le débonnaire gouverneur du Canada, lord Gosford, crut nécessaire d'intervenir. Aussi bien, l'assemblée de Saint-Laurent avait suivi de près celle de Saint-Charles-sur-Richelieu, et voici qu'on projetait d'en tenir encore combien d'autres. Un beau matin de juin les murs de Montréal apparurent tapissés, placardés d'affiches portant la signature du Gouverneur. On pouvait y lire la défense de tenir désormais toute assemblée publique. La rumeur des patriotes, indignés, révoltés de ce nouvel attentat à la liberté si chère à tout citoyen britannique, d'origine française ou anglaise, remplit les rues de la ville, dès dix heures du matin. À onze heures, des rassemblements nombreux

se produisirent ici et là. On commentait l'affiche avec des paroles injurieuses pour l'autorité.

Olivier Précourt avait été très occupé toute la matinée à écrire des lettres d'affaires. Il avait prêté une oreille distraite aux paroles du petit Michel relativement à ce qui se passait dans les rues de Montréal. Puis, il descendit dîner assez tard dans la salle à manger de l'hôtel Rasco. Quelques personnes seulement s'y trouvaient. Il achevait son dessert lorsque le Dr Henri Gauvin et François Tavernier entrèrent et se dirigèrent en hâte vers lui.

— Que dites-vous, Précourt, demanda François Tavernier, de la nouvelle, et . . ., disons-le, de l'imbécile proclamation de lord Gosford ?

— La nouvelle ? Une proclamation ? fit celui-ci étonné.

— Ah ! ça, d'où sortez-vous, mon ami ? reprit à son tour le Dr Gauvin. N'avez-vous pas traversé les rues de Montréal de la matinée ?

— Non, en effet. Alors, questionna Olivier qui se trouva debout, les yeux étincelants, que nous arrive-t-il encore ?

— Venez en juger par vous-même. Venez vite. Vous êtes libre ? s'enquit François Tavernier.

— Jusqu'à quatre heures, reprit Olivier qui consulta sa montre, et songea tout de suite qu'à la fin de l'après-midi, il était entendu qu'il rencontrerait, dans les sentiers de la montagne, Mathilde et sa sœur. Celle-ci était devenue fort complaisante depuis qu'Olivier la

comblait de cadeaux. Elle apportait à la montagne ou ailleurs, suivant le cas, son ouvrage ou un roman. Elle lisait ou travaillait dans un endroit choisi à dessein, assez loin de celui où se tenaient son frère et sa cousine.

Olivier, qui avait près de lui son manteau et son chapeau, fut donc prêt à suivre tout de suite ses amis. Le front contrarié, les lèvres serrées, il allait près d'eux, sans lever les yeux. Son indignation montait de plus en plus en écoutant ses compagnons. Au détour d'une rue, le Dr Gauvin poussa du coude son compagnon François.

— Faites attention, François ! Votre sœur, Mme Gamelin, s'approche. Sa charité commande à son patriotisme, vous le savez. Elle vous fera des reproches si elle vous voit aussi surexcité.

— Bah ! Un reproche de plus ou de moins, de mon admirable sœur . . . Tiens, on l'aborde, filons, filons.

— Quelle affection fraternelle ! s'exclama en riant le Dr Gauvin.

— Trêve d'ironie, mon bon docteur. Songeons plutôt, en ce moment, à satisfaire la curiosité de Précourt qui m'a l'air d'être en proie à une rage bien rentrée . . .

— Je ne rage pas, François, non, mais je vous assure que ma révolte, très légitime, augmente de plus en plus. À quoi pensent donc les autorités de nous provoquer sans cesse ainsi ?

— Procédé d'intimidation. On nous croit sans doute de bons esclaves, que l'on doit mener à coups de fouet !

— Des purs-sangs comme Olivier se matent alors, et plus souvent qu'à leur tour, observa d'un ton taquin le Dr Gauvin.

— Je ne dois pas être le seul, j'espère, fit celui-ci, d'un ton sec.

— Certes, non ! fit le docteur. Je plaisantais, voyons, Précourt.

— Le moment est merveilleusement choisi ! repliqua avec un reste d'humeur celui-ci.

— Tenez, Précourt, voici un exemplaire du beau document que nous offre le gouverneur, là sur ce mur, où se pressent tous ces gens, s'écria François Tavernier, en intervenant. C'est bien là la fameuse proclamation ! Venez, fendons la foule . . . Ah ! J'aperçois Pierre Jodoin, de Longueuil. Il prend les choses aussi mal que vous. Le voyez-vous pérorer et gesticuler . . . Pardon, les amis, cria-t-il tout haut à des voisins, faites-nous place, voulez-vous ? Parbleu, nous voulons lire comme vous la gentille correspondance de notre gouverneur . . . Bien, bien . . . Olivier, lisez maintenant.

Le jeune homme dévora le contenu de la proclamation, l'exhortation de Lord Gosford au peuple, dans laquelle il ordonnait à tous de s'abstenir à l'avenir de réunions *séditieuses* et ordonnait aux magistrats et aux officiers de milice de les empêcher.

— À bas la proclamation ! crièrent près d'Olivier plusieurs jeunes gens furieux.

— Il n'y a qu'un moyen mes amis, de répondre à cette insultante proclamation, leur lança à voix très haute Pierre Jodoin.

— Lequel ? lequel ? demandèrent aussitôt plusieurs voix.

— Convoquer immédiatement une assemblée.

— Bravo ! bravo ! Le gros monsieur a raison . . . Une assemblée, une assemblée ! crièrent plusieurs personnes.

Mais de nouveaux curieux s'étant rapprochés, un remous se produisit dans les groupes.

Le Dr Gauvin en profita pour s'éloigner avec ses compagnons, disant à Olivier dont il prenait avec affection le bras : « Allons chez Charles-Ovide Perrault, mon cher Précourt. L'organisateur de l'importante assemblée de Saint-Laurent sera intéressant à entendre. Il avait prévu une conséquence de ce genre. Quelle intelligence, quel cœur possède notre ami ! Tenez, il vous ressemble, Olivier, vous êtes frères d'armes, vraiment. Sa fougue, ses mots, son âme facilement touchée et qui se dresse avec force en face de l'injustice . . .

— Tout beau, fit Olivier, vous me flattez, Docteur. On dirait par ailleurs, à vous entendre, que vous ne pensez pas comme nous. Mais sous le sang-froid du médecin, je sais bien, moi, quelle flamme brûle . . . Hé ! . . . voyez donc, Tavernier nous a abandonnés . . .

— Il a peur de rencontrer de nouveau sa sœur, dit en riant le Dr Gauvin.

— On dit Mme Gamelin d'une extraordinaire bonté pour toutes les misères . . . reprit bientôt Olivier. En excepterait-elle la nôtre, celle de tous ses compatriotes ?

— Non, mon cher, seulement chez une telle femme — une sainte entre nous — les choses de ce monde ne

sont pas jugées avec la virulence, le ton entier que nous y mettons.

— Quelle admiration vous avez pour elle. Vous la connaissez bien ?

— C'est la grande amie de ma mère. Ah ! elles s'entendent toutes deux, je vous l'assure, pour me dépouiller au profit de leurs œuvres, pour me prêcher, surtout en ce moment, la prudence, la résignation, l'endurance . . .

— Des qualités que les femmes comprennent mieux que nous, mon ami. Si vous croyez que ma grand'mère à Saint-Denis et que . . .

— N'hésitez pas, allez allez ! Que Mathilde Perrault, n'est-ce pas, vous recommande tous les jours.

— Comment, tous les jours ! dit vivement Olivier.

— Si vous vous imaginez, Précourt, que dans notre petite ville, on ne jase pas un peu au sujet de votre cour près de la belle Mathilde.

— N'est-il pas naturel que je voie ma sœur de temps à autre ? Et comme elle est l'invitée de Mathilde, notre cousine, ne l'oubliez pas, il est inévitable que nous nous rencontrions ainsi.

— Je ne veux pas être indiscret, Précourt, mais je suis vraiment étonné, je vous l'avoue, de voir le papa Perrault, un bureaucrate ardent, qui a un prétendant à son goût pour sa fille, fermer ainsi les yeux sur votre empressement. Sans doute compte-t-il sur votre prochain départ pour Saint-Denis ?

— Il aurait tort, fit Olivier, embarrassé, mal à l'aise, du tour que prenait la conversation. Car je

compte suivre de très près les événements qui se préparent. Une session du parlement s'impose dans un bref délai, ne le croyez-vous pas ? Je veux la suivre ici.

— Je me perds en conjectures, à ce sujet, pour ma part . . . Sait-on même si on ne mettra pas le feu aux poudres auparavant ? dit le Docteur.

— Eh bien, nous organiserons la défense. La jeunesse d'aujourd'hui a du cœur, le sang vif, s'exclama Olivieri.

Il était content d'avoir fait biaiser l'entretien, de ne plus entendre le nom de Mathilde mêlé à des commérages indiscrets. Au fond, il comprenait le délicat procédé de son ami qui l'avertissait d'une situation qui menaçait de devenir dangereuse ou très désagréable pour lui et pour Mathilde. Il se promit plus de vigilance à l'avenir.

— Nous voici chez Perrault, mon ami. Tiens André Ouimet en sort. André ! appela la Dr Gauvin. Celui-ci se retourna, salua, puis se rapprocha. Il était de taille moyenne, très brun, avec une physionomie décidée, fort agréable. Vêtu avec correction, il n'avait pas, cependant l'élégance des amis dont il serrait en ce moment la main.

— Vous entriez chez Perrault sans doute ? Mon associé n'est pas au bureau. Il s'enflamme, en ce moment, aux bureaux de la *Minerve*, ou chez son beau-frère Fabre. Son éloquence fait à la fois mon admiration et mon désespoir. C'est un Cicéron-chevalier, un Romain doublé d'un preux. Où ne parle-t-il pas ?

— Nous allons retrouver Perrault chez M. Fabre, alors ? Hâtons-nous, Précourt. Vous nous suivez André ?

— Impossible. Au fait, Précourt, êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions ? Ferez-vous partie de notre société à l'automne ? Perrault, Ouimet et Précourt, quelle réunion d'avocats irrésistibles ! Ah ! ah ! ah !

— Je n'ai certes pas changé d'idée, mon ami, répondit Olivier en souriant. Il le retrouvait le même, cet André Ouimet avec lequel il avait passé ses joyeuses et inoubliables années d'étudiant.

— Alors, à bientôt, mes amis. Je cours à mon rendez-vous. J'arriverai un bon quart d'heure en retard.

En pénétrant dans la librairie de M. Edouard-Raymond Fabre, les jeunes gens y virent d'abord Rodolphe Desrivières et Thomas Storrow Brown. Des éclats de voix partirent soudain d'une petite pièce bien close placée au fond du magasin.

— On discute haut et ferme de ce côté, apprit Rodolphe Desrivières au Dr Gauvin et à Olivier. M. Denis-Benjamin Viger y donne la réplique à M. Papi-neau, quand ce n'est pas à notre brillant Charles-Ovide. Heureusement, M. Fabre préside à l'entretien. Son amour de la paix, sa grâce débonnaire, veillent sur ces volcans en éruption.

— Allons, allons, Desrivières, fit le Dr Gauvin, on croirait à vous entendre que vous êtes un ange de conciliation et de douceur.

— Chut ! fit Brown. On vient de clore l'entretien, je crois . . . Monsieur Précourt, vous avez été inspiré . . . M. Papineau ne se prodigue pas souvent, comme en ce moment. Et, encore moins, son sage, pondéré et vieux cousin, l'honorable Denis-Benjamin Viger. Les voici.

M. Papineau poussa une exclamation de plaisir en apercevant Olivier Précourt. Il le connaissait très bien, l'ayant vu souvent, enfant, puis jeune homme, à Saint-Denis, chez son oncle, le Dr Séraphin Cherrier.

— M. Précourt, dit le célèbre tribun en tendant la main à Olivier, il me fait plaisir de vous rencontrer. Je vous ai vu à la réunion de Saint-Laurent . . .

— Où vous nous avez éclairé l'esprit et affermi l'âme, cher maître, s'écria avec enthousiasme le Dr Gauvin.

— M. Papineau, nous vous suivrons jusqu'au bout du monde, quand vous le désirerez, murmura Rodolphe Desrivières que la timidité ressaïssait un peu.

— Bien, bien, jeune homme. Je n'en demanderai jamais autant . . . A bientôt, mes amis. Venez chez moi un de ces soirs . . . Mais informez vous auparavant si mon temps est disponible . . . Mon cousin, continua, le tribun, en voyant l'honorable Denis-Benjamin Viger s'approcher avec M. Fabre et Charles-Ovide Perrault, voici un représentant de la belle jeunesse de Saint-Denis-sur-Richelieu, Olivier Précourt.

— Un de mes futurs associés, un nouvel avocat, ajouta Charles-Ovide Perrault, en frappant sur l'épaule d'Olivier.

— Précourt ! murmura M. Viger. De Saint-Denis ? Mais je connais votre grand'mère très bien, jeune homme. Est-elle toujours aussi bonne que spirituelle ?

— Comme tous ceux de sa génération, Monsieur.

— Oh ! oh ! vous savez flatter ! Mais ça ne déplaît pas de respirer un peu d'encens à mon âge . . .

— M. Viger, demanda M. Fabre, vous ne voulez vraiment pas monter saluer ma femme ? Elle en serait si heureuse.

— Une autre fois, Monsieur, une autre fois . . . je vous prie. Tenez, voyez, ce Louis-Joseph, cet indomptable, il est déjà sorti. Il me faut le suivre aux bureaux de la *Minerve*, relativement à un article dont la teneur m'inquiète . . . Ah ! cette proclamation, signée par Lord Gosford, rempli pourtant de bonnes intentions à notre égard, quelle huile sur un feu déjà bien allumé . . . Je vous laisse le jeune Perrault, ajouta-t-il plus bas, à M. Fabre, en désignant celui qui parlait et riait avec les jeunes gens qui l'avaient aussitôt entouré. Quelle éloquence naturelle possède votre beau-frère ! Il ira loin, croyez-moi, à moins que les événements en décident autrement. Sait-on où nous allons en ce moment ? Nous vivons des heures terribles. Au revoir, M. Fabre, saluez votre femme pour moi. Puis, dites donc, ne pourriez-vous pas pacifier un peu toute cette jeunesse qui vient vers vous volontiers ? Elle me fait peur . . . Non, non, quittez-moi ici . . . À bientôt !



## XIX

### DEUX LETTRES

**E**N entrant dans sa chambre, à l'hôtel Rasco, un soir orageux de juillet, Olivier Précourt vit venir au-devant de lui le petit Michel. L'enfant avait l'air joyeux.

— Qu'est-ce qui se passe, Michel ?

— M. Olivier, il y a beaucoup de lettres qui vous attendent. Vous allez être content.

— Je l'espère, mon petit.

Quel changement dans l'attitude et les manières du petit orphelin qu'Olivier avait adopté quelques semaines auparavant. Vêtu avec une certaine élégance, il savait maintenant se présenter dans les réunions organisées par son protecteur. Il souriait et parlait peu. Discret par nature, il évitait avec adresse les questions qu'on lui posait sur les agissements des patriotes dont il était entouré. Il observait, par contre, avec une constance et une perspicacité étonnantes pour son âge. Les rendez-vous d'Olivier Précourt et de la belle Mathilde Perreault, de « la princesse », comme l'enfant continuait

de l'appeler, n'avaient pas de plus sûr gardien que lui. Plusieurs fois, il avait averti les amoureux de l'approche ou du père de la fiancée, ou d'un ami de son protecteur. Olivier disparaissait alors, et le petit garçon s'approchait de la jeune fille, dont il rassemblait les divers objets ou qu'il aidait à remonter à cheval. M. Perrault avait un jour questionné sa fille sur ce garçonnet qu'il apercevait souvent auprès d'elle. Mathilde avait haussé les épaules et appris à son père que les cousins Précourt envoyaient leurs messages par cet enfant qu'ils avaient presque adopté, vraiment. À son père, qui s'étonnait avec ironie de la fréquence des messages des parents de Saint-Denis, la jeune fille répliquait encore qu'elle n'y pouvait rien, pas plus lorsqu'il s'agissait des mots de ses cousins que de ceux que lui adressait, fréquemment aussi, le lieutenant Herbert Walker, qui se servait, lui, de son ordonnance. Cette allusion de la jeune fille à l'officier anglais dont la cour persistait, nonobstant le froid accueil qu'il recevait, avait réduit M. Perrault au silence. Pouvait-il risquer que l'indifférence de sa fille envers le jeune homme se changeât en aversion ? Il comptait d'ailleurs sur l'éloignement prochain du petit cousin des bords du Richelieu. Marie Précourt retournait à Saint-Denis, pour sa part, au début de juillet. Il serait alors plus délicat pour le jeune homme d'être assidu auprès de sa fille. Oui, un peu de patience, et il reprendrait son ascendant sur l'esprit de Mathilde qui finirait bien par épouser l'homme choisi par son père.

Conduit par Michel qui lui racontait les incidents de la journée, Olivier Précourt, qui était absent depuis la veille, l'écoutait d'un air distrait.

— Michel, dit soudain Olivier, as-tu aperçu ma fiancée aujourd'hui ?

— Oui, j'ai vu la princesse qui se promenait à cheval cet après-midi.

— Seule ?

— Non. Et l'enfant baissa la tête.

— Le lieutenant Walker l'accompagnait ?

— Son ordonnance aussi.

— Bien.

— La princesse avait l'air toute triste, reprit Michel. Vous ne lui avez pas écrit avant votre départ.

— De quoi te mêles-tu, petit ? Puis, tu sais qu'il faut dépister les soupçons de M. Perrault . . .

— Pourquoi n'enlevez-vous pas la princesse comme dans les contes de fées ?

— Ton moyen est extrême et fort dangereux de nos jours, reprit en riant Olivier. Bon petit Michel, continua-t-il, en frappant sur l'épaule de l'enfant, je crois que je puis compter sur toi quand il s'agit de mon bonheur.

— Oh ! oui. Mais que faire pour vous le prouver ?

— Enfant, la vie a parfois d'étranges retours. Qui sait si tu ne me rendras pas au centuple le bien que je te fais en ce moment ?

Rêveur et lointain, le jeune homme, tout en parlant, ouvrait la porte de sa chambre.

Sur la table, il aperçut, en effet, plusieurs missives scellées. Deux d'entre elles portaient, sur le cachet blanc de la poste, le nom de Saint-Denis.

— Il y a des nouvelles du Richelieu, vous le voyez, monsieur Olivier ?

— Oui. Et même, regarde cette lettre ! C'est le Dr Duvert qui l'a écrite. Il te regrette, peut-être.

— Il était si bon pour moi, M. le docteur . . . Je le regretterais aussi, moi, mais . . .

— Mais quoi ? demanda Olivier, qui s'installait dans son fauteuil, puis prenait une de ses pipes favorites que lui tendait Michel.

— Àuprès de vous, voyez-vous, qui êtes un patriote aussi fameux que M. Ovide Perrault, ou que M. Edouard Rodier, c'est impossible que j'aie des regrets, impossible . . .

— Alors, nous sommes heureux, mon petit Michel ?

— Oui, oui.

— À tes devoirs, alors. Je vais prendre connaissance de toute cette correspondance.

— Vous ne descendez pas souper ?

— Un ami s'est occupé, tout à l'heure, de me faire donner un bon repas. Ne t'inquiète pas.

— Tant mieux.

— Oui, le cousin que tu renies, Rodolphe Desrières, ajouta en souriant Olivier, m'a régélé comme un roi.

— M. Olivier, je ne le renie pas, vous le savez bien. J'obéis à ma pauvre maman qui m'a dit de me taire là-dessus. Toujours !

— Tu le mystifies, ce bon Rodolphe. Il retrouve en toi je ne sais quel aïeul . . . Il me faut, chaque fois, le convaincre qu'il doit se tromper sur cette prétendue ressemblance.

— Il me plaît, votre ami. Mais je ne parlerai jamais, jamais, de mes parents avec lui, reprit l'enfant de son petit ton décidé.

— Drôle de petit bonhomme ! Enfin . . . on verra, Michel, ce que l'avenir tirera de ton obstination. Allons, occupons-nous chacun de notre côté.

Olivier disposa d'abord des lettres des indifférents. Puis, il lut les deux pages que lui adressait le docteur Duvert. « L'effervescence populaire montait, montait, apprenait le docteur. Toute la vallée du Richelieu s'enflammait peu à peu. La proclamation de lord Gosford et l'ordre de milice du 21 juin, qui amenaient tant de démission d'officiers et de juges de paix, étaient commentés avec force injures et menaces. « Vous trouveriez aussi, si vous étiez ici, continuait le docteur, une certaine organisation de forces pseudo-militaires dans presque chacun de nos villages. La jeunesse, Olivier, la jeunesse surtout, clame sa révolte bien haut. À quoi pense donc lord Gosford de prendre de telles mesures prohibitives ? Puis, pourquoi ne songe-t-il pas à convoquer les chambres au plus tôt ? On y verrait plus clair ».

Olivier sourit en repliant la lettre du paisible docteur. Que ne se souvenait-il du proverbe, expressif et si vrai : « Qui sème le vent récolte la tempête ». N'y avait-il pas assez longtemps que le Canada français endurait l'insolence des colons anglais; que la Grande-Bretagne, trompée par ceux-ci, accablait de vexations et d'injustices les pauvres vaincus de 1760 ? « Nous ne sommes pas devenus, j'espère, un peuple de lâches et d'esclaves », se répétait Olivier Précourt, dont les mains se serraient.

Puis, sa physionomie rageuse changea. Un peu d'attendrissement parut dans ses yeux, tandis qu'il brisait le cachet de la lettre que lui envoyait sa grand'mère. Deux feuillets s'en détachèrent. Ils étaient couverts d'une grosse écriture. Olivier s'en amusa. Les deux feuilles étaient signées par la petit Josephte et l'une portait le nom de Michel Authier.

— Michel, fit-il il y a un mot pour toi. Viens le prendre. Vite !

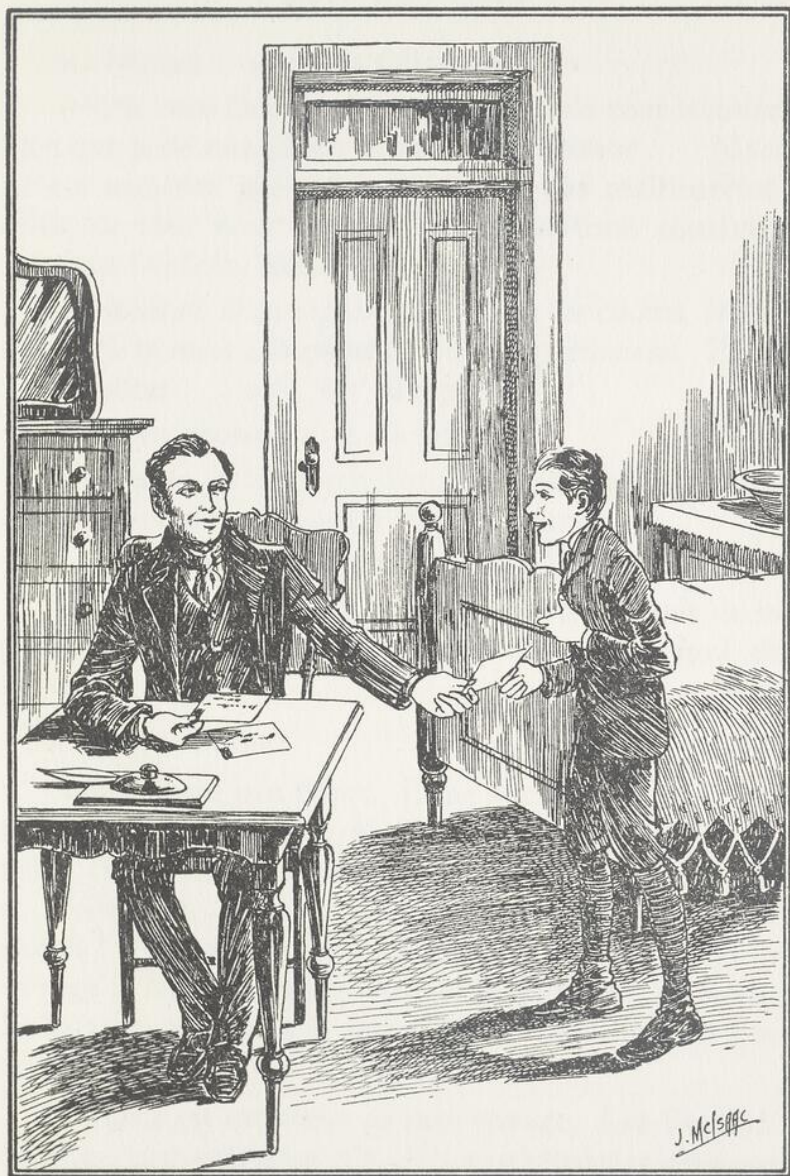
— Pour moi ? fit le garçonnet, étonné.

— Josephte ne t'oublie pas. C'est elle qui t'en assure sur cette feuille.

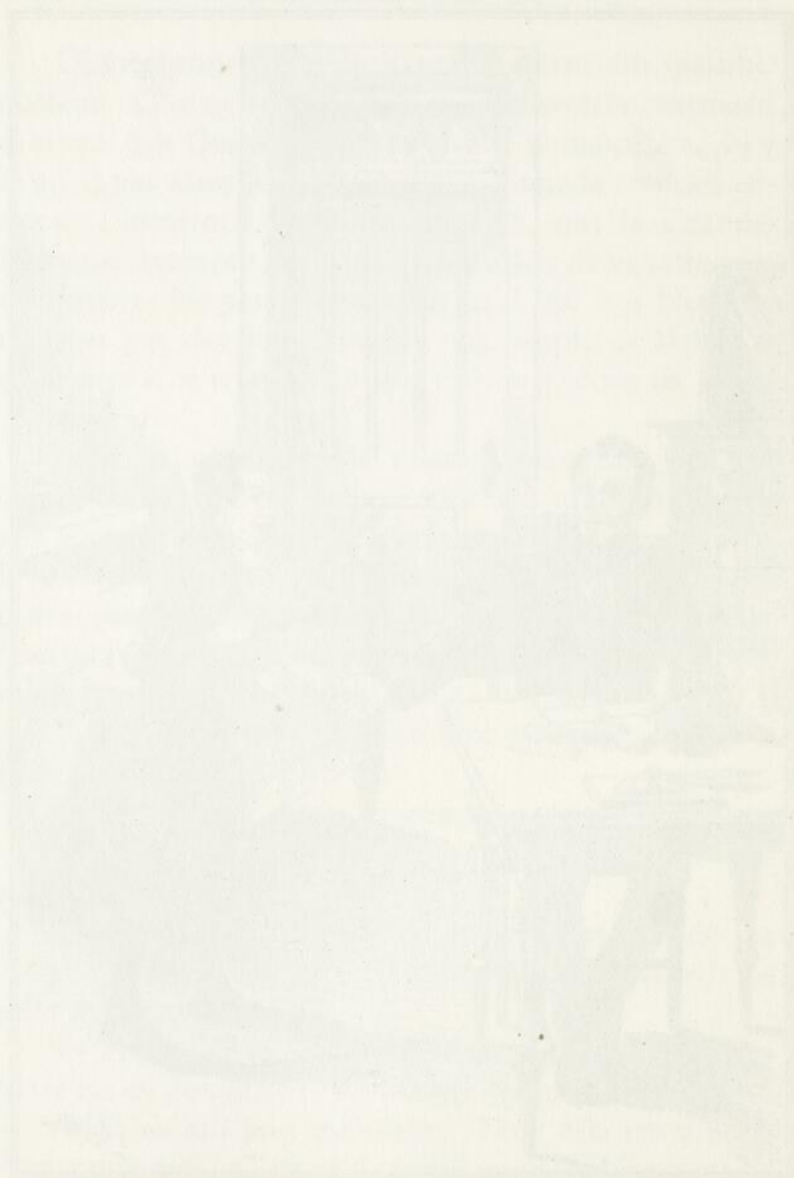
— Merci, monsieur. C'est la première fois de ma vie que je reçois une lettre. Comme ça fait plaisir ! Le cœur me bat.

— Parce que tu reçois une lettre, ou parce que cette lettre est de Josephte ? fit Olivier, taquin.

— Je ne sais pas, monsieur. Tout cela est si nouveau pour moi. C'est égal, votre sœur est bien gentille d'avoir pensé à écrire à un petit pauvre comme moi.



« Une lettre pour toi Michel! »



THE STUDY OF THE REV. FATHER [Name] [Location]

— Michel ! reprocha Olivier.

— Ne vous fâchez pas, monsieur, mais vous le savez bien que je ne suis qu'un orphelin abandonné . . . Mais ne me regardez pas ainsi, je ne suis pas malheureux, allez, de tout vous devoir, tout, tout, tout, continua plus bas l'enfant, bien ému.

— Michel, si tu reparles encore de ces choses, et sur ce ton, je te mets à la porte de mon appartement. Et tu y reviendras . . . tard, je t'en réponds.

— Bien, monsieur, je me tais . . .

— Lis ta lettre, petit fou. Josephite sera mécontente d'apprendre ton peu d'empressement.

Le silence régna de nouveau dans la chambre.

Et voici la lettre qu'Olivier Précourt recevait de la grand'maman qu'il chérissait et vénérât à l'égal de Mathilde :

« Mon cher enfant,

« Je suis un peu déçue. Il me semble que tu aurais dû revenir avec Marie, qui m'est arrivée hier de Montréal. Tu aurais pu retourner tout de suite, d'ailleurs, et si facilement. Ne sommes-nous pas dans la belle saison ? Non que ta sœur ait manqué de compagnes de voyage : Mme de Saint-Ours et les filles de Monsieur Debartzch prenaient le même bateau qu'elle. Ce que tu savais, sans doute.

« Marie est satisfaite de son voyage. Les Perrault ont été charmants pour elle. Il y a eu plusieurs réunions pour la jeunesse, nonobstant le troubles des esprits, que

les événements politiques n'entretiennent que trop. Octave Perrault est, paraît-il, sans pitié pour les patriotes. Marie croit qu'il a retenu de gros mots à leur adresse à cause de sa présence. Tu n'es pas épargné par le cousin qui me blâme, paraît-il, en outre, de ne pas te mettre mieux à la raison. Comme si je pouvais demander à mon grand de me sacrifier toutes ses convictions . . . Si tu es sincère, que puis-je contre l'indignation de ton cœur révolté . . . hélas ! avec raison ? Evidemment, je te voudrais moins belliqueux, plus accessible au raisonnement d'un LaFontaine, qui aime son pays, lui aussi. Mais la fougueuse éloquence de M. Papineau t'aveugle. Je le voudrais moins orateur et plus juriste, ce grand homme, du moins en ce moment.

« Lorsque j'ai demandé à Marie si Mathilde semblait contrariée de la mauvaise humeur de son père envers toi, elle a haussé les épaules. « Vous vous doutez bien, grand'mère, que Mathilde, à cause de cela, est triste plus souvent qu'à son tour. Elle doit recevoir dans son salon, et très souvent, un officier anglais, qui ne lui plaît pas, et, très rarement, un cousin qu'elle aime . . . Oh ! c'est plus que visible : Olivier est l'homme de son cœur. Je les ai accompagnés dans de petites promenades sentimentales et clandestines assez souvent pour en juger. Même, je soupçonne certaines choses . . . Il y a, figurez-vous, à l'annulaire de Mathilde un anneau d'or que j'ai vu souvent au doigt d'Olivier. Je n'ai rien demandé. A quoi bon ? Mon cher frère ne me répondrait pas, et Mathilde de façon si vague . . . Puis, qu'est-ce que mes paroles de blâme pourraient bien leur faire ?

Car je les blâme, grand'mère. Le moment est mal choisi d'engager sa parole, surtout pour Olivier, qui se compromet de plus en plus aux yeux du cousin Octave, en ne recherchant que la compagnie des patriotes les plus exaltés : Charles-Ovide Perrault, Robert Nelson, Rodolphe Desrivières, le Dr Gauvin et combien d'autres encore . . . Oh ! je sais, moi, que ce n'est pas leur influence qui rend Olivier extrémiste en politique, car il pourrait leur en remontrer là-dessus, n'est-ce pas ? D'ailleurs, ils sont tous d'extraordinaires amoureux, malgré cela, ces patriotes. Avec eux, la politique et l'amour marchent de front : Louis Perrault se marie avec Marguerite Roy, le 15 août prochain ; Ovide, son frère, se marie lui aussi dans quinze jours, avec Mathilde Roy, aussi inconséquente, cette Mathilde, que notre cousine. Car, enfin, comme le clame en maugréant le cousin Perrault, « il y a de la poudre dans l'air partout dans le Bas-Canada par la faute de MM. Papineau, Nelson et autres orateurs ou meneurs populaires . . . Il a raison, il a raison ! »

« Tu vois que Marie m'a fait beaucoup de confidences à ton sujet. Je ne sais que penser. Si je n'avais confiance en ton jugement, je m'étonnerais de te voir t'engager secrètement avec Mathilde. Tu me connais. Je n'approuve pas des fiançailles à l'insu des parents. Rien ne pressait, il me semble. A moins que ce jeune Anglais n'ait été susceptible de gagner, par sa cour empressée, les faveurs de Mathilde. Ce dont je doute. Puis, as-tu songé à la colère assez justifiée de son père lorsqu'il apprendra votre conduite indélicate à son

égard ? . . . Je t'en prie, Olivier, rassure-moi. Si tu as échangé des promesses sérieuses avec Mathilde, ne la contrains pas de les suivre jusqu'au bout. Le respect dû aux parents ne doit pas être lettre morte, ni pour toi, ni pour elle. Si, comme je l'espère, tu n'es pas allé si loin, essaie de mettre de la mesure en tout, pour ne pas déplaire de façon irrévocable au père de ta cousine. Sois patriote, c'est très bien, mais sans y mettre cette passion qui te porte à parler avec trop de véhémence, ici et là, aux côtés de MM. Rodier et Perrault. Sois amoureux, cela aussi c'est dans l'ordre, mais sans rien exiger d'un cœur de jeune fille prêt à se donner, à se dévouer jusqu'aux plus pénibles sacrifices.

— « Pardonne-moi de prêcher, mon grand. Parlons maintenant d'autre chose. Je suis très contente que tu te sois chargé de l'avenir de Michel, ce petit protégé de l'abbé Chartier, de Saint-Benoît. Tu accomplis ce que ta grand'mère aurait voulu faire. Et c'est bien ce que j'ai écrit à M. le curé de Saint-Benoît tout à l'heure. Va-t-il en être heureux ! Notre petite Josephte a battu des mains à la nouvelle de tes projets charitables, malgré les mots dédaigneux de sa sœur . . . moins enthousiaste ! La pauvre Marie possède un orgueil de caste qui ne s'améliore guère. Elle projette un voyage aux États-Unis, cet automne. Je ne m'y opposerai point. Il règne ici une telle effervescence qu'il pourrait bien surgir quelques ennuis graves pour elle . . . Tu sais qu'elle n'est guère patriote.

« Josephte t'envoie un mot d'affection. Elle n'oublie pas le petit Michel qui vous plaît tant à tous deux

que je suis bien obligée de faire comme vous. Je t'attends, mon enfant, dans la semaine qui suivra le mariage du charmant Charles-Ovide Perrault. Tout le monde le prise, je le vois, dans la vallée du Richelieu, comme dans l'île de Montréal et ailleurs.

« Ne t'inquiète pas trop de ma santé. Le cœur ne bat pas comme à vingt ans . . . mais qu'importe puisqu'il peut encore très bien battre pour vous, pour vous seuls, mes petits-enfants. Avec les baisers de

GRAND'MÈRE

« Saint-Denis-sur-Richelieu, 6 juillet 1837. »

Olivier avait un pli soucieux au front en repliant la lettre de sa grand'mère. Les blâmes qu'elle lui infligeait, avec une douceur aussi affectueuse que pénétrante, le troublaient. Pauvre Mathilde ! . . . Il avait exigé beaucoup d'elle, en effet, dans sa crainte d'un rival . . . peu dangereux, en somme. Sans doute, il eût préféré parler de son amour unique pour Mathilde d'abord avec le cousin Perrault. Il l'aurait prié, supplié de consentir à des fiançailles immédiates. Mais il était si sûr d'aller au-devant d'un échec qu'il n'avait pas osé. Ah ! si sa grand'mère avait vu l'enthousiasme du cousin pour ce prétendant qui avait nom Herbert Walker, lieutenant de Sa Majesté le roi d'Angleterre, elle aurait excusé le geste imprudent de son petit-fils, au lendemain d'une terrible nuit d'angoisse.

« Geste imprudent ? Non, non, se disait Olivier, mais bien décision spontanée d'un cœur qui ne veut pas perdre un trésor sans prix. Puis . . . se répétait aussi

Olivier, notre secret nous laisse de la latitude. Je ne le trahirai jamais le premier. Quant à Mathilde, et je le lui dirai demain, elle en usera en toute liberté . . . Ainsi, conclut Olivier, dont le front se rassérénait, tout n'est pas aussi grave que l'écrit ou le craint grand'mère. Je suis prêt, sans doute, à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour que mon pays retrouve sa liberté, et alors Mathilde, si je meurs, redeviendra libre . . . Mais, moi vivant, personne, non personne, ne me l'enlèvera. Ah ! ah ! Grand'mère ne m'a pas encore entendu sur tous ces événements. Je serai près d'elle au mois d'août. Je la convaincrai bien de l'opportunité du geste qu'elle me reproche. »

La lettre de la petite Josephte fit rire beaucoup le jeune homme. Elle le toucha aussi. Voici ce que lui disait entre autres la fillette qu'il adorait :

« Tu sé, l'autre jour, jà vu Marie Lacasse et bien dotres petite fille qui ont di quels voulait aitre des patriotes come leur papa et leur frère. Et que si on se battait à Saint-Denis, ou ailleurs, elle serait là pour édé. Marie Lacasse croit que des enfan comme nous fera mieux de prié tout le tam des batailles . . . Qu'en pance-tu, Olivier ? Je le demande ossi à Michel dan la lettre que tu lui donnera, mon bon frère que j'aime tant.

Gros baiser de

JOSEPHTE. »

— Eh bien, Michel, tu es content des nouvelle que te donne Josephte ? Tu vois, ton enthousiasme pour les patriotes gagne ma petite sœur.

— Monsieur Olivier, c'est plutôt, je crois, parce qu'elle vous aime et vous admire.

— Allons, allons, n'exagère pas . . . En tout cas, je vais à Saint-Denis et les reverrai en août . . . Où en seras-tu, Michel, dans tes cours, vers cette date ? Me suivras-tu ?

— Je ne crois pas pouvoir vous accompagner, répondit Michel en soupirant. Mon répétiteur dit que je n'ai pas une minute à perdre d'ici au milieu d'octobre.

— Oh ! oh ! Et si j'ai besoin de toi auparavant.

— Si vous avez besoin de moi, c'est différent. Je suis prêt à partir quand vous le voudrez. Tant pis pour mes cours ! Vous d'abord !

— Tu es sincère, Michel ? demanda en souriant Olivier.

— Oh ! M. Olivier . . .

— Bien. Mais ton obligeance ne sera pas mise à une si rude épreuve. Je te confierai, durant mes absences, à une vieille amie de ma grand'mère. Elle aime beaucoup soigner, à l'occasion, de braves petits garçons comme toi. Ah ! . . . tes devoirs sont finis, Michel ?

— Il est dix heures, Monsieur.

— Bien. Couche-toi, alors. Je vais répondre à Grand'mère quant à moi, car, je le vois, je ne serai pas dérangé ce soir. Je ferai ensuite comme toi, mon enfant.

— Bonsoir, Monsieur !

— Bonsoir, Michel. Dors bien.





## XX

### COMPLICATIONS

UN peu avant le mariage de Charles-Ovide Perrault et de Mathilde Roy, une nouvelle alarmante parvint à Olivier. Sa grand'mère faisait une grave crise cardiaque. Le jeune homme n'eut pas un instant d'hésitation. Il boucla ses malles, après avoir écrit quelques lettres urgentes dont il chargea Michel. Les mots d'inquiétude folle qu'il adressa à Mathilde furent signés des initiales O. P. Puis il conduisit Michel à l'amie de sa grand'mère qui le reçut avec quelle tendresse empressée.

Michel aurait bien voulu faire le voyage avec son protecteur, mais il se heurta à un refus formel.

« Plus tard, je te ferai venir, si les événements m'y obligent, expliqua avec bonté Olivier, qui voyait les yeux de l'enfant s'attrister. Je veux d'ailleurs écrire à Mathilde à l'adresse de cette maison. Tu sais déchiffrer mon écriture, tu reconnaîtras bien vite le nom de la princesse sur l'enveloppe. Que ce soit de tes mains qu'elle reçoive mes lettres, tu entends, que personne

d'autre ne se charge de ce soin. Tu es au courant de ses heures de sortie, du but ordinaire de ses promenades. Tu la rejoindras à quelque moment propice sans qu'on te voie. Tu agiras de même pour les lettres que j'enverrai à quelques amis. Acquitte-toi bien de ces tâches secrètes, mon petit homme, et dis-toi que tu me rends service en agissant ainsi. Je ne te recommande pas l'application à l'étude, tu vas au delà de mes désirs. Qui sait si nous n'allons pas faire de toi un savant quelque jour . . . Et maintenant, disons-nous adieu, Michel. »

Le lendemain, de bon matin, Olivier Précourt s'embarquait à bord de la *Félicité du Richelieu*. Appuyé sur l'un des garde-fous du bateau, il regardait s'éloigner Montréal. Il y laissait beaucoup de son cœur . . . Comme cela lui avait semblé dur de ne pas pouvoir causer avec Mathilde la veille au soir. Mais alors qu'il passait devant sa porte, il avait vu le lieutenant Walker entrer dans la maison de sa fiancée en compagnie de M. Perrault, dont la figure rayonnait de satisfaction. Le front d'Olivier s'était couvert de nuages.

Ah! si Mathilde allait finir par plier devant la dure volonté paternelle . . . Elle pleurait souvent depuis quelque temps. Elle racontait à Olivier de petites scènes journalières fort pénibles. Elle l'assurait chaque fois non de sa fidélité, cela va de soi, mais de sa détermination à n'épouser que lui, ou . . . d'entrer au couvent. Olivier lui répliquait alors que la grille de l'Hôtel-Dieu de Montréal ne lui ferait pas peur et qu'il irait la réclamer bien vite si elle donnait suite à ce projet.

« Oh ! je ne serais pas jaloux de Dieu, mon amie, ajoutait-il plus sérieusement, et si je laisse ma peau dans quelque duel ou . . . combat, — ne peut-on s'attendre à tout en ce moment ? — cela ne me déplairait pas de vous savoir vivant et priant sous le voile et la guimpe. »

Mais au fond de lui-même le jeune homme était rempli de craintes. Mathilde était parfaitement dévouée à son père et ne le heurtait jamais en rien. C'était bien la première fois qu'elle osait s'opposer à ses vues. Soutiendrait-elle longtemps ce rôle difficile ? Lui parti, elle se sentirait moins brave, moins encouragée par la vue d'un amour ardent et profond comme le sien.

Il ne put méditer longtemps sur ces angoissantes questions, car le capitaine du bateau s'approcha et engagea la conversation sur les événements récents . . . La démission du lieutenant-colonel Ignace Raizenne, qui avait refusé de lire l'ordre de milice du 21 juin à la tête de son bataillon, enchantait le capitaine. Il connaissait ce vieil ami, cet officier aux cheveux blancs, ce vétéran de la guerre américaine de 1813.

« Il lui avait été impossible, répétait le capitaine, de lire la proclamation du gouverneur sans souiller, par le fait même, ses cheveux blancs et la cause qu'il défendait et servait. »

Le capitaine se frottait les mains au comble de l'enthousiasme.

« Hé ! celui-ci, on ne peut lui reprocher d'être trop jeune, ni sans bravoure, n'est-ce pas, M. Olivier ? »

— En effet, capitaine. Mais pourquoi reprocher aux jeunes de ressentir vivement une injure ? D'en mesurer très bien la portée ? Lorsqu'il s'agit de la patrie, vieux ou jeunes frémissent de la même façon, je vous assure.

— Mais j'en suis convaincu pour ma part. Seulement, lorsque je vois un homme de mon âge se camper fièrement en face d'une situation lamentable, je m'en réjouis jusqu'aux larmes. La générosité, l'abnégation, le désintéressement, sont plus faciles aux jeunes qu'aux hommes mûrs, allez, mon ami. Que voulez-vous, la vie enfume les bons élans . . . Mais vous avez l'air inquiet, M. Olivier ? Qu'y a-t-il ?

— Je me rends auprès de ma grand'mère, dont les crises cardiaques se rapprochent de plus en plus.

— Cette pauvre Mme Précourt ! Espérons qu'elle s'en sauvera comme d'habitude.

— Merci. Arriverons-nous tard ce soir ?

— Nous serons en avance, au contraire. La journée se montre belle.

Vers huit heures, alors que le soleil disparaissait dans un horizon rutilant d'or et de couleurs, Olivier pénétrait dans la vieille maison familiale. Josephte courut se jeter dans ses bras en pleurant. Sophie parut dans le haut de l'escalier, à droite du large hall, un doigt sur sa bouche. Puis elle descendit et accueillit le jeune homme par ces mots :

« Monsieur Olivier, que je suis contente ! Madame vous demande sans cesse.

— Comment est-elle en ce moment, ma bonne Sophie ?

— Elle semble reposer. Tant que dure l'effet d'un remède que lui a prescrit le docteur, elle est ainsi. Mais ensuite comme c'est pénible de la voir mal respirer.

— Où est Marie ?

— Les Debartzch la promènent un peu. Tous les soirs, ils reviennent ainsi.

— Ma petite Josephte n'est pas invitée ? demanda Olivier à la petite qui s'appuyait à son bras.

— Oh ! oui, répondit Sophie pour elle. Mais il n'y a pas moyen de l'éloigner de la maison.

— Je veux être près de grand'mère, toujours. Ses yeux me cherchent. Olivier.

— Venez souper, Monsieur. Josephte va retourner là-haut et m'appellera s'il y a lieu. Va, ma petite fille, hein ?

— Olivier, tu viendras tout de suite près de grand'mère quand tu auras soupé ? dit Josephte, d'une voix suppliante.

— Je voudrais déjà y être, mais Sophie dit qu'elle repose, vois-tu . . .

— Oui, oui, M. Olivier. Attendez qu'elle s'éveille d'elle-même. Elle supportera mieux la joie de votre retour.

Le docteur Cherrier, aidé du Dr Nelson, tinrent tête avec succès à la grave maladie. Peu à peu la grand'mère Précourt vit s'éloigner les suffocations épuisantes.

La vue journalière d'Olivier contribua à ce rétablissement dont on douta longtemps.

Vers le milieu d'août, tout danger disparut. Mais que de précautions à prendre afin d'éloigner « une rechute qui serait fatale, cette fois », avait déclaré le docteur Cherrier. A Olivier seul, il avait ajouté que le cœur de sa vieille amie pourrait bien aussi s'arrêter tout simplement de battre, un moment ou l'autre, et cela sans souffrance ni luttés. La mort la prendrait dans un sommeil paisible, peut-être. Tout comme un petit enfant, elle s'endormirait dans le Seigneur.

Le jeune homme avait penché tristement la tête en écoutant le verdict du docteur. Il se disait que tout semblait se compliquer dans sa vie. Là-bas, à Montréal, Michel se désolait de ne plus pouvoir rencontrer la jeune fille. Était-elle malade ? Pourtant, M. Desrivières, qui lui parlait longuement d'elle, quand il la rencontrait, lui avait dit que Mathilde se portait assez bien mais que sa figure semblait d'une mortelle tristesse . . . que son père l'accompagnait maintenant partout.

« Que dois-je faire, M. Olivier, dites ? demandait Michel. Je connais un moyen de grimper, le soir, le long des gouttières, et d'arriver presque à sa fenêtre. Mais la persienne est fermée depuis huit jours.

Les nouvelles politiques ne valaient guère mieux. En face de l'agitation populaire croissante, lord Gosford s'était enfin décidé à convoquer les Chambres, le 18 août. Mais il était facile de prévoir que cela n'irait pas. La dissolution semblait déjà imminente. Et alors,

qu'advierait-il ? L'organisation pour la rébellion avançait partout. Olivier pourrait certes retourner aider à ses amis, à Montréal. Marchessault et le Dr Duvert suffisaient à la besogne. Mais il y avait sa grand-mère . . . elle était à peine remise de sa cruelle crise.

Un matin, il entendit qu'elle l'appelait sur la galerie où venait de l'installer confortablement Sophie. Josephite était assise à ses pieds et feuilletait un livre d'images.

— Me voici, grand-mère, dit le jeune homme. Quelle joie de vous voir respirer l'air frais de cette belle matinée d'août.

— Olivier, j'ai des nouvelles pour toi. Tiens ! regarde cette enveloppe. Elle se trouve glissée dans une lettre que m'envoie une de mes vieilles connaissances. Elle est de . . .

— Mathilde ? Non, ce n'est pas possible, grand-mère. Enfin !

— Mon grand, fais appel à ton courage. Cette lettre . . . j'en ai peur !

— Je m'attends à tout. Mais tout de même, je sais à l'occasion défendre mon bien. Si vous croyez que la mesquine opposition du cousin Octave . . . Tiens, laissez-moi m'éloigner. J'aperçois Marie. Elle n'a pas à connaître tout de suite les nouvelles, quelles qu'elles soient. Josephite, va donc un peu courir dans le jardin avec notre bon chien. Cela m'exaspère de l'entendre ainsi se plaindre.

— Comme tu es nerveux, Olivier, fit la grand-mère en soupirant.

Le jeune homme haussa les épaules, mais embrassa avec affection la petite Josephte qui s'empresait d'obéir.

— Je reviendrai causer avec vous quand vous serez seule, dit tout bas Olivier en se penchant sur la main de son aïeule, tandis que sa sœur Marie s'avavançait vers eux à pas lents.

— Bonjour, grand'mère, fit Marie. Comme ce cher frère sait m'éviter. Regardez-le filer.

— Mais non, Marie, je t'assure. Ta promenade a été agréable, hier soir ?

— Triste plutôt. M. Debartzch continue de recevoir des lettres menaçantes. Ils perdent la tête, ces patriotes !

— Chut, Marie !

— La session se terminera bientôt, paraît-il. Le désordre est terrible à la Chambre.

— Où allons-nous, hélas !

— Le mieux c'est de ne pas y penser. En tout cas, vous vous rétablissez, cela ne laisse plus aucun doute : je ferai dès septembre mon voyage chez nos cousins de Boston. Si j'emmenais Josephte ?

— Ce serait très bien.

— Puis, grand'mère . . .

— Qu'est-ce qu'il y a, Marie ? Parle. J'ai été si malade, si près de la mort, que les événements de ce monde ne peuvent me troubler très profondément, je t'assure. Je m'attriste pour vous seulement.

— Précisément.

— Allons, parle !

— Eh bien ! Mathilde Perrault, après une scène terrible avec son père, durant laquelle elle a refusé le capitaine Walker, déclaré son amour et les promesses échangées avec Olivier, s'est vue presque jetée à la porte de la maison paternelle. Elle s'est alors résolue d'entrer à l'Hôtel-Dieu. Elle est un peu folle, la pauvre enfant. Ce serait une singulière vocation.

— Cela s'est vu pourtant, Marie. Et ces amoureuses contrariées ont fait de saintes religieuses. Connaît-on toujours bien les vues de Dieu sur nous ?

— Enfin ! C'est l'événement du jour dans les cercles mondains de Montréal.

— Pauvre Mathilde et . . . pauvre Olivier !

— Aussi, s'il ne s'était pas montré si violent patriote.

— Ne dis pas cela, Marie. Ton frère a un noble cœur et ses convictions doivent être respectées, ici du moins.

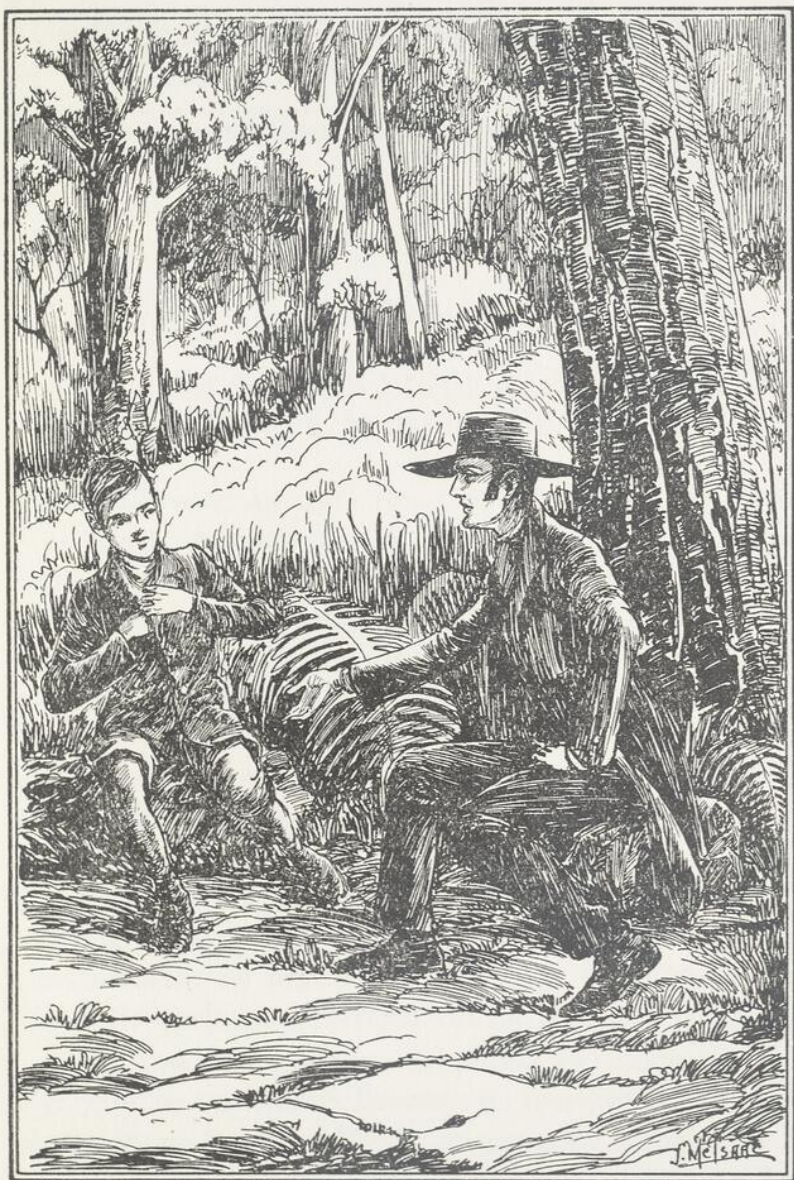
— Bien, grand'mère. Je suis peinée pour lui, vous le savez, qu'il le croie ou non.

— Ne lui en parle pas la première, n'est-ce pas ?

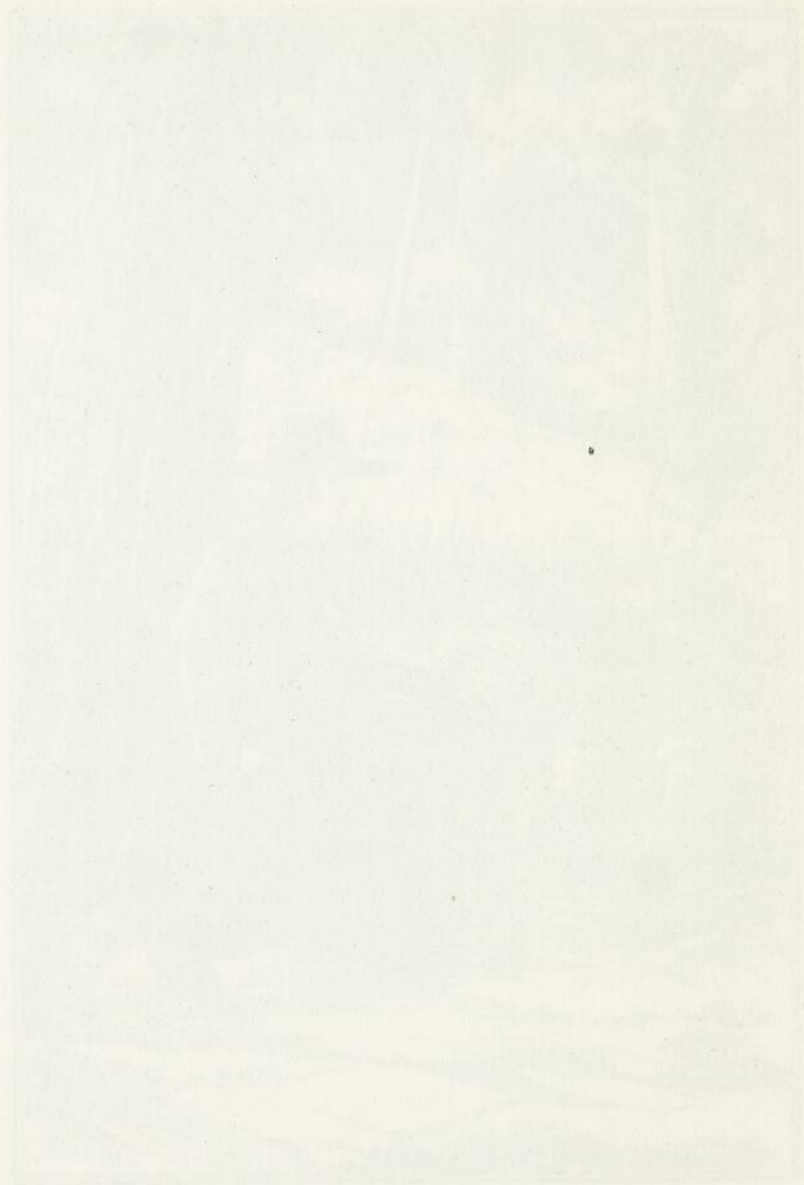
— Naturellement . . . Tenez, le voici. Quelle pâleur ! . . . Je rentre, grand'mère, en passant par l'autre côté du jardin.

— C'est délicat de ta part, Marie. Va donc.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



« Donne cette lettre, Michel! »





XXI

« BEAU PAGE, MON BEAU PAGE, QUELLES  
NOUVELLES M'APPORTES-TU ? »

LE trente août au soir, vers cinq heures, Olivier Précourt attendait sur la véranda du presbytère de Saint-Denis l'arrivée du bateau venant de Montréal. Il s'y trouvait en compagnie du jeune vicaire de la paroisse, l'abbé Charles-Irénée Lagorce, qui avait été son compagnon de collègue, à Saint-Hyacinthe. Le curé, l'abbé François-Xavier Demers, devait débarquer le soir même avec plusieurs personnes que les événements avaient attirées à Montréal.

Olivier Précourt restait songeur. Il écoutait un peu distraitement son interlocuteur. Celui-ci commentait certains incidents du village qui témoignaient du mécontentement de plus en plus général, et même de la colère de quelques habitants contre le gouvernement.

— Mon cher Lagorce, remarqua en souriant Olivier, comme tu sembles heureux de manifester ton vrai sentiment au sujet des *Habits rouges* et de la maladroite proclamation de Lord Gosford ? Tu n'es pas tous les

jours à pareille fête. Je suis le plus complaisant des auditeurs.

Le jeune prêtre demeura interdit quelques instants. Olivier le considérait l'air narquois.

— Écoute, Précourt, dit-il enfin, il ne faut rien exagérer. Je suis de tout cœur, il est vrai, avec mes compatriotes qui souffrent encore plus qu'ils ne s'indignent et se révoltent. Du moins, à mon avis. Advenant des événements plus graves, tu sais bien que je suivrai les conseils de Mgr Lartigue.

— Bah ! tu parles et raisones comme le bon curé Blanchet, à Saint-Charles. Mais je ne sais pourquoi, il me semble que tous deux, advenant le pire, comme tu dis, vous nous béniriez encore . . . C'est que, n'est-ce pas, vous êtes d'abord de tout cœur avec nous. Lagorce, insista Olivier, en frappant sur l'épaule du vicaire, qui hochait la tête, les yeux inquiets, Lagorce, tu le sais bien, que la bonté dirige tout chez toi, tandis que M. le curé Demers impose à son cœur une loi rigide. Aucune trace de sentimentalité dans ses avis. Avoue-le.

— C'est un saint prêtre, Olivier. Son énergie est peu commune.

— Évidemment. Rien ne le ferait trembler. Au lieu que toi c'est en tremblant peut-être qu'on te verrait dans la mêlée, mais tu y viendrais tout de même, par affection pour nous.

— Notre curé possède un esprit pondéré. Il voit loin. Et quelle probité !

— Je ne nie rien, voyons. Je connais sa rigoureuse droiture. Depuis trois ans qu'il est parmi nous, il m'est

arrivé souvent de causer avec lui. Ma grand'mère l'estime. Elle a espéré durant quelque temps que sa fermeté pourrait rétablir l'équilibre dans mon esprit très entier. Quel piteux élève M. le curé a trouvé en moi ! Je n'aurai jamais cet esprit conciliateur qu'il me prêche.

— Je n'en doute pas, avec ta manie de dégaîner au premier mot un peu vif . . . Tu ne changeras donc jamais, mon cher Précourt ?

— Pourquoi ? Ce sont les événements qui devraient changer, non moi. Pour le moment, je me trouve supérieur à eux, dit Olivier en riant.

— Oh ! oh ! si tu t'admires . . .

— Lagorce, vois donc ! N'est-ce pas la *Félicité du Richelieu* qui pointe là-bas ?

— En effet.

— Que nous apporte-t-elle ? Je n'en puis plus de demeurer sans nouvelles.

— Pourquoi ne te rends-tu pas à Montréal ? Ta grand'mère me paraît rétablie.

— Elle m'a prié de lui accorder encore quelques jours. Ils achèvent . . . Si j'apprends quelque nouvelle extraordinaire, il se pourrait que je parte dès demain matin.

— Quel air sombre, soudain, mon ami !

— Qui n'a pas ses contrariétés . . . personnelles, en plus des malheurs publics.

— Tu sembles comblé . . .

— Oui, on le dit . . . Allons, Lagorce, ne me confesse pas . . . Descendons plutôt au-devant des voyageurs.

— Tu ne reviens pas souper avec nous ?

— Excuse-moi. Ma grand'mère retarde le souper jusque vers huit heures, ce soir. On viendra au-devant de moi en voiture, tout à l'heure.

Quelle animation dès que les chaloupes, venues de l'île Madère, à cause des eaux basses, purent glisser sur la terre ferme. Le curé Demers débarqua le premier. Son front était soucieux. Il salua cependant avec cordialité son vicaire et tendit la main à Olivier.

Tou à coup, le jeune homme poussa un cri de surprise et, s'excusant, bondit en avant. Dans la deuxième chaloupe qui approchait, il venait d'apercevoir auprès du Dr Séraphin Cherrier son petit protégé Michel.

Le Dr Cherrier débarqua avec l'aide d'Olivier tandis que Michel voyait aux bagages. L'enfant avait souri craintivement à Olivier.

— Olivier, dit le docteur en remontant vers sa maison avec le jeune homme, sais-tu que le petit homme qui marche à mes côtés en a eu de la veine de me rencontrer sur le quai, à Montréal ? Il s'y trouvait en détresse. Il désespérait de pouvoir partir. « Sans argent, sans amis », m'a-t-il dit.

— Bien docteur. J'aurai tout à l'heure le mot de cette énigme. Je saurai s'il y a eu escapade, aventure ou mission extraordinaire.

— Oh ! monsieur Olivier ! s'exclama Michel avec tristesse, ne croyez pas que je sois parti sans de graves raisons . . .

— A tout à l'heure les explications, Michel, répartit avec plus de douceur Olivier. Docteur, si vous le

permettez, j'entrerai quelques instants chez vous. Je suis en dette . . . Je veux solder les frais de voyage de mon jeune déserteur, n'est-ce pas ?

— Rien ne presse, mon ami. J'irai tout probablement, demain, faire une petite visite à votre grand'mère. Elle va de mieux en mieux, j'espère ?

— Je le crois. Mais les nuit sont mauvaises. L'oppression augmente, dirait-on, aux heures du matin.

— Que voulez-vous ? Nous sommes ainsi, les vieilles gens, entre ciel et terre, le plus souvent . . .

— Ne parlez pas ainsi, de grâce !

— Je me tais forcément. Me voici à la maison . . . Tiens, ma chère vieille femme m'aperçoit . . . A demain, Olivier. N'ayez pas cet air soucieux. Votre grand'mère a une énergie qui la maintiendra quelque temps parmi nous. Puis, vous en prenez un tel soin. Et du moment que rien de trop tragique ne survient à ses petits-enfants . . . Au revoir, Michel. Tu as été un bon petit compagnon de voyage . . . Oh ! Olivier, les affaires politiques ? Ça va de mal en pis. Le parlement est dissous depuis le 28 août.

Dès que le docteur Cherrier se fut éloigné, Olivier Précourt mit la main sur l'épaule du petit garçon.

— Michel, enfonçons-nous dans ce coin plein d'ombre. Je connais un chêne, pas très loin d'ici, où nous pourrons causer sans crainte d'être dérangés. Alec et la petite sœur Josepte ne viendront au-devant de moi, en voiture, que vers sept heures et demie. Nous avons donc une bonne heure devant nous.

— Eh bien ! Michel ? demanda Olivier quelques minutes plus tard.

— Monsieur Olivier, dit l'enfant en baissant la tête, je ne sais comment vous raconter ces choses.

— Ah ! fit le jeune homme, en examinant la contenance du petit. Mais tu as, paraît-il, de graves raisons à me donner au sujet de ce voyage que je n'approuve pas du tout. Pourquoi craindre de t'expliquer ?

— Ce n'est pas à cause de moi, monsieur, que je me sens embarrassé, que j'hésite . . . mais de vous !

— Tu deviens de plus en plus étrange.

— Aidez-moi, monsieur ! . . . Je sais que je vais vous faire de la peine, et je ne le voudrais pas, allez.

— Tu es idiot, mon petit, fit Olivier en fronçant les sourcils. Tu me crois moins brave que toi ? . . . Allons, reprit le jeune homme avec impatience, parle nettement et tout de suite, n'est-ce pas, Michel ?

— Il s'agit de la princesse, monsieur.

— Bien. Alors ?

— Je l'ai vue, il y a deux jours. J'ai réussi, un soir, vers dix heures, à grimper jusqu'à sa fenêtre. J'ai suivi les gouttières . . . Elles étaient très solides et toutes en pentes . . . J'ai frappé. La princesse a poussé un cri en m'apercevant, mais elle m'a reconnu bien vite et, d'un saut, je me suis trouvé dans sa chambre.

— Tu en as de belles manières ! Ma fiancée n'a pas cru, au moins, que j'y étais pour quelque chose ?

— Votre fiancée ? . . . Oh ! monsieur Olivier, elle m'a appris avec des larmes dans les yeux qu'elle ne l'était plus . . .

— Tu étais un bien jeune confident pour apprendre tant de choses, fit Olivier un peu sèchement. Poursuis . . .

— C'est presque tout ce qu'elle m'a dit, monsieur . . . Elle m'a ensuite demandé de demeurer une heure près d'elle, mais seulement si je le pouvais. Son père était absent. Elle voulait vous écrire une lettre « que personne autre que vous ne verrait, personne ». Elle me l'a fait promettre sur mon honneur. Je ne sais pas très bien ce qu'elle entendait par là. Mais il n'y avait pas de danger qu'une lettre de la princesse pour vous passât par d'autres mains que les miennes.

— Tu as cette lettre, Michel ?

— Oui.

— Donne. Tout de suite, hein ?

Le petit garçon sortit une lettre ouverte, non cachetée, de sa poche et la tendit, les yeux bas, à son protecteur. Sa figure était toute rouge.

— Voilà qui est bizarre, s'écria Olivier. Une lettre importante est scellée d'ordinaire.

— Elle l'était, monsieur, fit l'enfant à voix basse.

— Michel, je ne puis croire que tu l'aies ouverte ?

L'enfant ne répondit pas.

— Regarde-moi en face, Michel. Qui a ouvert cette lettre ? Toi ? Ou . . .

— Ni moi ni personne, monsieur.

— Tu commences à m'énerver. Où est l'enveloppe de cette lettre, Michel ? demanda sévèrement le jeune homme.

— La voici, monsieur Olivier, dit soudain l'enfant. Et il tendit à Olivier, en détournant la tête, un chiffon de papier. Rien ne ressemblait moins à une enveloppe.

— M'expliqueras-tu ? . . . Du sang ! cria-t-il tout à coup, du sang sur ce papier ! . . . Qu'est-ce que cela signifie, mon petit homme ? Inutile de serrer les lèvres. Tu vas parler ou je me sépare de toi, ce soir, et pour toujours. Tu entends ? Choisis !

Le petit garçon hésita encore, tout en levant sur le jeune homme des yeux pleins de reproche.

— J'attends, Michel, fit celui-ci, sans désarmer. Il retint le petit garçon, qui s'était levé, et le fit rasseoir près de lui avec autorité.

— M. Olivier, dit Michel avec des larmes dans la voix, ne me regardez pas tandis que je vais vous apprendre la vérité.

— Je ne te regarderai pas. Hâte-toi ! J'ai besoin de prendre connaissance au plus tôt de la lettre de ma fiancée. Tu devrais le comprendre.

— Eh bien, M. Olivier, ma visite terminée et tandis que je descendais avec précaution le long des gouttières, la lettre est tombée de ma poche. Et comme je me baissais pour la reprendre, une fois rendu sur le trottoir, quelqu'un s'est précipité vers moi, la canne levée, pour me l'enlever . . .

— M. Perrault, hein ? Le père de ma fiancée ? Dis-le, dis-le, Michel ?

— Oui, monsieur Olivier. Je ne sais d'où il sortait. J'avais regardé dans la rue, vous le pensez bien, avant de prendre les gouttières . . .

— Et alors ?

— Eh bien ! j'ai reçu . . . plusieurs coups de canne, mais je n'ai pas crié et je n'ai pas non plus desserré les mains. Bientôt, un monsieur est accouru vers nous et la princesse a ouvert sa fenêtre. Elle a eu un cri d'effroi. Alors, j'ai pris ma chance : j'ai détalé à toutes jambes. Rendu dans ma chambre, j'ai essayé de laver les taches de sang sur le papier, mais il y en avait trop . . . Je n'ai pas réussi . . . C'est comme pour la clef de Madame Barbe-Bleue . . . Seulement, moi, je n'avais pas été curieux . . . La lettre, je ne l'avais pas même dépliée. Vous me croyez, monsieur Olivier, dites-moi que vous me croyez ! . . . Oh ! je vous en prie, levez la tête . . . Je n'ai pas bien agi en tout ceci ? . . . Mon Dieu ! Mon Dieu !

Olivier se leva, mit ses mains sur les épaules du petit garçon et le regarda avec des yeux émus.

— Tu es étonnant, petit, dit-il, la voix rauque. De quelle race descends-tu ? . . . D'instinct, tu agis noblement . . .

Puis, voyant que l'enfant le regardait sans comprendre, il ajouta :

— Écoute, Michel : toi qui admires tant les patriotes, je te jure qu'à l'occasion tu serais aussi brave qu'eux . . . Tiens, dans une circonstance grave, je crois que je te confierais sans crainte ce que j'ai de plus cher . . . En attendant, mon enfant, me voici encore en dette avec toi . . . Le fais-tu exprès ? continua Olivier, en voilant son émotion sous du bavardage et en secouant amicalement le garçonnet.

— Vous êtes content de moi, Monsieur ?

— Oui.

— J'ai bien fait de venir ?

— Tu ne pouvais agir autrement.

— M. Olivier, comme je craignais de rencontrer de nouveau le vilain M. Perrault !

— Il n'est pas si vilain que cela, Michel. Seulement, il préférerait un autre fiancé que moi pour sa fille . . . Allons, mon petit homme, éloigne-toi. Je veux lire seul à la lueur de ce crépuscule qui descend vite, la lettre que ton courage a sauvée. Enfin, ma fiancée a écrit ce qu'elle désirait, sans crainte, sans trouble, sans ordre de qui que ce soit.

— Où irai-je vous attendre, monsieur Olivier ?

— Sur la route. Guette la voiture où aura pris place Josephte. Quelle joie quand elle va t'apercevoir ! Puis nous filerons souper à la maison . . . Tu dois avoir faim ?

— Beaucoup, monsieur.





## XXII

### NOUVEAU SÉJOUR À MONTRÉAL

LA soirée se prolongea tard chez les Précourt. Le Dr Wolfred Nelson était entré vers neuf heures, en compagnie du Dr Duvert et de l'instituteur Siméon Marchessault, de St-Charles. La dissolution du parlement, au bout d'une session de huit jours, indiquait que les événements prenaient une tournure grave.

« Peut-être faudrait-il organiser quelques forces dans cette région », remarquait Nelson.

En tout cas, il s'agissait de se concerter au plus tôt avec M. Papineau et les amis, à Montréal. Tel était l'avis de tous. Olivier annonça son départ pour le lendemain matin.

— Si vite, Olivier, dit la voix tremblante de la grand'mère, qui apparaissait à la porte du salon et saluait avec affabilité les visiteurs.

— Je ne tiens plus en place, grand'mère. Mon sang bout dans mes veines. Ne m'en voulez pas de ne pas vous l'avoir dit plus tôt. Je l'ignorais moi-même, il y a deux heures. Les nouvelles politiques extraordinaires

que nous avons apprises, et surtout, chère grand'mère, l'arrivée de Michel avec un message particulier pour moi, m'y contraignent vraiment. J'aurai tout à l'heure une conversation de quelques minutes avec vous à ce sujet.

Les visiteurs se levèrent à ces mots. Du reste, il se faisait tard, et les préparatifs pour le départ s'imposaient. Olivier n'avait pas trop de temps devant lui.

Le Dr Nelson s'entretint quelques minutes à l'écart avec le jeune homme avant de quitter la maison.

En traversant le jardin des Précourt, le Dr Duvert aperçut Michel qui retenait avec peine le chien César. Un peu plus loin, la bonne arrivait, tenant Josephte par la main.

— Bonjour, Michel, fit le Dr Duvert. Comme tu as bonne mine ! Eh ! eh ! tu as gagné au changement de maître . . . Et le bon docteur passa avec complaisance la main sur la tête du petit garçon.

— Je vous aimais bien aussi, M. le docteur, murmura l'enfant.

En revenant vers la maison, ses visiteurs une fois partis, Olivier appela Michel.

— Écoute, petit, ne prolonge pas trop la veillée. Dès cinq heures, demain, nous serons sur pied.

— Oh ! Olivier, supplia Josephte en se pressant contre son frère, donne-lui la permission de onze heures. Je l'ai obtenue, moi. Il fait si chaud, si clair, ce soir. Regarde la belle lune qui danse sur le Richelieu !

— Pas une seconde de plus, par exemple. Tu entends, Josephte ? Ton compagnon doit obéir avec

la promptitude du soldat. A onze heures et cinq, il devra être au lit.

— Merci, monsieur Olivier, fit Michel, qui regardait avec affection la petite Josephte qui sautait de joie, après avoir embrassé son frère.

Olivier rentra au salon et s'approcha de sa grand-mère. Elle reposait sur le divan. Il prit sa main puis s'assit près d'elle.

— Alors, mon grand, dit doucement la vieille dame, tu as reçu un mot de Mathilde. Ce Michel est arrivé à ses fins. Il a déjoué toute surveillance.

— J'ai recouvré la paix. La lettre de ma fiancée est telle que je la désirais, grand'mère.

— Ah !

— Oui. Celle qui me désespéra, il y a huit jours, lui avait été dictée par son père.

— Tout de même . . .

— Sans doute, je ne suis pas devenu et ne deviendrai jamais le gendre rêvé par le cousin Perrault. Mais Mathilde me dit que son entrée au couvent est remise à cet hiver . . . D'ici là, son père espère la voir plus raisonnable, surtout si elle ne me voit plus . . . ce qu'elle a dû promettre. Seulement, si les circonstances et non la volonté de l'un ou de l'autre nous rapprochent, nous pourrons échanger quelques mots . . . Concession importante! Je suppose que la douleur sincère de Mathilde a fini par toucher notre ambitieux et servile parent . . . Puis il a aussi promis, figurez-vous, de me recevoir de

nouveau chez lui si je consens à embrasser sa foi bureaucratique . . . Pouah !

— Mon pauvre Olivier !

— Naturellement, Mathilde, qui me connaît et me sait incapable de cette sorte de trahison, me recommande la modération, le sacrifice de quelques démarches trop retentissantes. Je suis prêt à la satisfaire . . . pouvu . . .

— Pourvu ?

— Que les événements ne se compliquent pas trop. Hélas ? même pour l'amour de Mathilde, je ne saurais m'empêcher de défendre, si on l'attaque par trop, mon pauvre pays méprisé, poussé aux abîmes.

— Comptes-tu me quitter pour longtemps ?

— Quelques semaines. Et encore, je m'échapperai bien pour quelques jours.

— Au fait, tu ne sais pas encore que ta sœur Marie vient de prendre, elle aussi, une décision aussi rapide que surprenante.

— Oui ?

— Elle part pour Burlington, dans le Vermont, et veut s'installer pour l'hiver chez les cousins de sa mère. Tu sais qu'ils l'invitent depuis longtemps.

— Où est Marie ? Je ne l'ai pas aperçue ce soir.

— Chez les Debartzch.

— Encore ?

— Comme cela semble te déplaire !

— Écoutez, grand'mère, vous savez que M. Debartzch n'est plus beaucoup avec nous . . . Alors, ma

situation devient délicate vis-à-vis de ces grands amis de ma sœur. On me raille d'y aller souvent, ne fût-ce que pour y conduire courtoisement Marie.

— Eh bien ! tu n'auras plus à supporter ce contretemps puisque ta sœur s'apprête à nous quitter, dans une semaine tout au plus.

— Si tôt !

— Oui. Mais il y a autre chose : Marie veut amener Josephite. Elle la trouve nerveuse, surexcitée. Avec ses petites amies du village, elles ne parlent que trop, paraît-il, de batailles, de héros . . . Elle n'a plus, en un mot, dans l'esprit, que l'idée des patriotes et de leurs allures de braves.

— Ma sœur a dû pincer les lèvres en prononçant ce mot qu'elle exècre : *patriotes*, murmura Olivier, les sourcils froncés, le regard sombre.

— Naturellement, je n'ai pas abondé dans son sens. Je l'ai rassurée sur ses craintes . . . Comme si notre petite comprenait goutte dans tout ceci ! « Au fond, ai-je conclu, tu sais fort bien, Marie, que c'est Olivier qu'elle admire sous tous ces mots et à travers tous ces héros » . . .

— Alors, grand'mère, vous lui avez permis d'emmener notre petite ?

— J'ai réservé ma décision. Je voulais avoir ton avis, mon grand. Seulement . . .

— Eh bien ! dites, dites, grand'mère !

— Ne crois-tu pas que si les événements prennent une tournure dramatique — et je le crois hélas ! de plus en plus — ne crois-tu pas que notre petite, qui

serait en sûreté là-bas, deviendrait un souci de moins, pour toi comme pour moi ?

— Vous vous abusez, grand'mère. Sans doute, le malaise général est à son paroxysme, mais de là à quelque grande tragédie, il y a loin encore.

— Olivier, Olivier, tu as l'optimisme de ta jeunesse. Enfin . . .

— Josephte souhaite-t-elle ce voyage ?

— Elle ne sait rien de nos projets.

Olivier se leva. Il marcha durant quelques minutes, en silence, à travers la pièce.

— Grand'mère, dit-il enfin, en venant se rasseoir près d'elle, je préférerais que Josephte demeure près de vous.

— Très bien, mon grand.

— Vous ne songez jamais à vous. Quelle existence triste mènerez-vous ici, toute seule ? Vous le savez, mes voyages à Montréal sont appelés à devenir fréquents.

— Si tu ne les prolonges pas trop, je les comprendrai. Notre pays tourmenté a besoin du dévouement de tous.

— Alors, il vous faut absolument près de vous ce rayon de soleil qui s'appelle Josephte . . . Tenez, écoutez-la rire au jardin. Cela vous rafraîchit l'âme malgré vous.

— Tu adores cette petite, Olivier, fit la grand-mère en souriant.

— Nous sommes bien de votre race, tous deux, madame, répliqua Olivier, en baisant avec grâce la main de la vieille dame. Oui, notre vive affection est

sans nuage. Cette petite me tient au cœur tout comme vous. Je ne puis la sentir loin de moi, longtemps.

— Marie sera désappointée de ta décision.

— Il faudra qu'elle s'en console. C'est à vous que nous devons songer d'abord. Voulez-vous que je lui en parle ? Elle est sur le point d'entrer.

— Non, Olivier, non, laisse-moi manœuvrer notre chère Marie à ma guise.

— Vous avez peur de mon intervention trop brusque ? Ne le niez pas, vos yeux vous ont trahie tout à l'heure ! Ah ! ah ! ah ! chère, bien chère grand'mère . . . Là, voici Marie, je me sauve. Apprenez-lui mon départ, tout d'abord. Cela va la disposer à faire des concessions . . .

— Olivier !

— Bonsoir, grand'mère, bonsoir. Je vais faire les préparatifs indispensables.

— Tu n'as pas besoin de Michel ?

— Il me rejoindra dans un quart d'heure. Onze heures sonneront bientôt. Ne vous occupez pas de cet enfant. Il dormira sur le canapé qui se trouve au pied de mon lit.

— Tu es toujours content de ton protégé ?

— Très.

— Alors, tout est pour le mieux. Bonsoir, mon grand. Demain, s'il fait beau, nous irons tous vous reconduire au bateau.

— A la bonne heure !

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.



## XXIII

### LES FILS DE LA LIBERTÉ

LE lendemain de son arrivée à Montréal, vers dix heures du main, Olivier Précourt courait chez son ami André Ouimet. Il y trouva Rodolphe Desrivières et Thomas Storrow Brown. On l'accueillit avec enthousiasme, et tout de suite chacun le mit au courant des derniers incidents politiques.

— Mais que fait donc Amédée Papineau ? dit soudain, avec impatience, André Ouimet. Il devrait être ici depuis un quart d'heure.

— Ovide Perrault n'est pas plus exact, déclara Storrow Brown, qui guettait à la fenêtre. Quant à Rodier...

— Il y a donc rendez-vous ici ? demanda Olivier Précourt. Si je suis indiscret ?

— Pas du tout, mon cher, s'écria Desrivières. Bien au contraire, vous donnerez votre opinion sur les projets que nous discuterons.

— Ah ! fit Olivier. Il y a anguille sous roche, je vois cela. Je serai tout oreilles, allez, mes amis.

— Voilà le jeune Papineau, et au pas de course, apprit avec satisfaction Storrow Brown.

On courut ouvrir la porte et le fils du grand tribun fit son entrée au milieu des bravos et des bons mots.

Louis-Joseph-Amédée Papineau était encore un tout jeune homme. Mais il avait été formé à bonne école et très tôt son éducation politique se trouva faite. Les idées paternelles s'étaient logées sans peine dans sa tête, et il s'était habitué à discuter des événements avec justesse et assez de perspicacité. Son ingéniosité d'esprit plaisait à ses amis. Des projets naissaient sans cesse dans cette cervelle fertile. En ce matin du 1er septembre, il avait justement une proposition extraordinaire à mettre en discussion devant les quelques patriotes dont ils voulaient obtenir l'adhésion, coûte que coûte.

— Sommes-nous au complet ? demanda le fils du tribun, après avoir salué avec empressement Olivier Précourt qu'il connaissait très bien, comme tous les gens de Saint-Denis-sur-Richelieu.

— Nous attendons encore Ovide Perrault et Édouard Rodier. Chamilly de Lorimier et le Dr Gauthier se sont fait excuser. Mais ils sont avec nous de cœur.

— Nous commencerons donc sans Perrault et Rodier. L'heure avance, trancha André Ouimet.

On s'attabla. Amédée Papineau sortit de sa poche quelques notes et prit la parole. Il fut interrompu par des coups frappés à la porte. Charles-Ovide Perrault et Édouard Rodier entrèrent vivement, tout en s'excusant.

sant et en prenant place auprès de leurs compagnons. Ceux-ci les blaguèrent avec plaisir durant quelques instants. Olivier Précourt, qui plaisait beaucoup à Perrault, reçut une cordiale poignée de mains et des mots de bienvenue.

Rodier eut à répondre à presque toutes les plaisanteries. On le taquinait volontiers, ne fût-ce que pour l'entendre se défendre avec une verve, sans égale parmi ses amis. Très beau garçon, aventureux, brave, gentilhomme jusqu'au bout des ongles, il était de toutes les fêtes et se voyait soumettre tous les projets. Sa gaieté mettait je ne sais quel entrain dans l'atmosphère. Il parlait avec beaucoup d'éloquence dans les assemblées politiques; son nom, sur un programme, faisait vibrer d'avance la foule. Sans doute, Ovide Perrault avait une intelligente plus haute et pénétrait au cœur des questions avec une rapidité admirable, il écrivait et parlait avec un talent plus ferme que son ami, mais celui-ci gardait une popularité indéniable.

Enfin le silence se rétablit et le projet du jeune Amédée Papineau fut exposé. On l'écouta avec attention, sans l'interrompre. Ne s'agissait-il pas de former une association avec un but défini, de grouper toute la jeunesse de Montréal puis ensuite des environs et des campagnes? La défense de la cause nationale, par la parole, par la plume, par la force des armes (si on y était astreint), imposait ce ralliement des forces vives françaises. Les esprits partout surexcités depuis la dissolution des Chambres, les insultes de plus en plus virulentes des bureaucrates, le ton des journaux surtout,

feraient sûrement éclater quelque conflit, un de ces matins.

« Et alors, comment tenir tête à l'émeute si nous n'avons pas même l'ombre d'une organisation ? demanda le jeune Papineau. Créons vite, continua le jeune homme, une forte association sous le nom de *Fils de la Liberté*.

— *Les Fils de la Liberté*, dit pensivement Perrault. Mais cela me fait souvenir d'une institution anglaise du même nom, *The Sons of Liberty*. Les Américains y ont songé, dans des circonstances analogues, il y a soixante ans, si je ne me trompe.

— Perrault, vous êtes impayable. Vous saviez ces choses, s'écria Rodier.

— Mon cher, un journaliste doit ignorer le moins de choses possible, répartit en souriant, Charles-Ovide Perrault.

— J'ai en effet calqué la nouvelle société des *Fils de la Liberté* sur ce groupement des Américains, en 1777. Ai-je eu tort ? Notre indépendance politique vaut bien la leur.

— Mais oui, mais oui, s'écrièrent tous nos compagnons.

— Notre organisation sera à la fois civile et militaire, reprit Amédée Papineau. Les civils parleront et écriront; les militaires, si l'on en vient à quelque fâcheuse extrémité, montreront leur éloquence par la bouche de leurs fusils, sinon de leurs canons.

— Vous serez le général de la division militaire, mon cher Storrow Brown, dit gaiement Rodier. Cela vous ira comme un gant. Ce sera un généralat, un peu improvisé, mais nécessaire.

— En effet, dirent-ils tous en souriant.

Thomas Brown hocha un peu la tête, sourit, mais ne répondit pas.

— Il nous faut une assemblée nombreuse pour lancer ce projet, dit encore Amédée Papineau. En outre, elle sera tenue dans un endroit public connu.

— Rodier, fit Perrault en riant, vous êtes notre bouche d'or canadienne, préparez-vous à électriser la foule !

— A titre de revanche, mon ami, répliqua celui-ci.

— Si nous fixions la date du 5 septembre pour cette assemblée ? demanda Amédée Papineau.

— Hum ! Quatre jours pour organiser une telle manifestation, murmura Desrivères à Olivier Précourt, son voisin.

— J'offre mes services, s'empressa de dire Olivier. Le temps est court. Toutes les bonnes volontés doivent être mises à contribution.

— Bien dit, Précourt, cria André Ouimet, qui avait été silencieux jusqu'ici. D'ailleurs, si comme vous le dites le temps est court, l'enthousiasme qui nous dévore décidera la foule avec une promptitude qui tiendra du miracle, vous le verrez.

— Notre enthousiasme . . . Je dirais plutôt notre passion pour la cause nationale, remarqua Perrault.

— Peu important les mots, reprit Storrow Brown. Mais que diriez-vous de l'hôtel Nelson, sur la place Jacques-Cartier, pour cette assemblée ?

— J'allais vous le proposer, dit vivement Amédée Papineau. Tout comme j'ai songé à faire accepter comme orateurs : Édouard Rodier, que Perrault vient de suggérer, et . . .

— Bravo! Bravo! cria-t-on. Édouard! rends-toi! Édouard! fourbis tes armes!

— Me rendre ? Moi ? . . . Mais paix, paix ! Ne criez pas ainsi. Je parlerai de mon mieux en la date fatidique du 5 septembre prochain.

— A part Rodier, il y aurait à la tribune Charles-Ovide Perrault, Robert Nelson, André Ouimet, puis . . .

— Assez, assez, interrompit en riant Desrivières, il faudrait tout de même clore l'assemblée avant le chant du coq.

— Avez-vous pensé à la musique militaire, remarqua Storrow Brown à Papineau fils.

— Général, vous jouez déjà votre personnage avec soin, lança Rodier. Vivent les marches au ton bien martial !

— Je propose, moi, un numéro extraordinaire à tout ce programme, s'écria tout à coup André Ouimet.

— Ouimet va nous servir une pensée géniale, j'en suis sûr, dit Perrault en riant. Ah ! si vous le connais-

siez comme moi . . . Tenez, c'est lui que vous devriez nommer président des futurs et célèbres *Fils de la Liberté*.

— Perrault, vous parlez d'or, approuva Desrivières. Qu'en dites-vous, Précourt ? Vous le connaissez bien, votre futur associé de la firme légale Ouimet, Perrault et Précourt ?

— Je vote pour Ouimet avec enthousiasme, répondit Olivier, qui s'amusa beaucoup de la verve railleuse de ses compagnons.

— Ouimet, Ouimet, crièrent-ils tous. Tu seras président ou nous n'en sommes pas. Ouimet, Ouimet !

— Nous avons interrompu notre futur président tout à l'heure. Il allait nous faire part d'une idée . . . Allez-y, Ouimet, allez-y, dit avec empressement Storrow Brown.

— Pourquoi n'irions-nous pas, recommença avec bonne humeur André Ouimet, dès l'issue de l'assemblée, présenter nos hommages en corps à la maison de l'honorable Louis-Joseph Papineau d'abord, puis ensuite à l'honorable Denis-Benjamin Viger ?

— Admirable ! Magnifique ! Acclamons Ouimet et son idée ! cria-t-on.

— Nous irions . . . musique en tête, n'est-ce pas ? précisa Rodier. Et sans nous soucier de troubler les rêves d'anges des bureaucrates, lorsque nous passerons sous leurs fenêtres.

— Rodier a raison, appuya Charles-Ovide Perrault. Une telle sérénade politique devant les maisons de nos

grands patriotes impose des accords harmonieux, bien prenants . . . Oh ! fit-il en consultant sa montre, mais c'est terrible . . . Il est une heure ! Pour un jeune marié, comme moi, quelle offense qu'un pareil retard, finit-il en riant de bon cœur et en prenant congé de ses amis.

On le taquina, jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Bientôt, tous se dispersèrent à son exemple, mais non sans avoir décidé qu'une nouvelle assemblée serait tenue le soir même. Le temps pressait.





« Il y a du nouveau, M. Olivier. »

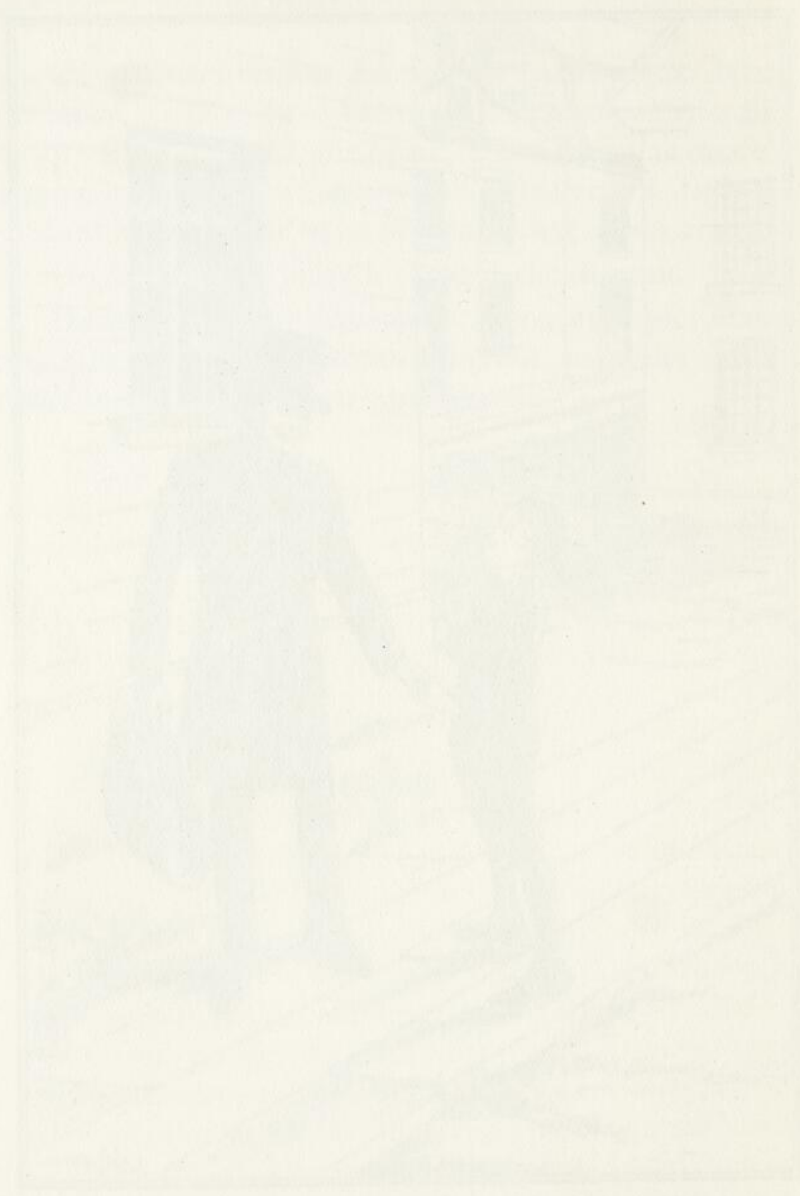


Illustration of a person standing in a landscape, possibly a historical or allegorical scene.



## XXIV

### LES PRODROMES DE LA TEMPÊTE

LES Fils de la Liberté s'organisèrent donc, dans quelle atmosphère d'enthousiasme, de martiale décision, de courage, de patriotisme brûlant. Les manifestes se multiplièrent. Ils franchirent la zone de Montréal. Jusque dans les campagnes, on se livra à l'étude de l'art militaire; on parada, drapeau et musique en tête. Partout aussi on accueillit avec empressement l'idée de mieux connaître la vie politique du pays; on étudia les besoins et les ressources du Canada. Les jeunes gens ne voulurent plus s'habiller que d'étoffe du pays. Cette nouvelle mode, qui défiait parfois l'élégance, fut acceptée sans sourciller, même devant les pires quolibets des bureaucrates. L'on railla en vain ces jeunes gens, qui oubliaient parfois leurs promesses rigoureuses et circulaient avec des gants achetés à Londres, ou des cravates qui rappelaient Paris, par leurs nœuds et leurs couleurs. Peu leur importait, pourtant, car ces détails disparaissaient dans l'ensemble de leurs ajustements fabriqués dans quelque bon coin du terroir.

A Montréal, ils comptèrent, dès septembre, au moins six cents membres. Les autorités commencèrent à ouvrir les yeux, à s'effrayer. Ces patriotes n'avaient pourtant point d'armes. Comme projectiles les mots véhéments remplaçaient les plombs meurtriers. Mais savait-on où pouvait aboutir une pareille levée en masse de la jeunesse, obéissant à un tribun à la parole incisive, qui pénétrait la tactique des ennemis, et lui opposait un sens fier, irréductible, des droits britanniques outragés?

Olivier Précourt se voyait sans cesse aux côtés de Charles-Ovide Perrault, du Dr Gauvin, de Rodolphe Desrivières ou de Thomas Storrow Brown. Il voyageait sans arrêt entre Saint-Denis et Montréal. Précieux appoint ! Olivier tenait au courant des événements le Dr Wolfred Nelson, à Saint-Denis, et le Dr Duvert, à Saint-Charles. Le petit Michel l'accompagnait. A cause de la marche précipitée des événements, Olivier avait cru bon de remettre à un an tous les projets de collègue concernant son protégé ! Il en avait fait un messenger de confiance, pour les petites tâches délicates, qui devaient passer inaperçues. Et l'enfant le servait avec une finesse surprenante. Son admiration pour les patriotes aiguisait son esprit, le rendait attentif aux moindres détails. Sa mémoire enregistrerait avec précision ce qu'il voyait et entendait. Il servit vraiment, en maintes circonstances, les intérêts de tous. Il devint populaire. Que ce fût Ovide Perrault, Édouard Rodier, ou Rodolphe Desrivières, tous le recevaient, avec quels sourires, quels mots encourageants ! La connaissance de l'anglais que

possédait l'enfant les avait surpris d'abord, puis ils mirent cette connaissance à profit.

Rodolphe Desrivères causait souvent avec Michel. Il ne parlait plus de sa ressemblance avec la famille Desrivères, depuis qu'il avait vu la figure de l'enfant se contracter et ses lèvres se serrer dans un mutisme complet. « Après tout se dit Desrivères, je puis m'abuser, comme m'assure Olivier. J'ennuie ce petit. Oublions cela. » Mais de ce fait fortuit était née une vive sympathie de part et d'autre. Lorsque Olivier ne réclamait pas les services de Michel, il permettait à celui-ci d'offrir un peu de son temps à son ami Desrivères.

Depuis le début de septembre, Marie Précourt vivait aux États-Unis. « Elle en était satisfaite, écrivait-elle à sa grand'mère. Tout était paisible autour d'elle et, n'eût été le chagrin de ne plus voir sa chère grand'mère ni Josephine, elle aurait pu se dire heureuse. » Elle s'informait d'Olivier, de Mathilde. Elle recevait des nouvelles assez souvent de ses amies de Montréal et de Saint-Charles. Or, on lui avait parlé de l'amaigrissement et de la tristesse de Mathilde Perrault, qui ne sortait plus qu'en la compagnie de son père, plus sévère, plus bourru que jamais. Et Olivier, sans doute, ajoutait la jeune fille, faisait de son mieux pour exaspérer le cousin, qui détestait de façon malade les agissements de ceux qu'il nommait tous ces cerveaux brûlés de patriotes ».

Et, cependant, Olivier Précourt, malgré la vigilance incessante du cousin Octave Perrault, était parvenu à

passer plusieurs heures à la montagne, au commencement d'octobre, avec Mathilde. A son ordinaire, Michel fit le guet, en restant dans le rayon visuel des amoureux. Il sonda les coins et les recoins. Mal en eût pris aux curieux qui eussent voulu brouiller les choses !

Mais il n'en vint pas. Le cousin Octave Perrault ne fut à Montréal que le surlendemain. Ce voyage d'affaires à Québec, qui ne lui apporta que des soucis, l'empêcha de questionner sa fille, sur ses promenades. Celle-ci eut donc la douceur de garder pour elle chaque phrase de cette entrevue suprême. D'un commun accord, Olivier et elle avaient résolu de ne plus se revoir tant que l'horizon politique se montrerait aussi orageux. Olivier, d'ailleurs, ne serait plus libre. On projetait, parmi les Fils de la Liberté, une assemblée nombreuse, d'une pompe extraordinaire à Saint-Charles, pour le milieu d'octobre.

Olivier fut chargé des invitations dans Montréal et les environs. Bon cavalier, il se rendit d'abord dans le comté de Chambly et s'attarda à l'aller et au retour, à Boucherville, chez son ami, Bonaventure Viger.

A son retour à Montréal il trouva Michel qui le guettaît en faisant les cent pas sur la rue Notre-Dame. « Vite, Monsieur Olivier, entrez. Reposez-vous un peu, tandis que je cours chercher M. Desrivières. Il a eu bien peur que vous ne reveniez pas aujourd'hui. Mais moi, je le savais. Vous aviez dit mardi, le 15 octobre, au plus tard, vers cinq heures de l'après-midi.

— Quelle mémoire, mon petit Michel ! Mais qu'y a-t-il ?

— M. Desrivères va vous le dire. Attendez. Dans dix minutes, il sera ici.

Et Michel disparut du côté est de la rue Notre-Dame. Olivier entra, se débarrassa de la poussière de la route, puis se jeta, très fatigué, dans son fauteuil. Il allait céder au sommeil, lorsque des coups bien appliqués furent frappés à la porte. Rodolphe Desrivères pénétrait en hâte dans sa chambre.

— Ah ! ça, s'exclama Olivier en sursautant, mon cher Rodolphe, c'est votre nouvelle coutume de foncer ainsi chez les gens, à la façon d'un mousquetaire ?

— Bonjour, Olivier ! Je ne vous savais pas fourbu au point de me reprocher cet empressement affectueux, répondit celui-ci, en riant et en se laissant tomber sur le sofa en face d'Olivier.

— Je ne me sens pas trop fatigué, mais le sommeil me gagne, après une soirée prolongée chez ce phénomène qui a nom : Bonaventure Viger. Les derniers tours joués aux bureaucrates nous ont tenus en joie jusqu'aux petites heures, ce matin.

— Alors, inutile de vous parler de théâtre pour ce soir ?

— Je préfère, en effet, dormir dans un lit, non dans un fauteuil d'orchestre.

— Oh ! l'insolence des Habits rouges vous y tiendrait peut-être réveillé.

— Que voulez-vous dire, Rodolphe ?

— Nous avons résolu, Rodier, Ouimet, Gauvin et quelques autres, d'assister à la représentation dramatique en vogue, ce soir. Nous aimerions à voir jusqu'où peut aller la gentillesse des Messieurs de l'Armée à notre égard. Leur animosité commence à nous taper sur les nerfs !

— Vous me tentez, mais . . .

— En tout cas, faites comme bon vous semblera. Si vous vous décidez, vous trouverez un billet à votre nom, au contrôle.

— Merci. Rien de sanglant, Rodolphe, depuis mon départ ?

— Non, homme sanguinaire. L'on ne parle dans nos associations que de l'Assemblée de Saint-Charles. On y verra six comtés, paraît-il. M. Papineau ira d'un de ses discours qui nous rendent tous un peu fous, je crois. Il a tellement raison qu'on ne demanderait pas mieux que de se battre avec autre chose qu'avec des arguments.

— Cela va venir, soyez tranquille, calmez-vous.

— Ah ! c'est vous, Olivier, qui me recommandez le calme ? Vous n'avez pas seulement sommeil, mon ami, vous dormez, vous rêvez . . . Tenez vos yeux se ferment encore . . . Ah ! ah ! ah ! Au revoir. Dites à Michel de vous réveiller pour huit heures et demie. Ce sera plus sûr.

— A tantôt, Rodolphe.

Le sommeil prit, en effet, si bien Olivier, ce soir-là, que malgré ses tentatives, Michel ne parvint pas à le réveiller. L'enfant n'en fut pas fâché. Il retourna dans son propre lit, en murmurant: « J'ai obéi, mais je n'ai pas réussi à faire ce que voulait M. Desrivières . . . Pauvre M. Olivier, il faut bien qu'il se repose comme tout le monde. »



The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery by Columbus in 1492 to the present time. It covers the early years of settlement, the struggle for independence, the formation of the Constitution, and the growth of the nation to its present position.

The second part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the year 1776 to the present time. It covers the American Revolution, the War of 1812, the Civil War, and the Reconstruction period.

The third part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the year 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, and the Progressive Era.

The fourth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the year 1900 to the present time. It covers the Progressive Era, the World War period, and the New Deal era.

The fifth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the year 1945 to the present time. It covers the World War II period, the Cold War era, and the present time.

The sixth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the year 1970 to the present time. It covers the Vietnam War, the Watergate scandal, and the present time.

The seventh part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the year 1980 to the present time. It covers the Reagan era, the Bush era, and the present time.



XXV

RODOLPHE DESRIVIÈRES SE BAT . . .

**L**E lendemain matin, à neuf heures, Olivier finissait de déjeuner, lorsque Rodier entra précipitamment dans la salle à manger de l'hôtel Rasco, et le chercha des yeux. L'ayant aperçu, il vint à lui, et parla entre haut et bas, car plusieurs Anglais, qui déjeunaient tout près, se mirent à le dévisager, puis à chuchoter tout bas entre eux.

— Olivier, si vous avez terminé, montons dans votre chambre. J'ai à vous parler !

— Avec plaisir. Quelle physionomie agitée ! Vous n'avez pas mis le feu aux poudres quelque part ? demanda le jeune homme, à la fois intrigué et amusé.

— Peut-être !

— Michel était-il dans le corridor, Rodier, quand vous êtes entré ?

— Oui, en faction, près de la porte. C'est lui qui m'a appris votre présence dans la salle.

— Montez tout de suite dans ma chambre. Voici la clef. Je vous suis à l'instant. Je prends juste le temps de donner un ordre à Michel.

— Bien.

Ce ne fut pas long, Édouard Rodier, en quelques phrases pittoresques et claires, mit Olivier au courant des incidents de la veille. Il se résuma ainsi :

— Mon cher, sur notre refus de nous décoiffer durant le *God save the Queen*, — chant dérisoire en ce moment à notre égard, n'est-ce pas ? car, ce qu'elle se moque de nous, la petite souveraine, par la voix de lord John Russell et autres, — nous avons été hués, poursuivis, menacés, jusqu'à notre sortie du théâtre. Ils sont en sucre, ces Habits rouges ! . . . Ce sont des amours ! . . . Oh ! là la, nous les avons vexés pour quelque temps, j'espère !

— Tout cela n'est pas bien grave.

— Mais, attendez ! Le bon Rodolphe va entrer en scène.

— Comment, Desrivières s'est emballé ? Ah ! quelle chose nouvelle, vous m'apprenez là ! fit Olivier en souriant.

— Tout de même, il avait eu à répondre à un argument assez frappant . . . sur la nuque. Alors, son emballement a changé, est devenu une rage qui fume plus que jamais ce matin.

— Qui l'a frappé, Rodier ?

— Le Dr Jones. Le chapeau de Desrivières a roulé par terre. Jamais, non jamais, les yeux étincelants de

notre ami n'ont lancé de telles flammes. Il s'est approché aussi près que nous lui avons permis de son insulteur et lui a lancé, d'une voix sifflante : « I will remember you, Dr. Jones ».

— Où est Desrivières, en ce moment ? Comment se fait-il qu'il ne m'ait pas mis lui-même au courant ?

— Ce volcan est en éruption, vous dis-je, comment voulez-vous qu'il vienne et parle ? Et surtout avec le ton raisonnable que j'y mets ?

— Où est-il tout de même, votre volcan ?

— Il arpente pour la première fois la rue Notre-Dame. Il guette sa proie.

— Il n'est pas un peu ivre, fût-ce de colère ?

— Pas du tout. Il causait, tout à l'heure, très gentiment avec Gauvin.

— Oui, c'est sa manière, parfois, mais dans l'ombre, le poing doit lui démanger. Le Dr Jones n'a qu'à bien se tenir.

— Oh ! Jones n'est pas un peureux, non plus. Et comme taille, Desrivières et lui ne se font pas de tort. Ce sont deux jolis colosses.

— Quel dommage, que je ne puisse voir de mes yeux la fin de ce pugilat. Mais il me faut être à Longueuil, à midi, aujourd'hui.

— Alors, ça marche cette organisation dans Chambly ?

— Oui, Rodier. Et il paraît qu'il en est de même dans Rouville, Saint-Hyacinthe, les Deux-Montagnes, et même dans Lacadie.

— Et dans la vallée du Richelieu ?

— Nelson y enflamme les esprits et les cœurs, c'est tout dire.

— Tant mieux. Cette assemblée de Saint-Charles ouvrira les yeux. Quand on verra là, réunie, et unie fortement, de cœur et d'esprit, l'élite des patriotes du Bas-Canada, on se dira, peut-être, qu'il est dangereux de pousser des citoyens britanniques, — fût-ce de langue française, — à la révolte, par je ne sais combien d'années d'injustices et de vexations.

— Il y aura aussi votre discours, Rodier. A Saint-Denis, à Saint-Charles, on a entendu parler de votre frémissante éloquence.

— Si Papineau n'était pas là, avec sa prodigieuse parole, pour nous enseigner à tous l'humilité par la comparaison, je deviendrais vaniteux, Précourt. Votre éloge me couvre de confusion. Allons, fit-il en se levant, je vous quitte. N'ayant pas de mission éloignée, je demeure pour suivre les événements. Il est probable que ce soir, à votre retour, il y ait du nouveau. Venez chez moi. Vous y trouverez Desrivières, mort, vivant ou en capilotade, ah ! ah ! ah ! quelle aventure !

Olivier fut très heureux de trouver à sa chambre, en entrant le soir, Desrivières et Rodier. Michel avait couru au devant de lui et lui avait appris que des bonnes nouvelles l'attendaient à l'hôtel, et aussi tout un courrier venu de Saint-Charles et de Saint-Denis.

— Mon cher Rodolphe, s'écria Olivier, en allant vers son ami la main tendue, vous avez donc eu raison de la fière Albion, aujourd'hui ?

— Michel a bavardé ! répliqua Desrivières, en répondant à la poignée de son ami.

— L'occasion était irrésistible, fit Rodier. Le triomphe d'un patriote, en pleine rue Notre-Dame, quel exploit !

— Et cependant, notre petit messenger ne m'a donné aucun détail, je vous assure. Je l'ai forcé de m'assurer que vous n'aviez pas fait honte à la bravoure de vos amis, Rodolphe, voilà tout. Michel, qui comprend mal l'ironie, s'est redressé, devant ma question insolente, comme Rodrigue devant Don Diègue. Il m'a juré que vous étiez totalement incapable d'une défaite. Et, maintenant, racontez-moi tout, tandis que je m'installe confortablement.

— Bien, Olivier. C'est tout ce qu'il vous reste à faire, d'ailleurs. Comme vous voyez, nous nous sentons à l'aise chez vous, avec votre tabac, dans vos fauteuils, chaussés de vos pantoufles . . .

Édouard Rodier raconta de façon amusante, à son ordinaire, la rencontre, vers trois heures de l'après-midi, rue Notre-Dame, entre Jones, ses amis, et Desrivières et Giard, ce jeune avocat que prisait Rodolphe. Jones, malgré sa haute taille et son poids énorme, aurait eu le dessous dans la bataille, si les amis des deux combattants, n'eussent séparé ces géants de la mauvaise entente. « Rodolphe a cogné dur en cette lutte homérique. Quels poings ! Quelle fougue ».

— Alors, Rodolphe, vous êtes satisfait d'avoir assommé proprement votre adversaire ? demanda en riant Olivier.

— Mais, oui, répondit celui-ci, revenu à son humeur débonnaire depuis qu'il avait lavé son affront. Et cela, pour la bonne raison que tout n'est pas fini, Olivier. J'aurai mon dessert, demain. Nouvelle bataille à l'horizon ! Bravo !

— Comment cela ?

— Desrivières s'attend à recevoir les témoins de Jones, demain, expliqua Rodier. C'est du moins ce que ce dernier lui a crié avant de perdre à demi conscience sous les coups de notre bouillant Achille : « Nous nous battons au pistolet, M. le Patriote, a hurlé le Dr Jones. Dès demain !

— Un duel ? Voyons, Rodolphe, fit Olivier, en souriant. Au moment où nous avons tant à faire !

— Pourquoi pas ? fit celui-ci. Je ne l'ai pas demandé, sinon un peu cherché. Jones aura sa seconde leçon, ou je mordrai toute la poussière de la rue Notre-Dame.

— Péch<sup>é</sup> avoué, n'est-ce pas ? fit Rodier, en riant de bon cœur. Mais je doute de la contrition du pénitent.

— Vous me servirez de témoin avec Rodier, n'est-ce pas Olivier ?

— Si les choses vont en effet jusque là, je ne vous refuserai pas. Pourvu . . .

— Pourvu ? demanda Desrivières.

— Il me faut être à Saint-Charles dans quelques jours, relativement à cette assemblée des six comtés. C'est tout de même aussi important que toutes vos querelles, si honorables qu'elles soient, mon cher Rodolphe ?

— Évidemment. Mais croyez-moi, vous ne serez pas retardé par le duel Jones-Desrivières.

Et il en fut, tel que l'avait prévu le jeune homme. Le duel eut lieu à la montagne, le surlendemain, et n'occasionna aucune tragédie. Mais la réputation de Rodolphe Desrivières atteignit son point culminant. Il devint « le lion du jour », à la profonde satisfaction du petit Michel, qui s'attachait de plus en plus à cet ami sincère d'Olivier Précourt.



The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery by Columbus in 1492 to the present time. It covers the early years of settlement, the struggle for independence, the formation of the Constitution, and the growth of the nation to its present position. The second part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1789 to the present time. It covers the early years of the Republic, the struggle for the abolition of slavery, the Civil War, and the Reconstruction period. The third part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, the Progressive Era, and the modern history of the United States.



The fourth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1900 to the present time. It covers the Progressive Era, the World War period, and the modern history of the United States. The fifth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1945 to the present time. It covers the post-World War II period, the Cold War, and the modern history of the United States.



XXVI

AUTOUR DE L'ASSEMBLÉE DES SIX COMTÉS  
À SAINT-CHARLES

(23 octobre 1837)

DEPUIS le vingt octobre au soir, Olivier était de retour à Saint-Denis. Il avait trouvé les deux villages, entre lesquels il faisait sans cesse la navette, dans un état d'agitation extrême. Le Dr Nelson se voyait partout à la fois. Il augurait bien de cet énorme rassemblement de patriotes pour le 23 octobre. Des résolutions nombreuses, graves au point de vue des conséquences, seraient prises par une foule remuée en ses profondeurs, par les discours des orateurs. Comment entendre Papineau en vain, alors que le grand tribun se proposait de faire à Saint-Charles l'un des plus considérables discours de sa carrière ? N'y aurait-il pas aussi, auprès des treize députés présents, — on en avait la promesse, — d'autres orateurs, attendant leur tour, et qui auraient nom « le beau Viger », Lacoste, Rodier, le Dr Côté, Thomas Storrow Brown . . . Et chacun ajoutait en souriant : « Il y aura aussi les chaudes pa-

roles du président de l'assemblée, le Dr Wolfred Nelson ! » Cependant, l'on semblait encore envisager la lutte de façon assez modérée. Du moins, personne ne croyait à l'approche, à l'imminence de quelque bataille tragique et décisive.

Peut-être des personnes pondérées, auxquelles la vie n'avait pas épargné ses terribles leçons hochaient-elles la tête avec inquiétude, en redoutant de voir soulever ainsi le sentiment populaire. On l'enflammerait peut-être dans un sens imprévu, une fois l'atmosphère créée. L'expérience était faite, hélas ! de cette docilité de la masse lancée soudainement vers un but d'une violence extrême.

Olivier Précourt entendait des doléances de ce genre presque chaque jour. Le Dr Cherrier et le curé de Saint-Denis causaient avec sa grand'mère de la tournure alarmante que prenaient les événements. La surexcitation des esprits les impressionnait fortement. « Il n'était point jusqu'aux enfants, petits garçons et petites filles, qui ne serrassent les poings et ne fissent les plus batailleuses promesses, si Messieurs les gouvernants ne voulaient pas se montrer plus conciliants », narrait le Curé.

Olivier se montrait patient durant ces conversations. Et cela, malgré les allusions fréquentes à son attitude combative, et, surtout, sans le moindre mouvement conciliateur. Hélas ! lui était-il possible de se montrer autre, lorsqu'il considérait la grand'mère qu'il adorait et la voyait, chaque jour, devenir plus pâle et plus faible. Elle semblait même, parfois, habiter sur le

bord d'elle-même. Allait-elle donc le quitter bientôt ? Il ne s'y résignait point. Il entretenait de ses craintes, non seulement le Dr Cherrier, le médecin de famille, mais aussi le Dr Duvert, de Saint-Charles. Il avait supplié ce dernier de venir visiter son aïeule, aussi souvent qu'il le pourrait. Le sachant très physionomiste, d'une intuition miraculeuse, parfois, en sa profession, il aimait à le consulter sur l'impression ressentie à chaque nouvelle visite. Et l'aïeule, toujours accueillante pour ceux qu'Olivier aimait et auxquels il accordait sa confiance, tentait de donner le change. Elle se prêtait aux discussions politiques, entre le Dr Duvert, Siméon Marchesault, de Saint-Charles, et le Dr Cherrier, de Saint-Denis. Etendue sur sa chaise longue, sa main dans celle d'Olivier, elle modérait la véhémence de tous avec quelques mots ironiques, aussi spirituels que tendres. Olivier, qui parlait peu, l'admirait en s'attristant. Depuis qu'il avait constaté un changement si pénible dans l'état de sa grand'mère, il s'était abstenu en sa présence de prendre directement part aux entretiens de ses amis.

La veille de l'assemblée de Saint-Charles, Olivier rentra tard. Il trouva Josephte en pleurs près de sa chambre. La petite fille, en toilette de nuit, avait les mains glacées et frissonnait malgré elle. Olivier la prit dans ses bras et la transporta dans sa chambre. Il l'assit sur ses genoux, bien recouverte d'une lourde flanelle, et la questionna sur cette veillée incompréhensible.

— Voyons, ma petite Josephte, que veut dire une pareille imprudence ? Que dira Grand'mère, demain ?

Et dis-moi, où est Sophie, qui veille toujours sur toi avec tant de soin ? Et Michel ? Comment n'est-il pas couché sur le sofa près de mon lit ?

— C'est que tu ne sais pas, Olivier, fit la petite, dont les larmes se séchaient peu à peu, Grand'Mère a failli mourir. Ce soir, tandis que je lui parlais, elle a fermé les yeux, tout à coup. Ses joues sont devenues comme de la cire, oh ! . . . elle ressemblait à la grand-mère de ma petite amie, qui est morte le printemps dernier et qui était si pâle, si pâle. J'ai eu peur. J'ai été chercher Sophie. Elle a poussé un grand cri en la voyant et a appelé Alec et Michel, qui travaillaient dans la cave . . . On l'a lavée, lavée. Et tout à coup, elle est revenue à elle. Mais elle ne pouvait parler. Alec l'a transportée dans ses bras jusque dans son lit, puis a couru chercher le docteur. Il est venu. Il a pris une figure longue, longue, après avoir écouté contre le cœur de Grand'mère. Michel est alors parti pour te ramener ici. Tu ne l'as pas vu ? Pauvre Michel ! Où est-il maintenant ? Puis, Sophie, après m'avoir préparée pour la nuit et fait promettre de ne plus venir dans la chambre de Grand'mère parce que je pleurais trop, est retournée pour la veiller jusqu'à ce que tu arrives. Quand je t'ai entendu monter, j'ai voulu courir, près de toi, car je ne dormais pas, mais j'avais si froid, et puis, j'avais tant de peine . . . Oh ! Olivier, Olivier, dis, elle ne mourra pas, Grand'Mère ?

— Josephte, tu as neuf ans, et tu ne peux être plus raisonnable ? Grand'Mère est très malade, depuis long-

temps, tu le sais. Mais, tu le sais aussi, elle ne mourra que quand le bon Dieu le voudra. Et pas cette fois, puisque la crise est passée. Allons, allons, je vais aller te mettre au lit. Et tu vas te calmer. Sophie va t'apporter quelque chose de chaud. Je vais, moi, auprès de Grand'Mère pour prendre la place de Sophie !

— Olivier, tu ne penses pas au pauvre Michel ?

— Ne crains rien. Il va revenir. On va l'avertir quelque part que je suis retourné chez moi . . . Tiens, écoute, on frappe en bas. Vite, viens dans ta chambre. Je vais aller ouvrir à Michel. C'est lui, certainement.

En entrant, quelque minutes plus tard, dans la chambre de sa grand'mère, Olivier vit qu'elle reposait. Il appela Sophie dans le corridor.

— La crise a été terrible, cette fois encore, n'est-ce pas, ma bonne Sophie ?

— Oui, Monsieur Olivier, répondit celle-ci avec tristesse et un peu de réticence.

— Qu'a dit le docteur ?

— Peu de chose. Mais il est inquiet.

— Et puis ? . . . Allons, parlez, Sophie, reprit Olivier, avec un peu d'impatience. Si vous refusez, je me rends à cheval, même à cette heure, jusque chez le docteur. Et vous savez que ce n'est pas là une vaine menace.

— Oh ! je sais, M. Olivier, ce dont vous êtes capable. Vous l'aimez tant cette sainte femme . . . et moi aussi, fit la bonne en avalant ses larmes.

— Tout de même, le docteur l'a quittée, Sophie. Alors, le danger est conjuré.

— Oui, M. Olivier . . . Mais M. le docteur a dit à Alec et à moi, qu'une nouvelle crise la tuerait. En un mot, a-t-il dit, c'en est fini de notre bonne chère dame . . . Appelez le prêtre demain, si ça ne va pas mieux . . . Je ne peux que la soulager maintenant . . . et encore !

Et la bonne Sophie, sans plus regarder le jeune homme, qui demeurait la tête basse devant elle, s'enfuit vers la chambre de la petite Josephte, qui l'appelait.

Le lendemain, dimanche, un soleil éclatant vint enlever toute mélancolie à l'automne qui avançait. Sur la route, les voitures ne cessèrent de passer. On prévoyait qu'à l'assemblée de Saint-Charles, il y aurait au moins cinq ou six mille personnes. Des familles entières s'y rendaient, attirées par cette chance peut-être unique, d'entendre parler le célèbre Papineau.

La nouvelle de la grave crise cardiaque qui avait terrassé, la veille, la grand'mère d'Olivier Précourt s'était vite répandue à Saint-Denis et à Saint-Charles. On avait libéré le jeune homme de ses tâches d'organisateur. Siméon Marchessault était accouru de Saint-Charles, vers onze heures, le matin. Il apprenait à Olivier que le Dr Duvert lui offrait une chambre chez lui. D'une fenêtre, il pourrait donc assister à l'assemblée. Puis, s'il lui fallait retourner à la maison plus tôt qu'il ne croyait, il le ferait sans encombre. Le petit Michel pourrait

servir d'intermédiaire entre la maison d'Olivier et celle du Dr Duvert.

— Vous êtes bien bon, Marchessault. Merci. Evidemment, si l'état de ma grand'mère ne s'améliore pas, je ne bougerai pas d'ici. Mais vous connaissez ces états cardiaques étranges, subits, qui passent parfois avec la même rapidité qu'ils sont survenus. Ma chère grand-mère m'a dit, ce matin, avec assez de facilité : « Ce n'est pas encore pour cette fois, mon grand. Et ne te prive pas pour moi. Va à Saint-Charles ! » Pourtant, hier soir, à mon retour, elle semblait à peine vivante. Et lorsque je la veillais, cette nuit, sa main, qui voulait serrer la mienne, ne le pouvait pas . . . Je me rendrai certainement chez le docteur pour le début de l'assemblée, et j'emmènerai Josephite. Michel demeurera ici, prêt à me rejoindre, s'il y a lieu. Une fois les premiers orateurs entendus, je m'esquiverai. Vous le savez, Marchessault, j'ai pour mon aïeule un attachement extraordinaire . . .

— Je le sais, Précourt.

— Vous ne voulez pas dîner avec moi ?

— Merci. Notre bon curé Blanchet ne me pardonnerait pas d'aller dîner le dimanche ailleurs qu'au presbytère.

— Que dit-il de la colonne surmontée du bonnet de la Liberté, élevée au milieu de la prairie du docteur ? On aurait pu, il me semble, s'en dispenser. Cela vous fait respirer un air révolutionnaire plus ou moins de bon aloi.

— M. Blanchet a hoché la tête. Il aime encore moins que vous cette manifestation un peu équivoque. Mais qu'y peut-il ? Vous savez avec quelle passion le Dr Côté a défendu son idée. L'inscription en l'honneur de Papineau sauvait tout, selon lui. Avec quelle emphase, il citait devant tous : À Papineau, ses compatriotes reconnaissants, 1837 ! Ah ! j'oubliais . . . Parmi les innombrables drapeaux, bannières et oriflammes, j'ai lu sur l'un d'eux : « A bas Debartzch ! »

— C'était à prévoir. Vous n'ignorez pas qu'on accuse partout M. Debartzch de nous avoir trahis, après nous avoir abandonnés.

— Ce sont de vos amis, les Debartzch ?

— Oui, Marchessault. J'ai déploré, plus que tout autre, cette volte-face que je comprends mal encore. Nous en aurons une explication plausible tôt ou tard.

— En attendant, l'opinion s'émeut de dangereuse façon. J'ai peur qu'on attaque de façon tangible.

— Ce serait regrettable.

— En effet.

— Et les miliciens ? Arrivés ?

— Allez donc prendre nos beaux capitaines Lacasse et Jalbert en faute. Ils entourent déjà, avec leurs compagnies, la colonne de la Liberté. Et que de patriotes arrivent à chaque instant revêtus infailliblement d'habits d'étoffe du pays. J'ai serré la main, il y a une demi-heure à peine, à Ovide Perrault, au Dr Chénier, au notaire Cardinal, à Chevalier de Lorimier.

— Et le Dr Nelson ?

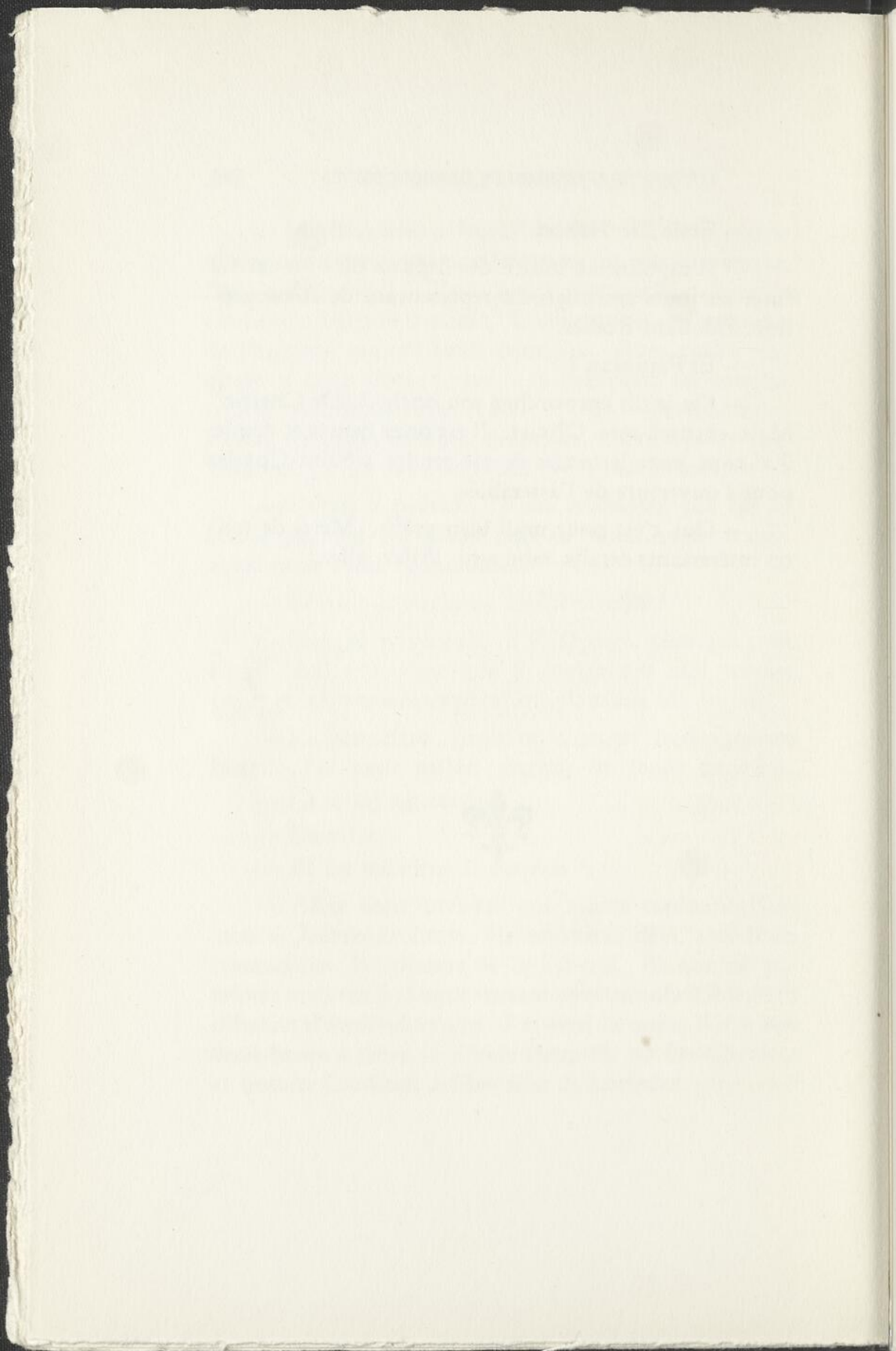
— Il rayonne au milieu des députés où l'on entend fuser les mots spirituels du représentant de l'Assomption, Edouard Rodier.

— Et Papineau ?

— On le dit encore chez son oncle, le Dr Cherrier. Mais, excusez-moi, Olivier. Il est onze heures et demie. J'ai tout juste le temps de me rendre à Saint-Charles pour l'ouverture de l'assemblée.

— Oui, c'est pour midi bien précis. Merci de tous ces intéressants détails, mon ami. Allez, allez.







XXVII

LA VOIX DES PATRIOTES S'ÉLÈVENT  
DE NOUVEAU

**O**LIVIER Précourt apparut à la fenêtre chez le Dr Duvert, en compagnie de Josephte et d'un ami de Montréal, juste au moment où Louis-Joseph Papineau, apparaissait à la tribune. Ce fut un instant inoubliable. Quel délire ! La foule frémissait. Sans arrêt, une longue acclamation sortait de toutes les poitrines. Les bras se levaient ou brandissaient des drapeaux. Il y avait là réunies en un tumulte émouvant cinq ou six mille personnes. Puis, soudain, un silence encore plus impressionnant prit cette foule houleuse. Papineau parla. Il parla sans parvenir à lasser la multitude. Il fit battre, comme un seul cœur, ces innombrables cœurs. Papineau, mais c'était leur idole, leur maître. Il disait avec des mots étincelants comme des épées, et sonores comme des cloches, tout ce que l'on sentait avec puissance sans pouvoir l'exprimer. Et toutes ses phrases n'étaient que lumière, vérité, justice et droit.

Nelson vint ensuite. Olivier l'écouta durant quelques instants, puis décida de retourner chez lui, par pitié pour la petite Josephte qui s'était endormie, malgré son vif intérêt, au début. L'ami de Montréal, qui se trouvait auprès de lui, le suivit dans le corridor. Olivier le traversa avec Josephte, réveillée et un peu honteuse de ce sommeil qui avait eu raison d'elle.

— Olivier, murmura-t-elle. Attend au moins Michel.

— Le docteur a mis une voiture à ma disposition, petite. Puis, Josephte, tu sais bien que j'ai hâte d'être de nouveau rassuré sur Grand'Mère ? Vous ne m'en voudrez pas trop, mon ami, ajouta le jeune homme, en se tournant vers le Montréalais qui l'avait accompagné en souriant.

— Je comprends tout, Précourt. Mais avant de vous éloigner, entrez une minute dans le cabinet du docteur. J'ai la clef. Les treize propositions qu'on doit soumettre au peuple, cet après-midi, sont là, en leur première ébauche.

— Merci. Marchessault m'en a fait tenir une copie tout à l'heure, à mon arrivée. Mais . . . quels cris ! quels bravos ! Voyez donc ce qui se passe à cette fenêtre, tout près ?

— C'est Rodier qui monte à la tribune . . . Notre président des Fils de la Liberté, manie la parole avec quelle force, vraiment ! Et le peuple le sait.

— Sa bravoure va de pair.

— A qui le dites-vous ? On lui a d'ailleurs rendu justice, hier soir, à Montréal, dans cette parade, sur le Coteau Barron, qui réunissait bien, mille à douze cents des Fils de la Liberté ! On disait, ce matin, à Montréal, à notre départ, que nous avions fait naître une crainte terrible partout, avec notre petite armée, pourtant pacifique.

— Elle pourrait le devenir moins.

— Oui, si ces messieurs du *Doric Club* continuent d'être provocants . . . Au revoir, Précourt. Nous vous donnerons des nouvelles, demain, sur la cérémonie à laquelle on va se livrer, à la fin de l'après-midi, autour de la colonne de la Liberté.

— Le Dr Côté en arrivera à ses fins ?

— Bah ! Ce sera quand même Papineau qui aura le dernier mot avec la foule, à moins que Nelson ne la gagne avec ses mots coupants comme un glaive. Vous l'avez entendu tout à l'heure : « Eh bien, moi, je prétends que le temps est arrivé de fondre nos cuillers pour en faire des balles ». Ces mots font image de façon impressionnante.

— C'est peut-être un peu tôt . . . pour parler ainsi . . . Mais qui sait ? Au revoir, mon ami. Retournez au spectacle. Viens viens, Josephite. Laisse cette fenêtre.

Le surlendemain, dans l'après-midi, la grand'mère était assez bien pour recevoir dans sa chaise longue. Elle se fit raconter toutes les péripéties de la grande assemblée de Saint-Charles. Elle fut surtout intéressée par

les réflexions du Curé Magloire Blanchet. Celui-ci avait trouvé le moyen de venir faire une petite visite à la maison des Précourt. Hélas ! le bon prêtre se sentait rempli d'angoisses. Sur l'assurance de l'aïeule que les discours les plus pessimistes ne pouvaient l'atteindre en son état d'âme que « recouvrait vraiment, disait-elle, en souriant, un peu d'éternité », il avait longuement parlé d'une lettre qu'il venait de recevoir de Monseigneur Lartigue, évêque de Montréal. Et cette lettre voisinait avec un mandement qu'il aurait à lire le dimanche suivant. Comme il en craignait les salutaires vérités ! Les esprits étaient mal disposés à entendre une parole épiscopale aussi ferme, aussi précise, surtout à l'endroit de la conduite que devaient tenir les patriotes. Mais il ferait son devoir, coûte que coûte, à l'exemple de son admirable évêque dans les veines duquel coulait le même sang que Papineau . . . « *Misereor super turbam ! . . .* » continuait-il. Comme je voudrais sauver tous ces grands cœurs blessés, Madame Précourt . . ., les bénir, si la main se montrait plus prompte, hélas ! que l'esprit ! « Oh ! Madame, Madame, prions, prions ! » s'écria-t-il en joignant les mains, une fois ses confidences terminées.

Il avait ajouté, cependant, qu'il venait de terminer, la veille au soir, une longue lettre adressée au gouverneur, lord Gosford. Il l'avertissait du « pas immense que faisait l'opinion publique depuis l'assemblée de dimanche » ; il déclarait que « le mouvement devenait tel que, pour sa part, il doutait beaucoup que ceux qui

l'avaient excité pussent l'arrêter, quand ils en eussent la volonté ».

L'aïeule l'écoutait avec attention. Elle approuvait, elle partageait tout à fait sa façon de voir, de comprendre, de sentir. Les événements semblaient répondre, d'ailleurs, aux prédictions de ce prêtre du bon Dieu.

Olivier était absent de la maison durant cette visite. Mais la grand'mère se promet que son petit-fils entendrait les propos si justes et si sensés du curé de Saint-Charles. Elle en chercherait et en trouverait l'occasion.

Michel entra à temps, suivi de Josephte pour recevoir, près du fauteuil de l'aïeule inclinée, la bénédiction de l'homme de Dieu, de celui qui savait si bien souffrir, trembler, craindre, et jamais désespérer, avec chacun de ses paroissiens.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



## XXVIII

### LA LETTRE D'OLIVIER À MATHILDE

**O**LIVIER ne quitta plus Saint-Denis à partir de l'assemblée de Saint-Charles. Il avait beaucoup à faire concernant ses magasins, où s'entassaient les grains. La récolte de l'année avait été excellente, mais le marché se ressentait de la gravité des événements politiques. Tout semblait paralyser. Les commandes n'affluaient plus. Les offres venues des Etats-Unis, si elles étaient acceptées, accuseraient une baisse énorme dans le prix de vente. Aucun profit n'était à espérer. Le jeune homme devait faire face à une correspondance considérable.

En outre, plus il observait sa grand'mère, plus il constatait qu'elle devenait fébrile, exsangue, telle une flamme se ranimant puis s'éteignant sans cesse. Un air de détachement, de sérénité triste enveloppait ses traits. Olivier notait en tressaillant son état d'esprit, parfois lointain, parfois semblant planer au-dessus des contingences de ce monde. Les tristes et définitives séparations sonnaient-elles donc leur glas autour de son

cœur ? Et à Saint-Denis comme à Montréal ? Car il n'entendait plus parler de Mathilde depuis quelques semaines. Sans doute, il fallait tenir compte de la vie agitée et même tumultueuse que menaient ses amis à Montréal. Tous membres ardents de l'association des *Fils de la Liberté*, ils n'entretenaient Olivier, dans leurs lettres, que de leurs gestes quotidiens, militaires ou civils, qui préoccupaient les autorités anglaises, « et même, ajoutaient-ils, empêchaient de dormir la plupart des familles des tories et des bureaucrates ».

Le cinq novembre au matin, un dimanche, Olivier causait sur la véranda de la maison avec sa grand'mère. Il l'avait forcée à venir prendre un peu d'air et marcher au dehors, bien enveloppée dans une pelisse. Il voyait, non loin, Michel aider à Alec, qui sellait son cheval, car le jeune homme voulait se rendre à Saint-Charles le plus tôt possible. Un peu plus loin, Josephite suivait comme à l'ordinaire Sophie, occupée à préparer un excellent dîner. Quel cadre de paix inaccoutumée environnait en ce moment la vieille maison ! Même novembre adoucissait sa venue en ce clair et tiède matin ! . . .

Tout à coup, on entendit le roulement d'une voiture venant rapidement sur la route; et quelques minutes plus tard, le Dr Duvert entra dans la maison où le précédèrent la grand'mère et Olivier.

— Eh bien ! docteur, fit Olivier, après avoir installé sa grand'mère dans un fauteuil et indiqué un siège confortable au vieil ami de la famille, à quel événement devons-nous l'honneur de cette visite matinale ?

— Je me rends à Saint-Denis, chez le Dr Nelson. Comment ne pas entrer en passant ? répondit un peu évasivement celui-ci.

— Docteur, vous avez du nouveau à nous apprendre. Vous battez les buissons de façon maladroite, remarqua en souriant la grand'mère. Allons, parlez, ne craignez pas de m'émouvoir. Olivier s'étonne de mon calme, qui n'a d'égal que ma tristesse pour les épreuves qui fondent sur mon pays.

— Qu'arrive-t-il, docteur ? Mes services sont-ils requis ? ajouta Olivier avec empressement. Je suis prêt.

— Non, non, mon ami, rien d'aussi tragique n'est survenu. Seulement, hier soir, un décret de bannissement a été signifié par deux cents habitants, de Saint-Charles et d'ailleurs, et force les . . . les . . .

— Les Debartzch à quitter leur manoir, interrompit vivement Olivier. Je l'ai prédit il y a quelques semaines. Les apparences sont contre nos amis . . . Ils ont abandonné notre parti, c'est vrai, mais ont-ils été jusqu'à le trahir, comme on le croit ?

— Ont-ils quitté vraiment Saint-Charles ? demanda la grand'mère. Ces pauvres jeunes filles ! Elles ont dû avoir grand'peur ?

— Non, madame, ne croyez pas cela. Tous sont partis pour Montréal, ce matin, après la messe, la tête haute, protestant contre notre injuste traitement.

— Le fait est, dit la grand'mère, qu'il faut toute cette surexcitation des esprits, dans le moment, pour

expliquer un pareil geste chez nos bonnes gens. Olivier, poursuivit la vieille dame, il est heureux que notre Marie soit en ce moment aux Etats-Unis. Elle eût mal pris cette expulsion.

— J'espère que son voyage se prolongera encore quelque temps . . . car il peut se produire d'autres faits plus regrettables, dit Olivier d'un air sombre. Qu'est-ce que le départ des Debartzch, comparé à notre anxiété politique ?

— Docteur, reprit la grand'mère, mon petit-fils est un mauvais prophète, j'espère. À l'entendre, le canon tonnerait bientôt à Montréal, et même en notre village ?

— Nous pouvons être inquiets, certes, mais je ne désespère pas encore, répondit lentement le docteur. Puis, une prise d'armes est une chose si sérieuse . . . Les nôtres y peuvent-ils songer vraiment ? Où sont leurs armes ?

— Docteur, dit soudain Olivier, je me rends avec vous chez le Dr Nelson. Vous m'acceptez ? Grand'mère, ne vous inquiétez pas si je ne rentre pas dîner. J'ai plusieurs visites à rendre à Saint-Denis. Vers cinq heures, ce soir, envoyez-moi la voiture.

— Partons tout de suite, c'est cela, Olivier, fit le docteur, qui se levait et prenait congé de la grand'mère.

— Olivier, fit celle-ci, en retenant la main du jeune homme, Michel et Josephte voudront aller au-devant de toi, cet après-midi. Qu'en dis-tu ?

— Qu'ils viennent, c'est très bien, mais qu'ils ne s'avisent pas d'entrer ici ou là. Je veux souper auprès de vous, ce soir, à votre heure habituelle.

— Bien, mon grand. Tu sais que te savoir à la maison, quand l'ombre est venue, me fait du bien au cœur . . . ce cœur si peu raisonnable, parfois . . . Au revoir, docteur ! A bientôt, Olivier, finit la vieille dame en se renversant doucement au dossier de son fauteuil et en leur faisant signe de s'éloigner sans plus s'occuper d'elle.

Le même soir, retiré dans sa chambre et pris de je ne sais quel puissant pressentiment, Olivier se mit à écrire à Mathilde. Il le projetait depuis quelques jours. L'abbé Lagorce avait accepté de se charger de cette lettre. Ne partait-il pas pour Montréal le lendemain ? Quant à la faire parvenir à la jeune fille, il ne pouvait y voir, naturellement. Olivier lui proposa d'emmener Michel. Le petit garçon verrait à rencontrer Mathilde et séjournerait, pour le temps que passerait à Montréal le jeune prêtre, chez une amie de la grand'mère Précourt. Puis l'abbé et Michel reviendraient ensemble à Saint-Denis, le sept novembre au soir.

Tout étant ainsi convenu et Michel prêt à partir, le lendemain, Olivier traça tout frémissant, les quelques lignes qui suivent :

« Ma bien aimée Mathilde,

Je me sens un peu troublé depuis quelques jours. On dirait qu'un cercle d'ombres mauvaises m'enserrent, m'étouffent. Je cherche ma voie. Je suis pressé intérieurement de faire quelque geste suprême. Mais lequel ? Si je vous avais près de moi, votre affection, jointe à cette intuition féminine que vous avez mise si souvent

à mon service, agirait à la façon d'une lumière au milieu des ténèbres. Je pense également que, si ma grand'mère n'était pas aussi gravement atteinte, elle trouverait elle aussi, pour me venir en aide, quelque solution de clarté et d'apaisement. Mais voilà, les deux êtres d'élite que j'aime par-dessus tout au monde me manquent en ce moment. Oh ! mon énergie ne faiblit pas, Mathilde, ne vous effrayez pas. Mais je vous le répète, je me sens depuis quelque temps la proie de puissances intérieures qui gardent un lourd secret tragique, car je me sens très inquiet . . .

Ce soir, sachez-le cependant, je pose cet acte de vous écrire. Rien, aucune puissance au monde, ne pourrait m'empêcher de le faire. Et à ce mot que je vous adresse, j'attache une importance extrême, je n'ose dire *suprême*. Je veux, vous entendez, je veux absolument, coûte que coûte, qu'il vous parvienne dès demain, par l'entremise de mon petit Michel, si débrouillard et si dévoué. J'ai sa promesse de tenter l'impossible. Mais j'ai confiance que la Providence lui viendra en aide.

Vous dire de nouveau ce que vous êtes, ce que vous serez toujours pour moi, même dans l'au delà, est-ce bien nécessaire, mon unique ? Je ne conçois pas la vie sans vous, je vous l'ai dit souvent. La mort ? Je sais qu'elle ne pourra séparer nos âmes, qui se sont cherchées, aimées, fondues, parce qu'elles avaient le même idéal de beauté, de vérité et de bonté. Si les contingences de ces temps pénibles viennent à disparaître, je réclamerai, avec vous à mes côtés, ma part de bonheur

humain. Sinon, je me dirai que mon passage ici-bas fut marqué du signe sanglant du dévouement à la patrie *jusqu'au bout*, c'est-à-dire du sacrifice de toute joie comme de tout bien collectif ou personnel, et même de la grâce, sans égale, de la vie; et cela, parce qu'il faut que la patrie vive; et vive libérée, honorée, grandie... Je suis prêt à tout, Mathilde, vous le voyez. Le plus difficile ne fut-il pas de consentir à m'éloigner de vous, du réconfort de votre sourire. Oh ! ne plus pouvoir tenir dans la mienne votre main si confiante, qu'elle tristesse ! Elle m'encourageait dans la marche vers cette étoile, lointaine encore, celle du Canada délivré d'un joug odieux, avilissant, aussi immérité que défiant tout droit, tout honneur humain véritable. Vivre diminué, pour certains êtres, devient intolérable; la mort pour le salut de tous, dans ces circonstances, semble un bienfait.

J'ai maintenant, ma chérie, deux services à vous demander. Je sais si bien que vous me rendriez tous les services, si je vous en priais au nom de notre amour. Voici: Toujours sous l'impression de l'approche, du frôlement même par instants, d'événements décisifs, je pense, Mathilde, à assurer le bien-être de ma petite Josephite; je pense également à répondre, dans la mesure du possible, aux responsabilités que j'ai encourues vis-à-vis de Michel, *notre petit messenger*, dont vous connaissez l'affection de bon caniche pour moi.

Oh ! ce que je vous prie d'accomplir, et seulement, rappelez-vous, si les circonstances vous y obligent,

n'est pas ardu, mon amie, non, et votre intelligence y verra clair tout de suite. D'abord, je vous demanderai de voir une de mes connaissances, le notaire Chevalier de Lorimier, que vous connaissez mieux que moi encore, et de lui faire signer la procuration que je vous envoie et dont vous prendrez connaissance auparavant. Vous y lirez que je vous abandonne pour les gérer selon votre sagesse les quelques capitaux que j'ai déposés à la banque, ou ailleurs, en valeurs, au nom de ma petite sœur Josephthe. Que n'ai-je fait plus pour cette enfant quand je le pouvais ? Dans le moment, il m'est impossible de ne rien changer dans la marche de mes affaires. Les événements les bouleversent un peu. Mais, du moins, ce peu que Josephthe possédera la mettra à l'abri du besoin, lui permettra de s'instruire et d'avoir plus tard un petit revenu personnel.

En ce qui regarde Michel, vous aurez à veiller sur la somme que j'ai eu dernièrement la bonne idée de déposer à la banque en son nom; elle devait être consacrée, dans ma pensée, à payer les frais de son instruction, mais là une instruction complète qui puisse le mettre en état de choisir une carrière, quelle qu'elle soit . . .

Je puis compter sur vous, Mathilde, n'est-ce pas ? Vous aurez compassion de ces deux enfants qui lèvent si souvent vers moi des regards d'absolue confiance et d'affection sans borne.

L'heure avance, mon aimée, mais le sommeil me fuit . . . Je suis obsédé par votre souvenir. Votre por-

trait — vous savez cette petite aquarelle qu'un de mes amis a si bien réussie, — est là sous mes yeux. Je le contemple avec ravissement, avec émotion! Quelle misère de ne posséder qu'une image, alors qu'on voudrait, de toute sa tendresse assoiffée, avoir le bonheur de la présence véritable. Mathilde, mon amour, mon tout, saurez-vous jamais combien je vous aime !

À vous éternellement,

OLIVIER

Saint-Denis, le 5 novembre 1837,  
à trois heures du matin. »



THE [illegible]

[illegible text]

[illegible text]

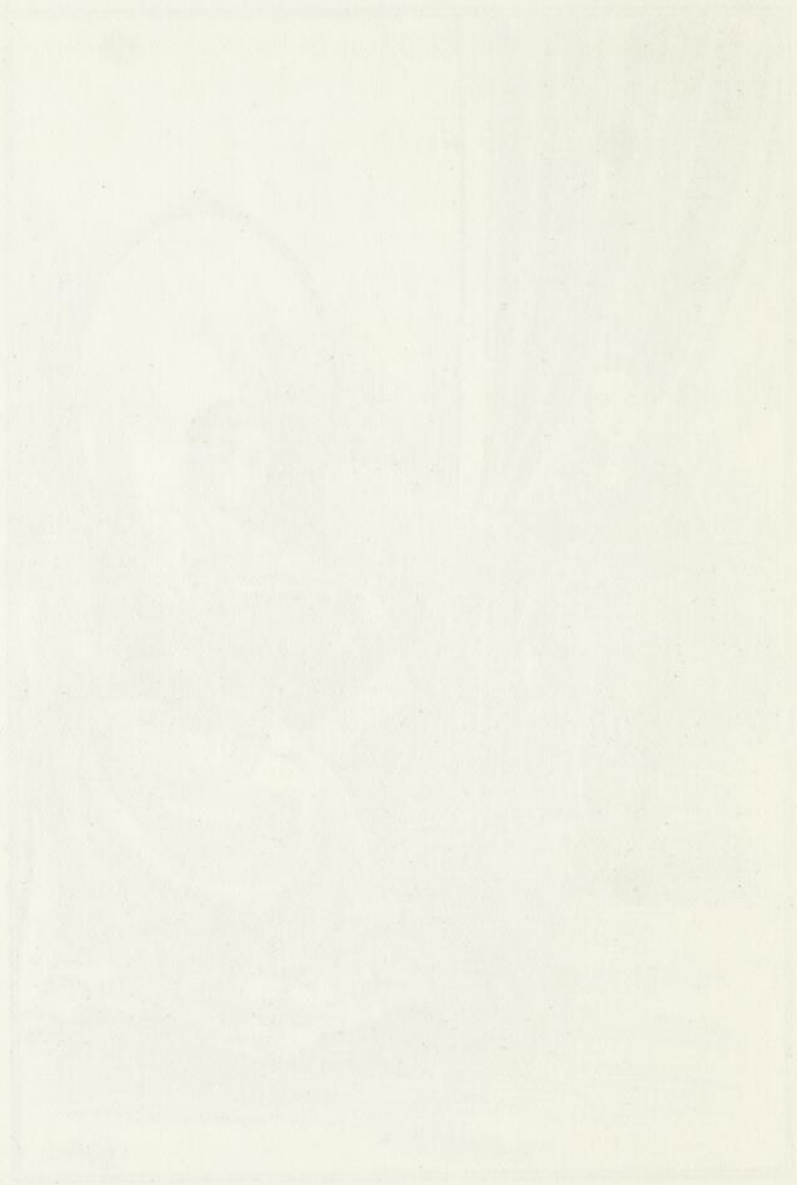
[illegible text]

[illegible text]

[illegible text]



« Elle a pleuré en lisant votre lettre. »





XXIX

LA TEMPÊTE SUR LE JARDIN  
DU RICHELIEU

LE surlandemain au soir, Olivier arpentait anxieusement les bords du Richelieu. Le froid était vif, et peu s'en était fallu, sans doute, que les voyageurs, à Montréal, eussent rebroussé chemin, n'osant entreprendre le trajet de retour sur un bateau peu confortable et ouvert à tous les vents. Bientôt, plusieurs autres personnes se rassemblèrent sur la grève. On saluait le jeune homme avec affection, et même le vieux père Laflèche s'approchait de lui en souriant. Olivier lui tendit la main avec empressement. Il connaissait et estimait ce vieux chasseur qui lui avait donné, jadis, ses premières leçons de tir.

— M. Olivier, dit le père Laflèche, m'est avis que les affaires ne vont pas bien à Montréal, car le bateau retarde. Il retarde beaucoup même.

— Le vent est fort, M. Laflèche, répondit celui-ci.

— Oui, oui.

— Mais . . . regardez bien là-bas cette fumée ! Nos voyageurs ne sont pas loin.

— Tant mieux, M. Olivier, tant mieux !

Vingt minutes plus tard, Olivier entra au presbytère avec l'abbé Lagorce et Michel, dont un bandeau couvrait l'œil droit. Peu de paroles avaient été échangées du bateau à la maison. Un seul mot du vicaire avait coupé court aux questions du jeune homme.

— Attendez, Olivier ! Venez chez moi, dans ma chambre, ainsi que Michel. Dès que j'aurai échangé quelques mots avec M. le curé, je vous rejoindrai. Nous causerons. Des événements graves et sans précédent encore dans la lutte politique actuelle ont éclaté hier soir, à Montréal. Nous vous mettrons au courant sans tarder.

— Bien. Mais hâtez-vous.

Il va sans dire qu'une fois seul avec Michel, Olivier questionna. Le garçonnet, tout en apprenant au jeune homme que les *Fils de la Liberté* avaient dû se battre au sortir d'une assemblée avec les membres du *Doric Club*, entretint surtout Olivier de sa mission auprès de la « princesse ». Il avait profité de l'affreux désordre qui régnait rue Notre-Dame, autour de la demeure de M. Octave Perrault, pour y pénétrer, dès que celui-ci eut franchi à la hâte le seuil de sa porte, qu'il oublia même, dans sa précipitation, de bien verrouiller. Elle n'avait été que poussée.

L'enfant était donc entré, puis avait frappé doucement à la porte du salon. Il y voyait la jeune fille

qui se penchait à la fenêtre. Elle se retourna et l'aperçut soudain. Étouffant un cri, elle alla vers lui, lui prit la main et l'entraîna sans un mot dans sa chambre, dont elle referma à clef la porte. Alors, environné de ces précautions, tout avait été confié en hâte à la jeune fille, qui avait pleuré, « oui, pleuré, M. Olivier, en lisant votre lettre », avait déclaré Michel, qui remettait en même temps au jeune homme une enveloppe scellée venant de Mathilde.

— Tu es adroit, mon petit Michel, je le sais. Mais comment se fait-il que malgré tout tu reviennes l'œil en bien mauvais état ? La dernière fois, c'était une blessure au front. Tu n'es pas chanceux. Nous irons, dans une heure, sonner chez le Dr Nelson. J'ai besoin d'être rassuré à ton sujet. Mais raconte-moi ton nouvel accident ?

— Oh ! M. Olivier, c'est peu de chose, je vous assure. En quittant la maison de la princesse, deux soldats qui couraient m'ont renversé et ma tête a donné durement contre une borne-fontaine. Un passant est venu à moi, m'a transporté dans un magasin, car j'avais perdu connaissance ; et là, on m'a bien soigné ; même un médecin qui s'y trouvait par hasard a examiné mon œil.

— Personne ne te connaissait en cet endroit ?

— Non, personne. Et j'ai prié, supplié qu'on me laissât retourner seul à la maison, afin de ne pas inquiéter la bonne dame qui prenait soin de moi. On a fini par consentir. D'ailleurs, tous étaient terriblement excités. On venait d'apprendre que les troupes et des volontaires en grand nombre étaient allés briser les

vitres à la demeure de M. Papineau et saccager l'imprimerie de M. Louis Perrault. J'entendais, du reste, comme tout le monde, les bruits affreux et les cris qu'on poussait dans les rues. Quelqu'un est entré tout à coup et a crié qu'on venait presque de tuer, à force de coups, à l'angle des rues Saint-François-Xavier et Saint-Jacques, M. Thomas Storrow Brown. Il retournait pourtant seul et bien paisiblement chez lui. Oh ! M. Olivier, c'était terrible tout cela ! Le cœur m'en faisait mal ! On avait osé toucher aux patriotes, eux si courageux, si fiers, si . . .

— Bien, bien, Michel, efforce-toi de ne pas trop penser à tout cela . . . Comme je me reproche de t'avoir chargé d'une mission en une pareille crise révolutionnaire.

— Je ne le regrette pas, moi, monsieur, car j'ai vu tous les patriotes de Montréal défiler pour se rendre à leur assemblée. Je me suis caché dans la foule afin que M. Desrivières ne m'aperçut pas, ou encore M. Rodier, ou encore le bon docteur Gauvin . . . Ils étaient tous là.

L'abbé Lagorce entra à ce moment.

— Vous en savez déjà long, Olivier, je suppose. Votre petit témoin . . .

— Un petit patriote plutôt, mon ami, répondit en riant Olivier. Voyez, il a reçu le baptême du feu.

— Et je suis du Richelieu ! ajouta vivement l'enfant. On est encore plus brave quand on vient d'un de ses beaux villages, M. l'abbé.

— Vous voyez, mon cher Lagorce, reprit Olivier, notre réputation, si elle n'est pas surfaite, va devenir

terrible à soutenir . . . Mais . . . parlons maintenant des conséquences possibles de la rixe d'hier soir. Qu'en pensez-vous ? Que vous ont dit les patriotes de Montréal ? Qu'en dit M. Demers, notre curé ?

— Olivier, tous sont unanimes, partisans ou non-partisans de votre lutte, à voir dans cette bagarre malheureuse l'ouverture d'hostilités certaines et très prochaines.

— Evidemment, les faits seront invoqués contre nous. On saura si bien les dénaturer pour en arriver à des fins inavouables.

— Oui, je crois que vous prévoyez juste, Olivier. Mais . . . vous partez déjà ?

— Je veux faire examiner ce jeune preux par notre ami le Dr Nelson. Puis je reprendrai la route de la maison. Ma grand'mère s'inquiétera si je reviens tard.

— Lui apprendrez-vous les circonstances qui ont entouré le léger accident arrivé à Michel ?

— Il sera difficile d'échapper à toute question, que ce soit ce soir ou demain. J'userai de toute la prudence nécessaire, vous le pensez bien.

Quelques jours plus tard, de terribles nouvelles atteignaient de nouveau les villages de Saint-Denis et de Saint-Charles. Des mandats d'arrestation étaient sur le point d'être émis, paraissait-il, contre les chefs des patriotes et les principaux membres des *Fils de la Liberté*. Les tories et les bureaucrates arrivaient à leurs fins.

Olivier, qui se trouvait chez le Dr Cherrier, apprit l'un des premiers la sinistre rumeur. Il courut chez le

Dr Nelson où se trouvaient déjà réunis David Bourdages, le capitaine Blanchard, Louis Pagé, Charles Saint-Germain, Louis Lacasse, le capitaine Jalbert et quelques autres. On parlait haut et ferme. On promettait, on jurait à Nelson qu'il n'avait rien à craindre, que tous à Saint-Denis sauraient le défendre, et que bien mal avisées seraient les troupes de Sa Majesté si elles voulaient entrer dans le village. Olivier fut accueilli avec des bravos et force poignées de mains.

Le Dr Nelson se déclara touché de ces témoignages spontanés et conclut par quelques mots vibrants.

— Mes amis, dit-il, je n'ai rien à me reprocher, vous le savez, dans ma conduite politique, et je suis prêt à faire face à toutes les accusations qui seront légalement et justement portées contre moi. Si on me somme de me remettre entre les mains des autorités, conformément à la loi et aux usages, je me rendrai; mais je ne permettrai jamais qu'on m'arrête comme un malfaiteur et qu'on me traite ensuite comme tel.

— Ni non plus M. Papineau, cria une voix.

— Très bien, mon ami, répliqua vivement le Dr Nelson. Advenant le pire, nous prierons M. Papineau de se réfugier ici avec Charles-Ovide Perrault, le Dr O'Callaghan, et tous les autres patriotes qu'on tenterait d'arrêter.

Deux jours plus tard, les prévisions de ces braves se réalisaient. Vingt-six mandats d'arrestation étaient émis contre les patriotes, visant au moins, parmi eux, huit membres du Parlement. Heureusement, les chefs désignés purent fuir à temps. Huit seulement furent em-

prisonnés sur-le-champ, parmi lesquels le président des *Fils de la Liberté*, André Ouimet.

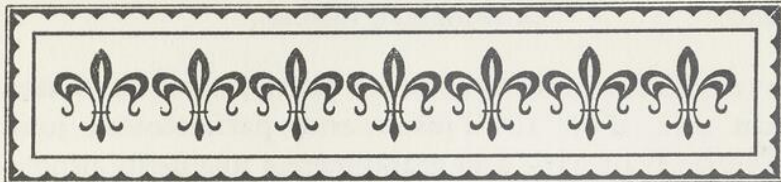
MM. Papineau, Ovide Perrault, le Dr O'Callaghan, Brown arrivèrent bientôt à Saint-Denis, en compagnie de plusieurs autres patriotes. Thomas Storrow Brown, mal guéri des terribles blessures reçues au cours de la rixe du six novembre, se résolut d'aller à Saint-Charles avec Rodolphe Desrivières et le docteur Gauvin. Ils s'y fortifieraient le mieux possible. L'on parla de la solide maison inhabitée des Debartzch. Elle servirait de forteresse, tout comme à Saint-Denis la maison de pierre nouvellement construite de la veuve Saint-Germain.

Déjà, tous savaient que depuis le dix-sept novembre les troupes régulières partaient de Montréal pour opérer les nombreuses arrestations, soit à la rivière Chambly, soit sur tout le parcours du Richelieu. On certifiait que le colonel Gore, un vétéran de Waterloo, avait déjà descendu le fleuve jusqu'à Sorel.

Le vingt novembre, ce dernier fait fut confirmé. Gore allait même partir bientôt de Sorel, à la tête de plusieurs compagnies de fusilliers. Il projetait de rejoindre la petite armée du colonel Wetherall à Saint-Charles, venue, celle-ci, de Montréal, en traversant à Saint-Hilaire.

Aux villages de Saint-Denis et de Saint-Charles les forces furent organisées rapidement. On jura que ni Gore à Saint-Denis, ni Wetherall à Saint-Charles ne passeraient sans qu'il leur en coûtât. L'élite des patriotes les attendait !

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.



XXX

SAINT-DENIS !

(23 novembre 1837)

OLIVIER n'avait pas tenu sa grand'mère au courant de la gravité extrême des derniers événements. À partir du seize novembre, date de l'émission des mandats d'arrestation à Montréal, contre Papineau et les chefs principaux des patriotes, le jeune homme jouait un double jeu, terrible et exténuant. Il s'efforçait d'être calme, sans inquiétude, dès que l'aïeule paraissait et l'interrogeait anxieusement du regard. Chaque après-midi, sous prétexte d'affaires, il s'éloignait pour ne revenir que tard dans la soirée. En son absence, la consigne était donnée : nul n'approchait de la vieille dame sans que Sophie, dont le dévouement se montrait sans bornes depuis les dernières crises cardiaques de Mme Précourt, n'eût averti les visiteurs de ne point parler de batailles, ou lointaines, ou prochaines, soit à Saint-Denis, soit à Saint-Charles.

Quant à Michel et à Josephte, un mot d'Olivier avait suffi : ils garderaient le silence de la tombe,

avaient-ils promis, sur tout ce qui se passait au village. Un soir, d'un air d'insouciance parfaitement joué, Olivier avait parlé à sa grand'mère d'une petite promenade que pourrait faire Josephte à Montréal. Sans le dire, le jeune homme trouvait prudent d'éloigner la petite. Qui sait ? Des scènes de carnage et de brutalité pouvaient se produire au cours de la lutte qui se dressait imminente. Comment ne pas essayer d'épargner ces visions horribles à l'enfant sensible et délicatement élevée, à cette petite Josephte qu'il entourait de tant de soins. Mais la grand'mère s'était récriée, citant les coups reçus par Michel lors de son expédition à Montréal. Olivier avait dû se résigner, tout en gémissant intérieurement de son impuissance.

Le 22 novembre au soir, il rentra vers huit heures à la maison. Il avait à cacher une bien vive inquiétude, car on craignait tout au village depuis que l'on avait appris que le colonel Gore, avec des forces considérables, venait de partir de Sorel, en route vers Saint-Charles. Il demeura donc une bonne demi-heure à mettre en ordre certains papiers importants, puis, pour mieux donner le change, fit un peu de toilette. Sa grand'mère, en le voyant paraître ainsi, avait souri de plaisir. On avait causé jusqu'à dix heures, très doucement. L'aïeule ne s'était pas départie un instant de la fine grâce affectueuse qui lui était si particulière. Quel effort avait fait Olivier pour paraître intéressé aux menues choses quotidiennes, tandis que son cœur se serrait, que son oreille, attentive au moindre bruit, croyait toujours

entendre quelque bruit inusité au dehors. Enfin, on se sépara.

La demie de onze heures sonnait dans la maison enveloppée de nuit et de silence lorsqu'Olivier, encore occupé à sa table de travail, perçut des pas sur le gravier de l'allée du jardin. Il descendit rapidement, ouvrit sans bruit la porte et accueillit, un doigt sur la bouche, le visiteur tardif. Il reconnut le capitaine Lacasse, de Saint-Denis. Ils montèrent et s'enfermèrent dans la chambre d'Olivier. Michel, avait été retenu au village, ce soir-là, chez mesdemoiselles Dormicour, mortes d'effroi depuis l'annonce des troupes. Les deux hommes purent donc causer à leur aise. Olivier apprit la grave nouvelle de l'arrestation du lieutenant de Sa Majesté, George Weir, envoyé en éclaireur auprès de Gore à Sorel. Ses déclarations admettaient l'arrivée probable du colonel Gore, à Saint-Denis, le lendemain matin, de bonne heure. Nelson et Perrault, son aide-de-camp, disposaient tout à cet effet, en ce moment, et appelaient Olivier à l'aide.

Olivier, tout en écoutant, arpentait nerveusement la pièce. Enfin l'heure était venue de se rencontrer face à face avec des ennemis impitoyables. Il était prêt. Il sortirait à la faveur de la nuit de la chère vieille maison où dormaient ses aimées. Reviendrait-il jamais ? . . . A la grâce de Dieu ! . . . Mais le chrétien, en lui, en cet instant, avait moins de sérénité que le patriote, si sincèrement convaincu de remplir un devoir nécessaire. Les exhortations pacifiques de sa grand'mère, les adjurations du curé de Saint-Denis, de tant d'autres hauts

et fermes esprits avaient torturé son âme, mais hélas ! sans jamais affaiblir sa détermination sourde d'aller quand même jusqu'au bout, et surtout sans faire vaciller cette foi étrange qui lui assurait qu'au fond tous ces sacrifices sanglants accomplis porteraient tôt ou tard leur fruit bienfaisant. Le Canada français sortirait fortifié de ce nouveau baptême de sang.

Mais le malheur voulut que, le lendemain matin, ce fût la grand'mère qui pénétra la première dans la chambre du jeune homme. Sous l'empire d'un rêve bouleversant, elle avait voulu causer un peu avec Olivier, lui recommander d'être prudent, au cas où ce songe serait un avertissement.

L'aïeule vit tout de suite que le jeune homme ne s'était pas couché la veille et que même, grand Dieu ! il avait dû partir de bien bonne heure. Que signifiait cette fuite imprévue ? Maîtrisant les battements de son cœur malade, la grand'mère s'approcha de la table et aperçut les mots que son petits-fils avait écrits à Sophie et à Josephte. Elle se laissa tomber sur le fauteuil placé près de la table de travail. Elle hésita, la main sur les billets d'Olivier. Pourquoi lire ces quelques lignes qui ne lui apprendraient, au fond, que ce qu'elle présentait depuis longtemps ?

Soudain le canon au loin retentit. La bonne aïeule poussa alors un gémissement et se renversa, pâle, tremblante, au dossier du fauteuil. La porte s'ouvrit : Sophie et Josephte coururent auprès d'elle. La petite réprimait avec peine ses sanglots, tout en se pressant

contre le cœur de la grand'mère qui lui avait tendu les bras en l'apercevant.

— Madame, oh ! pauvre madame, larmoyait Sophie, pourquoi avez-vous pénétré dans cette chambre sans me le dire ? Et ce matin, entre tous les matins ?

— Sophie, dit l'aïeule avec une énergie dont on ne la croyait plus capable, Sophie, ne me cachez plus la vérité. Aussi bien, ce serait une cruauté inutile. Olivier est parti, n'est-ce pas ? . . . pour se battre ? Saint-Denis a pris les armes ? . . . Ecoutez, écoutez au loin cette fusillade !

— Madame, répondit Sophie en pleurant, je ne le savais pas plus que vous, ce matin, je vous le jure . . . Mais ces bruits affreux . . . Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Ma petite Josephte, il faut avoir du courage. Ne pleure pas ainsi. Viens avec moi : nous ferons de ce jour affreux, où rôde la mort, une journée de prières, de supplications . . . Sophie, venez ! Aidez-moi à regagner mon appartement . . . Ah ! vous lisez le mot de mon héroïque et fol enfant ? . . . Tout ce que j'ai deviné, il vous l'écrit, n'est-ce pas, ainsi qu'à Josephte ? Prends ton précieux billet, petite . . . Bien . . . Pauvre Olivier ! Pourquoi a-t-il craint ainsi de me dire la vérité ?

— Madame, dit Sophie tout bas, dans son mot il ne parle que de vous . . . qu'il vous aime, madame . . . Ah ! cela, nul ne le sait mieux que moi . . .

— Remets-moi le billet alors, Sophie . . . Oh ! ces coups de canon ! . . . Mon cœur les reçoit tous . . .

— Venez, madame, venez vite; vous vous étendrez sur une chaise longue. Je vous donnerai votre potion . . .

— C'est cela, ma fille, car je veux, oui j'en aurai la force, je veux revoir encore mon petit-fils . . . Et coûte que coûte, je le bénirai encore une dernière fois !

Quelles heures affreuses ! Mais le courage de l'aïeule ne montra plus de faiblesse. Elle étonna même le Dr Cherrier, accouru durant l'avant-midi avec sa femme, très effrayée.

Vers trois heures et demie, alors que la lumière allait en diminuant, la fusillade cessa. Peu après, on vit entrer Michel, noir de poudre, les habits en lambeaux, mais les yeux étrangement éclairés. Il courut vers l'aïeule et Josephte, qui le regardaient venir, elles, avec de grands yeux dévorés d'anxiété.

— Non, non, madame Précourt, ne croyez rien de terrible pour M. Olivier. Non, non. Il est blessé au bras. C'est tout . . . Le Dr Nelson l'a pansé tout à l'heure . . .

— Pourquoi alors, reprit la grand'mère, ne revient-il pas auprès de moi ? Dis-le, mon petit Michel, sans crainte. Tu le sais bien, notre race canadienne-française est brave. Les femmes n'ont jamais été inférieures aux hommes là-dessus. Vois, mon cœur malade a résisté en cette journée si terrible.

— Parle, mon petit homme, fit le Dr Cherrier. Sophie, donnez-lui un peu de vin. Il n'a pas dû se nourrir beaucoup aujourd'hui.

— Madame Précourt, apprit Michel qui avait avalé avec une grimace le vin prescrit par le docteur, M. Olivier ne reviendra que ce soir, parce qu'il est auprès d'un grand ami mourant. Il m'a dit de vous l'apprendre, que vous le comprendriez si bien !

— Quel ami ? demanda l'aïeule.

— M. Charles-Ovide Perrault.

— Oh ! l'holocauste est de taille ! s'exclama le Dr Cherrier. Cœur, esprit, caractère, tout était supérieur en ce jeune avocat.

— Mon petit, demanda à son tour madame Cherrier, qui donc est victorieux, en ce moment ? C'est important pourtant cela, et personne n'y songe. Qui a remporté la bataille ?

— Nous, madame, les patriotes ! cria l'enfant, fièrement.

— Pauvre Michel ! fit l'aïeule en soupirant, ton orgueil français est satisfait, mais si tu savais comme la paix, la paix à tout prix, est une chose infiniment plus précieuse . . . Mais où vas-tu ?

— A la recherche, madame, de Mlle Thérèse Dormicour. Elle s'est enfuie ce matin de la maison, folle de terreur . . . Sa sœur a été plus brave . . . En ce moment, elle soigne six blessés anglais. Elle m'envoie pour retrouver bien vite sa sœur. Elle lui aiderait, car elle connaît un peu la médecine, elle aussi.

— Vas-y, mon bon enfant, vas-y, déclara le docteur. Tiens, j'y pense, je l'ai vue, cette vieille demoiselle, se diriger, vers midi, du côté du pont de l'Amyot.

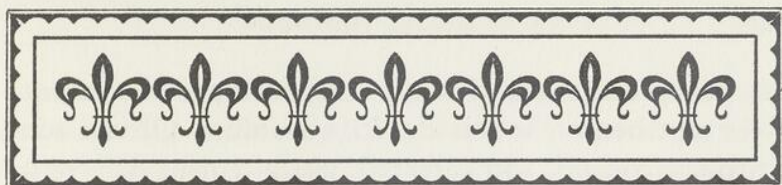
Ma vieille cervelle se trouble, vraiment, en face de tous ces événements incroyables . . . J'oublie . . . Dis-moi encore cependant, avant de t'éloigner, petit, il y a beaucoup de morts parmi les nôtres ?

— Douze morts, M. le docteur, et presque autant de blessés, a déclaré devant moi, à M. l'abbé Lagorce et à M. Olivier, le grand chef des patriotes de Saint-Denis, le Dr Nelson. Excusez-moi maintenant, il faut que je fasse mon devoir . . .

— Grand'mère, laissez-moi accompagner Michel, pria Josephte.

— Laissez-la courir un peu la route, en effet, la petite, dit le docteur. Cela fera du bien à ses nerfs trop secoués . . . Bien ! Michel sera prudent, d'ailleurs. Et maintenant, madame Précourt, vous allez vous mettre au lit avec une nouvelle potion que je vais prescrire. Aucun adieu, voyons ! Ma femme et moi nous retournons au village. Ma voiture est ici vous le savez.





XXXI

LE SOIR DE LA DÉFAITE DE  
SAINT-CHARLES

(25 novembre 1837)

OLIVIER revit donc son aïeule, dans la soirée de ce 23 novembre inoubliable. Ils échangèrent peu de mots, mais restèrent longtemps la main dans la main, émus, reconnaissants envers Dieu de ce nouveau bienfait de la vie conservée.

Avant qu'Olivier se retirât, la grand'mère le pria de s'agenouiller afin que sa main pût bénir sa folle tête héroïque. Il lui semblait qu'alors Dieu avait pitié, comme elle, des gestes de révolte de ce petit-fils qu'elle aimait, vraiment, plus qu'elle-même. Olivier avait courbé la tête sous les paroles de sa grand'mère et quand il la releva, il y avait des larmes dans ses yeux si ardents, sans peur, et qui la défiaient encore, en leur hautain désespoir.

Toute la journée du lendemain et du surlendemain une assez forte fièvre retint le jeune homme dans sa chambre. L'aïeule y entra plusieurs fois mais ne vou-

lut pas y demeurer afin qu'il reposât plus sûrement. Vers sept heures, le soir du 25 novembre, Olivier sortit tout à coup de son sommeil, parfaitement délivré de toute torpeur. Il se dressa sur son séant. Il regarda partout. Personne n'était donc demeuré auprès de lui ? C'était étrange. Et sa grand'mère ? Vaguement, il se souvenait qu'il y avait une heure à peine elle s'était penchée sur son front; elle avait murmuré certaines paroles qui lui avaient semblé étranges. Mais quelles étaient ces paroles ? Il passa la main sur son front. Ah ! oui . . . la mémoire lui revenait : « Mon grand . . . je voudrais ne pas te quitter . . . maintenant . . . Mais si Dieu le veut, qu'y puis-je ? Mon enfant chéri, je te laisse mon âme . . . ma paix . . . mon amour ! »

Olivier fut soudain debout. Un serrement de cœur horrible venait de le saisir. Qu'avait-il donc ? Était-ce la maladie seulement qui l'étouffait ainsi ? Ramassant toutes ses forces, il s'habilla. Ses nerfs agités lui donnaient une force factice extraordinaire. Il prit un verre de tisane puis sortit de sa chambre. Au même instant, à l'autre bout du corridor, Sophie, la figure bouleversée, quittait la chambre de sa grand'mère. Elle courut vers lui avec des gestes d'effroi.

— M. Olivier, que faites-vous ? Avec votre fièvre !

— J'en suis délivré, Sophie. Ne vous alarmez pas ainsi . . . Mais . . . qu'y a-t-il ? Vos yeux sont fixes, remplis d'une frayeur sans nom !

— M. Olivier, retournez à votre chambre . . . de grâce ! reprit Sophie, dont les mains tremblaient tout en repoussant le jeune homme.

— Certainement, ma bonne Sophie, mais laissez-moi auparavant aller souhaiter une bonne nuit à grand-mère. Voyons, Sophie, qu'avez-vous à me rudoyer ainsi ? Vous voyez bien que mon bras malade m'empêche d'être victorieux sur vous ?

— Je ne veux pas que vous entriez ce soir chez madame Précourt . . . Ah ! mon Dieu ! M. Olivier, M. Olivier . . . vous ne comprenez donc pas . . . je viens de la voir . . . et je crois qu'elle est . . . qu'elle est . . .

Olivier poussa un cri et bondit cette fois jusqu'à la chambre de l'aïeule. Il se précipita vers le lit et aperçut, en effet, sur le visage toujours gracieux et doux de son aïeule les marques indéfinissables du passage de la visiteuse sans merci : la mort.

Il tomba à genoux avec un sanglot. Sa main gauche saisit les mains diaphanes, ses lèvres s'y appuyèrent. Des teintes déjà cireuses couvraient les doigts froids mais non raidis. Il y avait peu de temps, il le comprenait maintenant, ces mains avaient frôlé son front fiévreux, en une dernière et suprême bénédiction. Il pria quelque temps ainsi. Il allait sortir, après avoir recouvert la morte d'un drap, lorsqu'il entendit des cris, des vociférations, mêlés à des pleurs et au bruit, lui semblait-il d'un fouet qui siffle en retombant. Il écouta encore. Ces pleurs ? Mais c'étaient ceux de Josephite !

Grand Dieu ! Que se passait-il ? . . . On s'était battu cet après-midi à St-Charles . . . Dans les moments où la fièvre lui laissait du répit, Olivier avait entendu le Dr Cherrier l'apprendre à sa grand-mère. Mais

alors ? . . . les soldats étaient venus jusqu'ici . . . dans son jardin . . . Ils étaient victorieux, peut-être . . . Et on venait le chercher . . . Ah ! Dieu ! ces cris de Joseph . . . Olivier descendit comme un fou.

Quelques secondes plus tard, le jeune homme, pris de rage, détachait d'un arbre le petit Michel qu'un soldat ivre fouettait en criant : « Speak, where is Mr. Précourt, if he is not in the house, speak ! » Puis, Olivier saisit le soudard à la gorge de sa seule main gauche. Il allait, de sa force nerveuse décuplée, lui créer un mauvais parti lorsque deux officiers anglais débouchèrent à droite. L'un empoignait le bras valide d'Olivier tandis que l'autre, d'un coup de pied et d'un retentissant : « Shame ! », envoyait rouler à quelques pas le lâche agresseur du petit Michel.

— Je vous demande pardon pour cette brute, M. Précourt, dit l'officier dans un français assez bon et en saluant froidement. Olivier reconnut en tressaillant un ami du capitaine Walker, rencontré chez Mathilde durant l'hiver. Cet ivrogne, monsieur, a mal compris les ordres. Nous devons vous arrêter, c'est vrai. Vous avez été trahi par l'un des vôtres qui vous en veut depuis longtemps, paraît-il, et voici un mandat d'arrestation en règle. Capitaine Lorne, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon, transportez ce garçon dans la maison . . . Bien, laissez cette petite fille vous suivre . . . Revenez aussitôt, n'est-ce pas ?

— Monsieur, dit Olivier, raidi, très pâle, mais avec la même dignité que son adversaire, j'accepte vos excu-

ses. Je suis prêt à me rendre . . . Puis-je me défendre avec ce bras fracassé ? . . . Mais je laisse ici . . . des êtres chers . . . L'un vient d'expirer . . . Voulez-vous me permettre de les revoir tous . . . un instant, un court instant ? . . .

— Bien, Monsieur, c'est accordé. Est-ce tout ?

— Non; vous êtes humain, monsieur, et un gentilhomme, je le vois. Si vous le pouvez, épargnez à cette vieille maison l'horreur de l'incendie et du pillage qui viennent. En vous rappelant la brutalité de votre soldat, vous vous direz que cette clémence a effacé un geste ignoble.

— Si je le puis, monsieur, c'est entendu.

— Si vous le pouvez ?

— C'est presque une promesse que vous m'arrachez là, monsieur. Mais hâtez-vous ! Notre victoire de Saint-Charles, qui nous venge de la honte de Saint-Denis, m'oblige d'être auprès de mon chef, Wetherall, le plus tôt possible. D'autres ordres pressent.

L'âme angoissée, mais sans que sa misère intérieure parût en son visage blême et tiré, Olivier, un peu plus tard, cheminait sur la route. Une courroie enserrait son poignet gauche et le liait à l'un des officiers venus pour opérer son arrestation. Il sentait encore autour de son cou la tendre pression des petits bras de Josephite. Comme elle sanglotait sans bruit en l'embrassant de toutes ses forces, l'adorable petite sœur ! Il avait dans l'oreille le murmure des mots que lui soufflait, avec quelle peine, Michel, encore tout endolori : « M. Oli-

vier, après-demain . . . nous partirons d'ici . . . Josephte et moi . . . Nous irons chez la princesse . . . Elle aura si bien soin de Josephte . . . Vous êtes content ? . . . Comme vous me pressez fort, M. Olivier . . . Adieu, adieu ! »

Puis, Olivier revoyait son aïeule, ses beaux traits déjà empreints de la majesté de la mort . . . Sophie et Alec la veillaient . . . et la garderaient ainsi jusqu'au bout, avaient-ils promis, en serrant la main valide du jeune homme. Oh ! miséricorde du Ciel ! Elle n'avait pas vécu cette dernière heure d'humiliation et de misère, la douce vieille tant aimée !

Soudain, tout se brouilla. Olivier sentit qu'il défallait et que ses compagnons, surpris, le retenaient dans leurs bras.

Ce fut la nuit. Il perdit tout à fait conscience, pour se réveiller, quelques heures plus tard, prisonnier dans une pauvre maison du village de Saint-Charles, qui avait échappé par miracle à l'incendie qui faisait rage partout.



N. B. — Cet ouvrage a une suite, intitulée :  
*Michel et Josephte dans la tour-  
mente.*

## TABLE DES MATIÈRES



	Page
Préface . . . . .	5
Avant propos . . . . .	7
I — Le Messenger . . . . .	9
II — Pauvre Michel . . . . .	19
III — Dissentiments . . . . .	31
IV — Chez le Dr Duvert, à St-Charles .	43
V — Le bon Curé Blanchet . . . . .	51
VI — A l'assemblée de Saint-Ours . .	57
VII — La proposition de Josephte . .	63
VIII — Le repas improvisé . . . . .	71
IX — Michel s'explique . . . . .	83
X — La rencontre . . . . .	89
XI — Où l'on décide de se rendre à Montréal . . . . .	99
XII — Les conseils de l'aïeule . . . .	105
XIII — Maître L.-Hippolyte Lafontaine .	113
XIV — Méprise . . . . .	123
XV — L'intervention de Michel . . . .	129
XVI — Milieux sympathiques . . . . .	145
XVII — La récompense de Michel . . . .	155
XVIII — La proclamation de Lord Gosford	161
XIX — Deux lettres . . . . .	171
XX — Complications . . . . .	187
XXI — « Beau page, mon beau page, quel- les nouvelles m'apportes-tu? »	199

	Page
XXII — Nouveau séjour à Montréal . . .	209
XXIII — Les Fils de la Liberté . . . . .	217
XXIV — Les prodromes de la tempête . . .	227
XXV — Rodolphe Desrivières se bat . . .	235
XXVI — Autour de l'assemblée des six com- tés à St-Charles . . . . .	243
XXVII — La voix des patriotes s'élève de nouveau . . . . .	253
XXVIII — La lettre d'Olivier à Mathilde . .	259
XXIX — La tempête sur le jardin du Riche- lieu . . . . .	271
XXX — St-Denis . . . . .	279
XXXI — Le soir de la défaite de St-Charles	287



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
À MONTRÉAL (CANADA)  
LE VINGT-DEUX JUIN  
MIL NEUF CENT QUARANTE

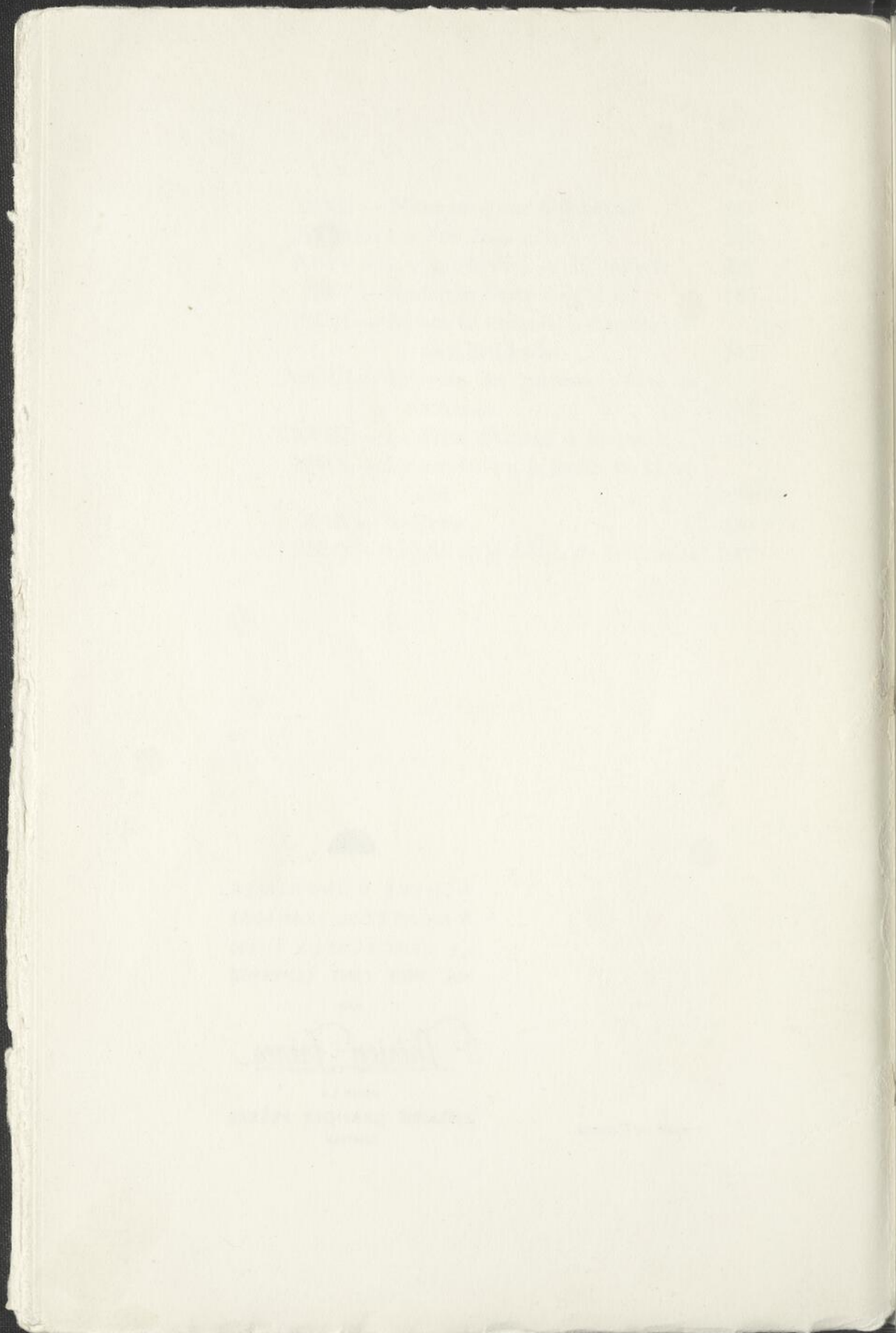
PAR

*Thérien Frères*  
LIMITÉE

POUR LA

LIBRAIRIE GRANGER FRÈRES  
LIMITÉE

*Printed in Canada.*



BNQ



C 000 028 922

Reacidified using the Bookkeeper process.  
Neutralizing Agent: Magnesium Oxide  
Treatment Date:



PRESERVATION TECHNOLOGIES, L.P.

111 Thomson Park Drive  
Cranberry Township, PA 16066  
(724) 779-2111

NS

# CONTES - ROMANS - HISTOIRES

## Volumes de "Littérature Canadienne"

POUVANT INTÉRESSER NOTRE JEUNESSE

TACHÉ, J.-C. — Les Sablons (Ile de Sable). — Volume in-8, de 164 pages avec illustrations, broché	\$0.40
GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous. Au foyer. Causeries historiques. Volume in-12 broché, de 168 pages	\$0.40
GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous. Régime français. Causeries historiques. — Volume in-12 broché, de 212 pages	\$0.40
GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous. Régime anglais. Causeries historiques. — Volume in-12 broché, de 144 pages	\$0.40
GROULX (Abbé L.) — Une croisade d'adolescents — Volume in-12 broché, 260 pages	\$0.50
GROULX (Abbé L.) — Au Cap Blomidon. — Roman acadien. Volume in-12 broché de 236 pages	\$0.75
DAVELUY, M.-C. — Les Aventures de Perrine et Charlot. — Volume in-8 broché, 192 pages avec illustrations	\$0.75
DAVELUY, M.-C. — La Captivité de Charlot. — Volume in-8 broché, 160 pages avec illustrations	\$0.75
DAVELUY, M.-C. — Charlot à la Mission des Martyrs. — Volume in-8 broché, 160 pages avec illustrations	\$0.75
DAVELUY, M.-C. — L'Idylle de Charlot. — Volume in-8 broché, 196 pages avec illustrations	\$0.75
DAVELUY, M.-C. — Perrine et Charlot à Ville-Marie. — Volume in-8 broché, 196 pages, avec illustrations	\$0.75
DAVELUY, M.-C. — Le cœur de Perrine. — Volume in-8 broché, 256 pages, avec illustrations	\$0.75
DAVELUY, M.-C. — Le Richelieu héroïque. — Volume in-8 broché, 296 pages, avec illustrations	\$0.75
DÉSROSIERS (Abbé H.) et BERTRAND, C. — Histoire du Canada. — Volume in-12 pleine reliure toile, 500 pages avec illustrations	\$0.75
DUPUY, PAÛL. — Les illustrations canadiennes. — Deux volumes, petit in-4 de 144 pages avec illustrations. L'ouvrage complet	\$1.00
TÊTU HENRI (Mgr). — Les Évêques de Québec. Quatre volumes in-12 de 143 pages, chaque volume broché. L'ouvrage complet	\$1.00
MELANÇON, Claude. — Les poissons de nos eaux. — Avec nombreuses illustrations. 2 volumes in-8 brochés. Les 2 volumes 248 pages	\$1.00
MELANÇON, Claude — Charmants voisins. La vie de nos oiseaux. — Volume in-8 broché, 260 pages avec nombreuses illustrations	\$1.00
GROULX (Abbé L.) — Jacques Cartier. La découverte du Canada. — Volume in-12 broché, de 296 pages	\$1.00
BROUILLETTE, Benoit. — La pénétration du Continent Américain par les Canadiens français 1763-1846. Traitants, Explorateurs, Missionnaires. — Volume in-8 broché, de 242 pages, avec plusieurs illustrations et 2 cartes	\$1.00
FAUCHER DE ST-MAURICE. — Contes et récits. (A la brunante, A la veillée). — Trois volumes in-8 de 168 pages, chaque volume avec quelques illustrations, broché	\$1.25

Librairie GRANGER FRÈRES, Limitée,  
54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

THÉRIEN FRÈRES, LIMITÉE  
MONTREAL